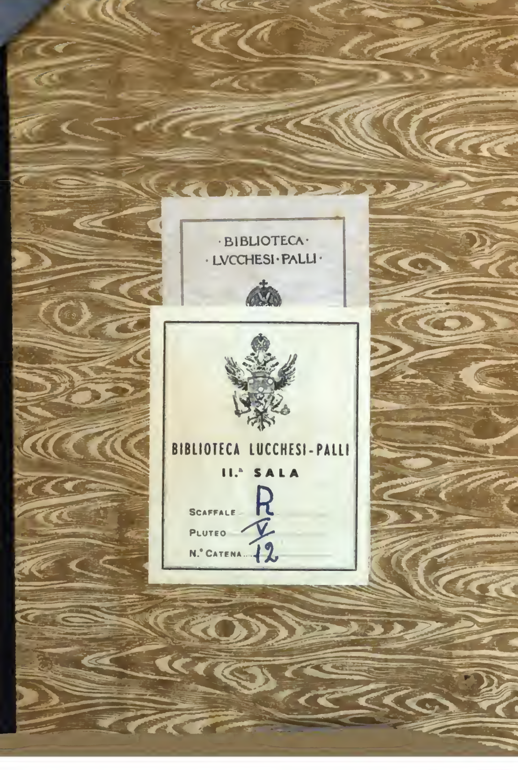
image
not
available


·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·
BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.ª SALA
SCAFFALE R
PLUTEO V
N.° CATENA 12



ŒUVRES

COMPLÈTES

DE M.ME RICCOBONI.

TOME SIXIÈME.

CE VOLUME CONTIENT:





Choquet inv. Taverner Sculp.

Mylord voudra bien s'éloigner un peu de la porte.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE M.ME RICCOBONI,

NOUVELLE ÉDITION,

Avec une NOTICE sur la vie et les ouvrages de l'auteur, et ornée de six Gravures.

TOME SIXIÈME.



DE L'IMPRIMERIE DE LEBEL, A VERSAILLES.

PARIS,

FOUCAULT, LIBRAIRE, RUE DES NOYERS, N.° 37.

1818.



FALSE DELICACY,

OU

LA FAUSSE DÉLICATESSE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES;

PAR M. HUGH KELLY.

Représentée au Théâtre royal de Drury-lane, en 1768.



A DAVID GARRICK,

ECUYER.

MONSIEUR,

DEUX motifs m'engagent à vous dédier cette pièce. La reconnoissance m'y oblige, et la vanité m'en presse. La reconnoissance, parce que le succès de mon ouvrage est dû à vos judicieux avis; la vanité, parce que je souhaite apprendre à tout le monde, qu'un homme aussi estimable, aussi célèbre que M. GARRICK, s'est montré l'ardent ami de son sincère, affectionné et très-obligé,

Humble serviteur,

HUGH KELLY.

PERSONNAGES.

Le colonel RIVERS.

SIR CECIL, ami du Colonel.

SIR HARRY, son cousin.

MILORD DORSET.

SIDNEY, parent de Milord.

LADI BETTY, jeune veuve, sœur du colonel Rivers.

MISS HORTENCE MARCHMONT, une fille de qualité, orpheline, jeune, sans biens et vivant sous la protection de ladi Betty, son amie.

MISS THÉODORE RIVERS, fille du Colonel.

MISTRISS HARLEY, parente de ladi Betty.

SALLY, femme de chambre de miss Rivers.

La scène est à Richmond, dans la maison du colonel Rivers, où logent toutes les femmes. Le temps de la durée de la pièce est celui de sa représentation.

FALSE DELICACY,

OU

LA FAUSSE DÉLICATESSE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente une pièce de l'appartement de ladi Betty.)

SCÈNE I.

MILORD DORSET, SIDNEY.

SIDNEY.

Je le pense, je le dis, je le soutiens; ladi Betty n'est point sans affection pour vous.

LORD DORSET.

Quelle idée! n'a-t-elle pas refusé d'être à moi?

SIDNEY.

Qu'importe? une femme est-elle toujours dans la

même disposition d'esprit? souvent l'humeur préside à ses décisions, et le repentir suit de près une réponse faite sans réflexion. Vous ne sauriez déplaire à ladi Betty; sans parler du reste, la conformité de vos caractères, de vos principes, est une raison pour moi, de penser que son refus n'est point une preuve d'indifférence; mais la suite de cette extrême délicatesse de sentimens, qu'en vérité, elle me paroît pousser un peu trop loin.

LORD DORSET.

Oh! mon cher cousin, vous vous méprenez. Je ne suis point un fat, un de ces hommes vains, portés à rejeter les refus d'une femme sur son *indécision*, ses *caprices*, ou son *peu de goût;* qui, rebutés comme amans, s'ils se voient bien reçus comme amis, interprètent en leur faveur une conduite simplement honnête, croient exciter des regrets, agiter une ame qu'ils n'ont pu même émouvoir : me préserve le ciel d'adopter de si folles idées. Ladi Betty est une femme trop sage, trop éclairée pour ne pas dédaigner toute espèce d'affectation. Quand je lui demandai sa main, elle me l'eût accordée, si je n'avois pas eu le malheur de lui déplaire.

SIDNEY.

Elle parle de vous avec tant d'estime!

LORD DORSET.

Ah, que l'estime est loin de la tendresse! Non, Charles, non, je ne conserve aucune espérance. Depuis trois mois j'ai cessé de troubler ladi Betty par d'importunes prières. Elle m'honore de son estime,

c'est une douce consolation. Je ne m'exposerai point à perdre son amitié, peut-être à m'attirer sa haine, en la fatiguant encore de mes inutiles sollicitations.

SIDNEY.

Mais tous vos parens s'unissent pour vous presser de faire un choix, mille partis vous sont offerts; résisterez-vous toujours?

LORD DORSET.

Non. Chef de ma maison, je dois céder à des instances raisonnables, et j'y suis déterminé : je vous dirai plus, Charles, mon choix est fait. Ladi Betty l'approuvera, son goût a décidé le mien. Sa tendresse pour miss Marchmont, fixe toutes mes idées sur cette aimable fille.

SIDNEY, *surpris, embarrassé.*

Miss Marchmont! quoi, Milord, Hortence est l'objet.... assurément elle est bien digne du sort brillant que vous lui préparez.

LORD DORSET.

Après ladi Betty, femme vraiment élue par mon cœur, personne ne paroît me convenir autant que la jeune Hortence. Ses charmes ne me séduisent point, leur éclat n'est pas ce qui m'attire; mais je prise les qualités de son ame. Pendant que je faisois une cour assidue et infructueuse à ladi Betty, son aimable amie sembloit s'intéresser si vivement au succès de mes vœux, je l'ai vue si sensible à mes peines, elle me plaignit avec tant de bonté, quand on m'ôta tout espoir; sa généreuse compassion me la rendit chère....

Mais qu'avez-vous, Charles? Vous êtes troublé, agité même.

SIDNEY, *affectant un air tranquille.*

Moi, Milord? Non, je suis très-attentif: je vous l'assure.

LORD DORSET.

Je suis bien aise de me tromper. Je vais demander un entretien particulier à ladi Betty, lui faire part de mon dessein, la prier de prévenir miss Marchmont sur ce projet, et de m'obtenir d'elle la permission de lui ouvrir mon cœur.

SIDNEY, *soupirant.*

De lui *ouvrir votre cœur*.... J'entends... Mais pourquoi parler à ladi Betty, ne pas vous adresser à miss Marchmont?

LORD DORSET.

Je crois plus convenable d'employer d'abord le crédit de son amie : Hortence est sans fortune, elle n'a plus de parens; toutes ses espérances sont détruites, cet état exige les plus grands égards; m'offrir sans précaution, sans ménagement, ce seroit paroître prendre avantage de sa triste situation; sembler lui dire, *rejeté par une autre, je ne crains pas de l'être par vous.*

SIDNEY.

Cette délicatesse, Milord....

LORD DORSET.

Est indispensable avec une fille élevée comme miss Marchmont. Epargnons-lui la plus légère réflexion capable de blesser cette noble fierté, que sa naissance,

son éducation, un mérite reconnu, doivent lui inspirer...... Mais pardon, Charles, mon intérêt me fait négliger trop long-temps celui d'un ami. Je monte à l'instant chez le colonel Rivers; vous avez sa parole, les notaires m'attendent, vos affaires vont se terminer, rien ne s'oppose à ce mariage avantageux pour vous. Dans peu de jours, vous serez l'heureux possesseur de miss Rivers, et je jouirai du plaisir de vous voir le plus fortuné des hommes. Adieu, pour un moment. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

SIDNEY, *seul.*

Le plus fortuné des hommes! moi? Ah! s'il lisoit dans mon cœur!.... Quelle bizarre circonstance vient aigrir ma douleur secrète? Epouser Hortence, lui! Hélas! s'il savoit combien cette fille charmante m'inspire de tendresse! avec quelle ardeur, quelle passion je désirois..... Mais, qu'ai-je à lui offrir? Borné dans ma fortune..... Et puis ce mariage arrêté..... Manquerai-je à miss Rivers, à son père, à milord Dorset, dont l'amitié prépara ce lien..... Je serai donc l'époux de Théodore? Je verrai donc ma chère Hortence dans les bras d'un autre?.... Au milieu des peines qui déchirent mon ame, il me reste une sorte de consolation : mes regards timides, mes soins contraints par la prudence, n'ont obtenu de miss Marchmont que de l'estime, de l'amitié peut-être : foibles sentimens! incapables de défendre son cœur contre milord Dorset. Ma situation ne seroit-elle pas mille fois plus

cruelle en ce moment, si j'étois aimé? si je combattois entre la nécessité de renoncer à mon bonheur, ou de m'opposer à celui d'un ami si tendre et si respectable?

SCÈNE III.

MISTRISS HARLEY, MISS MARCHMONT, SIDNEY.

MISTRISS HARLEY, *parlant au fond du théâtre.*

AH! voici le charmant berger de miss Rivers. Approchons, Hortence; il rêve, douce occupation des amans! Mais ne lui trouvez-vous pas l'air un peu lugubre?

MISS MARCHMONT.

Tendre, plutôt.

MISTRISS HARLEY.

Eh! quoi, Sidney, quand vos yeux doivent se fixer sur la plus riante perspective, paroître sombre, pensif; être morne, à votre âge? Ah fi! auriez-vous des prétentions à la gravité? Je vous détesterois au moins. Allons, finissez, riez, riez donc; n'êtes-vous pas honteux d'enlaidir un si joli visage?

SIDNEY.

Je suis flatté, Madame, de vous offrir un sujet de faire éclater votre gaîté.

MISTRISS HARLEY.

Ah, bon Dieu! quels sons languissans! c'est la mélancolie même. Où le colonel Rivers a-t-il été chercher ce beau ténébreux? dans la montagne noire, je crois. C'est dommage, en vérité; regardez-le, Hor-

tence, quel teint, quels yeux, des traits si doux, si bien assortis; une taille si svelte, des mouvemens si grâcieux, un air si noble! peut-on être mieux? La plus élégante statue!.... Allez, mon aimable automate, allez chercher une ame.

SIDNEY.

En honneur, Madame, des complimens d'une espèce si singulière.....

MISS MARCHMONT.

Eh! ne l'écoutez pas, elle est un peu folle, et souvent très-malicieuse. Convenez-en, ma chère, vous ne ménagez personne, tout vous amuse, et malheur à qui vous rencontre quand vous avez envie de rire : loin de blâmer votre agréable enjouement, je l'envie, en vérité.

MISTRISS HARLEY.

Si j'enviois une qualité, je m'efforcerois de l'acquérir. Mais, je vous l'ai dit cent fois, vous et ladi Betty semblez destinées à vous ennuyer. Votre crainte de *désobliger*, votre égalité, vos grands sentimens, votre sublime raison, vous rendront, avec le temps, froides, insipides et vaporeuses. Sidney, vous trompez mon attente; je comptois sur vous pour égayer une famille très-grave, très-assoupie, très-pesante; mais, je le vois, vous y introduire, c'est jeter une pelote de neige au milieu d'un étang glacé.

MISS MARCHMONT.

Mais que veut-elle dire, Monsieur?

SIDNEY.

Il n'est pas facile de le deviner, Madame. Les dis-

cours de mistriss Harley prouvent seulement qu'une veuve, belle, spirituelle, vive, enjouée, se permet de badiner, assez durement, l'homme qui la respecte trop pour oser se plaindre de la légèreté de ses propos.

MISTRISS HARLEY.

La jolie image boude, je crois? Vous seriez bien surpris, Sidney, si l'amitié, si la raison m'inspiroient ces propos dont la *légèreté* vous blesse. Miss Rivers m'est chère, je prévois qu'elle ne sera point heureuse avec vous. Un amant triste annonce un mari maussade; vous voudrez être *tendre, attentif, empressé;* vous serez fade, importun, fatigant. Ce n'est pas assez d'être beau, d'être sensible; il faut se rendre aimable, entendez-vous, Monsieur? Que de femmes sont adorées! et s'affligent de l'être!

MISS MARCHMONT.

S'affliger d'être aimées! je n'entendis jamais parler d'un chagrin si bizarre.

MISTRISS HARLEY.

C'est que vous ne savez rien. A votre âge on a de l'amour des idées si romanesques! Apprenez-le de moi; ce qui flatte, enchante dans un amant, peut fort bien devenir insupportable dans un mari. Tenez, Henriette, par exemple; vous la croyez heureuse, n'est-ce pas?

SIDNEY.

Elle l'est assurément; témoin des attentions de son mari, je puis jurer qu'il l'aime à la folie.

MISTRISS HARLEY.

Eh, voilà le mal. J'allai la voir hier. Son *attentif*

époux vient au-devant de moi, entr'ouvre à peine la porte de la chambre où il veut m'introduire. Au milieu d'un des plus beaux jours du mois de juin, tout offroit l'image de l'hiver dans ce sombre appartement, d'épais rideaux fermoient le passage au moindre souffle de l'air ; deux paravens, à larges feuilles, entouroient une chaise longue, où ma pauvre cousine, ensevelie entre d'énormes coussins, gémissoit sous le poids de vingt livres d'édredon. Un feu terrible répandoit une chaleur si incommode dans cette chambre, que je me crus sous la zône torride : je m'écrie..... « Ah bon Dieu ! quel mal a donc Miladi »?..... Hélas ! me dit-elle d'une voix foible, éteinte ; hier, une petite pluie me surprit au jardin ; Milord aperçut deux gouttes d'eau sur mes cheveux, et de peur que je ne m'enrhume, il m'étouffe.

MISS MARCHMONT.

Vous exagérez, j'en suis sûre. Mais quand votre récit seroit vrai, on doit, ce me semble, pardonner un soin, même importun, en faveur du sentiment qui engage à le prendre.

SIDNEY.

Vous vous doutez bien que les ornemens cachent un peu le fond du tableau.

MISTRISS HARLEY.

Quand vous verrez Henriette, demandez-lui si l'amour de son mari ne l'excède pas, ne la désole pas? Je ne serois point du tout surprise, qu'avant la fin de l'été, ce bon lord fût appelé devant ses pairs, pour avoir tué sa femme par un excès de tendresse.

SIDNEY.

Ce crime embarrasseroit furieusement les juges. Jamais la chambre des lords n'en vit d'exemple, je crois.

UN VALET *entre, et dit à Sidney.*

Milord Dorset, et le colonel Rivers, vous prient de monter, Monsieur. (*Le valet sort*).

SIDNEY.

Je vous suis.

MISTRISS HARLEY.

Vous devez bien aimer milord Dorset; jamais deux caractères ne se convinrent mieux. Allez lire les articles, allez. Ah! comme je m'apprête à bâiller le jour de l'heureux lien! Pourquoi le pauvre sir Harry s'est-il avisé de parler trop tard? Il est vif, léger, amusant..... Si le Colonel vouloit m'en croire.....

SIDNEY.

Réellement, mistriss Harley, vous me traitez si mal, qu'enfin vous me ferez penser..... Ma foi, si vous continuez, je ne pourrai me dispenser de croire que vous avez des desseins sur moi. (*Il sort*).

MISTRISS HARLEY.

Des desseins sur lui? Ah, l'odieuse créature!

SCÈNE IV.

MISS MARCHMONT, MISTRISS HARLEY.

MISS MARCHMONT.

Il vous croira méchante; vous le raillez beaucoup et sans savoir pourquoi. A tous égards, il mérite la préférence qu'il obtient.

MISTRISS HARLEY.

Je ne conviens point de cela. Sir Harry est aussi jeune, plus riche, aussi bien fait, il ne lui cède point en naissance; tout me paroît très-égal entr'eux.

MISS MARCHMONT.

Je ne le pense pas. Par exemple, approuvez-vous la conduite de sir Harry dans cette occasion?

MISTRISS HARLEY.

En quoi vous blesse-t-elle?

MISS MARCHMONT.

Eh mais, il me paroît étrange de le voir s'empresser auprès de miss Rivers : il connoît ses engagemens avec Sidney; il sait combien le Colonel peut lui opposer d'objections; et puis attaquer le cœur d'une jeune personne dont la main est promise, assurément c'est donner une idée peu avantageuse de ses mœurs.

MISTRISS HARLEY.

Ah! vous voilà dans vos graves réflexions. Les femmes seroient fort avancées, vraiment, s'il leur falloit observer *les mœurs,* approfondir la morale de leurs amans; à quel âge se marieroit-on, je vous prie? Eh fi donc! nous serions encore filles à soixante ans. Mais d'où vient blâmer sir Harry? Vous paroît-il sans mérite?

MISS MARCHMONT.

Non, ses bonnes qualités peuvent compenser ses défauts, je l'espère; mais.....

MISTRISS HARLEY.

Vous ne lui refuserez pas de l'esprit, des connois-

sances acquises, du discernement, de la facilité à s'exprimer.....

MISS MARCHMONT.

Il en a trop peut-être. La vivacité de son esprit, lui sert souvent à jeter un voile sur la légèreté de sa conduite; elle lui fait trouver d'apparentes raisons, pour justifier des principes à la mode et des procédés qu'une personne exacte ne penseroit pas irréprochables.

MISTRISS HARLEY.

C'est qu'une *personne exacte* est souvent une personne trop sévère. Je vis dans le monde, et jamais je n'entendis rien dire contre sir Harry : on conte bien quelques historiettes de femmes; mais cela vaut-il la peine d'en parler?

MISS MARCHMONT.

Bonté du ciel! quel autre sujet peut attirer plus d'attention?

MISTRISS HARLEY.

Hortence, avant de condamner un sexe, examinons le nôtre, et rendons-lui justice; il est très-inconséquent, je vous en avertis. La plupart des femmes aiment un homme, positivement parce qu'il est fat, indiscret, étourdi, rempli d'impudence et de vanité. Si, victimes des vices qui les séduisoient, de pareilles folles deviennent malheureuses et méprisables, les plaindrons-nous? Non, sans doute, elles méritent bien d'être punies; leur mauvais goût, la dépravation de leurs sentimens, les rend indignes de notre pitié.

LE

SCÈNE V.

Le colonel RIVERS, LADI BETTY, MISTRISS HARLEY, MISS MARCHMONT.

(*Le Colonel parle à ladi Betty au fond du théâtre*).

LE COLONEL.

Je vous le répète, ma sœur, on peut sans moi continuer de parcourir tous ces vieux parchemins. Depuis le point du jour, j'ai les yeux fixés sur d'ennuyeux calculs, sur de vains titres; les mots de *dot*, de *douaire*, de *préciput*, ont tant fatigué mon oreille! comment tenir à ce maudit style, à ces lassantes répétitions? Toujours les *susdits contractans* et *le futur*, et *la future* et *leurs hoirs*..... j'ai la tête en feu, vous dis-je, l'air m'est absolument nécessaire, je vais respirer dans le jardin. (*Il sort*).

LADI BETTY, *au Colonel*.

Revenez donc bien vite, la présence de milord Dorset exige la nôtre. (*Elle s'avance.*) Ah! vous voilà, mistriss Harley, et vous aussi, ma chère Hortence? je vous croyois toutes deux dans le salon, avec sir Cecil, et son cousin Harry. Ils ne sont donc pas encore ici?

MISS MARCHMONT.

Quoi! Miladi, sir Cecil est de retour, il doit vous voir ce matin?

LADI BETTY.

Oui, Cecil est en Angleterre depuis peu de jours. Son cousin et lui arrivèrent hier au soir à Richmond, et je les attends tous deux.

MISTRISS HARLEY.

J'aurai bien du plaisir à revoir ce bon Cecil. En voyageant en France, il aura sans doute appris à mitiger ses principes gothiques, à perdre ce respectueux attachement pour d'antiques maximes, à ne plus préférer la maussade simplicité de nos pères, au goût éclairé de leurs enfans; il se rapprochera des mœurs du temps, des usages reçus; il négligera moins sa parure. Combien de fois, au retour de la chasse, l'ai-je vu venir, tout au travers d'un cercle, botté comme un postillon, ses cheveux en désordre, son front caché sous un énorme chapeau; vêtu d'un drap grossier, souvent déchiré par les broussailles, et si couvert de poussière, qu'à peine en distinguoit-on la couleur?

LADI BETTY.

Comme vous, je suis impatiente de voir si l'extrême politesse des Français a pu le corriger de cette rudesse, qu'à tout prendre, on doit lui passer, en faveur de la droiture de son cœur.

MISTRISS HARLEY.

Oui, je lui trouve une sorte de bonté qui m'attache à lui.

MISS MARCHMONT.

Une *sorte de bonté,* Madame? assurément la sienne est de la plus noble espèce; il n'existe pas un homme plus généreux, plus digne d'être considéré, chéri, révéré...

LADI BETTY.

Vous lui rendez justice, et vous le devez, Hortence; car son affection pour vous est aussi sincère que tendre.

MISTRISS HARLEY.

Prenez garde, vous allez lui inspirer une passion pour Cecil.

MISS MARCHMONT.

Je serois bien ingrate, si l'estime dont il m'honore n'excitoit pas ma sensibilité. Ami de mon père, il plaignit ses malheurs, partagea ses chagrins, ne l'abandonna point dans son infortune. Quand la mort de ce bon parent me réduisit à la plus triste indigence, sir Cecil voulut devenir mon père, il offroit d'assurer mon sort; mais la générosité de ladi Betty me rendit ses bienfaits inutiles.

LADI BETTY, *à miss Marchmont.*

Ne dites jamais, ma chère.... Changeons de propos, je vous en prie.

MISTRISS HARLEY.

Oui, parlons de ces deux cousins. Ils forment un parfait contraste. Sir Harry, fort occupé de lui-même, aimant sa personne, toujours paré des mains des grâces, rangé, parfumé, mis avec autant de goût que de magnificence; l'autre, coiffé comme un fou, vêtu comme un fermier.... Mais on vient, silence.

UN VALET *entre et dit.*

Sir Harry et sir Cecil.

(*Sir Cecil est en habit de campagne, sans poudre et sans frisure*).

LADI BETTY.

Qu'ils entrent.

SCÈNE VI.

SIR HARRY, SIR CECIL, MISTRISS HARLEY, LADI BETTY, MISS MARCHMONT.

SIR HARRY.

N'EST-IL point trop tôt pour vous faire sa cour Mesdames ?

SIR CECIL.

Trop tôt ? Il est onze heures ! Bonjour, mes chères amies, venez toutes m'embrasser. Je suis, ma foi, charmé de vous revoir. Ladi Betty, j'arrive chargé d'un million de complimens pour vous. J'ai laissé en France beaucoup de vos admirateurs.

LADI BETTY.

Sérieusement, avez-vous trouvé de mes connoissances à Paris?

SIR CECIL.

Mon Dieu, à Paris et dans toutes les villes où j'ai passé. La nation britannique est une nation très-commerçante. Nos sots, comme nos draps, s'exportent par toute l'Europe.

SIR HARRY.

Cela est joliment dit, n'est-ce pas, Mesdames ? Il a, ma foi, bien profité dans le séjour de la galanterie. Pauvre Cecil ! en t'exportant, la nation n'a rien gagné, on t'a renvoyé pour augmenter le fonds du magasin.

MISTRISS HARLEY.

Peut-on être plus mal mis? comme il est coiffé ! la *dernière mode de France,* n'est-ce pas, Cecil ?

SIR CECIL.

Que je sois déshonoré, ma chère mistriss Harley, si je sais comment on se met à Paris. J'ai voulu changer d'air, voir des hommes, causer avec eux, comparer leurs idées et les miennes; à l'égard des modes, mon valet de chambre vous en rendra compte, si vous le voulez.

SIR HARRY.

La réponse est honnête! Eh fi, Cecil, n'êtes-vous pas honteux? Excusez, mistriss Harley, c'est un sauvage, il est impossible de le polir.

SIR CECIL.

Le sauvage ne se changeroit pas pour un joli courtisan tel que vous, Monsieur. A votre avis, c'est donc un grand mérite d'avoir toujours une fadeur à dire, un bel habit à montrer, une boîte nouvelle à faire admirer? de cacher la couleur de ses cheveux sous un placage de pomade et de poudre? De deux pas, cette tête blanche vous feroit prendre pour un vieillard, si votre étourderie ne découvroit un enfant.

LADI BETTY.

Paix, Cecil, vous mêlez de l'aigreur au badinage.

MISTRISS HARLEY.

Je suis pour Cecil, je veux mettre sa coiffure à la mode. Tenez, ladi Betty, cette tête-là servira de modèle avant peu, j'en suis sûre.

SIR CECIL.

De plus bizarrement ajustées ont cette prétention, Madame; mais je ne veux point donner d'exemples, il me suffit de n'en point prendre de ridicules; et

pour épuiser ce plat propos de modes, de frisures, trouvez-vous Harry très-bien, avec ce toupet d'une aune? il a, ma foi, l'air de l'occasion; on peut saisir ainsi.... (*Il prend les cheveux de son cousin à pleine main*).

SIR HARRY.

Que l'enfer vous confonde! me voilà tout dépoudré, tout dérangé.

SIR CECIL.

Cela n'est-il pas commode ? On ne peut le toucher; tout dérange Monsieur..... Parlez-moi d'un habit simple, d'une toilette faite en dix minutes, qui affronte le vent et la pluie: n'est-il pas bien raisonnable, Harry, de dépendre d'un valet de chambre, de n'oser se montrer sans avoir perdu trois heures entre ses mains ?

LADI BETTY.

Mais la mode.....

SIR CECIL.

Est la règle des fous.

SIR HARRY.

Mais l'usage.....

SIR CECIL.

Ne maîtrise point un homme sensé.

MISTRISS HARLEY.

Mais un homme sensé doit éviter d'apprêter à rire. On se moquera de vous.

SIR CECIL.

Je ne saurois empêcher qu'il n'existe des sots et des extravagans, Madame.

LADY BETTY.

Eh bien, mon cher Cecil, suivez votre fantaisie et ne contrariez point celle de sir Harry. Miss Marchmont, vous ne dites rien à votre ami?

MISS MARCHMONT.

J'attendois que l'entretien devînt plus paisible, pour dire à sir Cecil combien son retour me cause de joie.

SIR CECIL.

O ma chère Hortence! j'en ressens une bien véritable en vous revoyant.

LADI BETTY.

Cecil donnez-moi la main, allons chercher mon frère dans le jardin, votre cousin veut l'entretenir au sujet de Théodore.

SIR CECIL.

Théodore! le joli nom pour mettre à la tête d'un roman! le colonel Rivers, appeler sa fille Théodore! et pourquoi pas Debora, comme sa grand'mère?

MISTRISS HARLEY.

Debora! ah l'abominable nom! la mode en est passée depuis mille ans.

SIR CECIL.

Le diable est-il pis? la mode influer jusque sur les noms! Il ne restera pas une Esther, une Susanne dans les trois royaumes. Sur ma route, un maraud d'aubergiste me présenta ses deux filles: devinez; l'une s'appeloit Mathilde et l'autre Alexandrine.

MISTRISS HARLEY.

Où est le mal? cet homme a du goût.

SIR HARRY.

Et Cecil n'en a point. Peut-on ne pas aimer le nom de Théodore?

LADI BETTY.

Vous dînerez tous deux ici.

MISTRISS HARLEY.

Vraiment, je ne me sépare point de mon ami Cecil. J'ai grande envie de rire, et personne n'est plus propre à m'en donner sujet.

SIR CECIL.

Positivement, par la même raison, ma chère mistriss Harley, je ne vous quitte pas de tout le jour.

(*Comme tout le monde s'avance pour sortir, le Colonel entre. Cecil continue*).

Mon cher Colonel, je suis charmé de vous revoir.

LE COLONEL.

Et moi très-satisfait de votre retour, mon cher Cecil.

SIR CECIL.

Voilà mon sage cousin; il veut, dit-on, vous parler d'une affaire, je vous laisse en liberté de l'écouter.

(*Il sort avec les dames*).

SCÈNE VII.

Le colonel RIVERS, SIR HARRY.

SIR HARRY.

PARDON si je vous dérange, Colonel; l'intérêt le plus pressant me force à vous parler sur un sujet, où, sans doute, vous n'avez pas fait vos dernières ré-

flexions? Si vous me ravissiez l'espoir d'obtenir miss Rivers, vous me rendriez trop malheureux. La bonté de votre cœur, l'amitié dont vous m'honorez, ne me permettent pas d'attendre de vous un procédé si cruel.

LE COLONEL.

Monsieur, je vous l'ai écrit, actuellement je vous le dis, il m'est impossible de vous entendre sur cette affaire.

SIR HARRY.

Impossible, Monsieur?

LE COLONEL.

Oui, Monsieur.

SIR HARRY.

Eh! pourquoi, je vous prie?

LE COLONEL.

La demande me surprend. J'ai promis ma fille à Sidney. Ne le savez-vous pas, Monsieur, ne vous l'ai-je point écrit?

SIR HARRY.

Eh! oui, Monsieur, mais qu'importe? après tout, des engagemens de cette espèce.....

LE COLONEL.

A présent, Monsieur, je ne vous comprends pas. Vous savez que j'ai promis ma fille, que je l'ai promise à Sidney? et sachant cela.....

SIR HARRY.

Mais je sais aussi que l'affaire n'est point terminée; je connois le peu de fortune de Sidney; j'offre d'assurer l'entière possession de la mienne à miss Rivers; ainsi, mon cher Colonel.....

LE COLONEL.

Avant de tirer votre conséquence, souffrez, sir Harry, que je vous fasse une question.

SIR HARRY.

Mille, si vous le voulez.

LE COLONEL.

Dites-moi donc franchement, Monsieur, ce que vous avez observé dans ma conduite, dans mes sentimens, qui vous mette en droit de me proposer si librement de manquer à ma parole? je pensois être considéré par vous comme un homme d'honneur.

SIR HARRY.

Vous pensiez très-juste, Colonel, je vous envisageai toujours sous cet aspect. Je vous connois honnête, exact, très-affermi dans les principes de l'honneur, très-délicat sur les lois qu'il impose.

LE COLONEL.

Parbleu, Monsieur, vous êtes donc au moins inconséquent.

SIR HARRY.

Comment?

LE COLONEL.

Me croire honnête, et me proposer de manquer à ma parole d'honneur! me presser de rompre mes engagemens, pour assurer une grande fortune à ma fille; n'est-ce pas vous montrer persuadé que l'intérêt peut me conduire à devenir un faquin?

SIR HARRY.

A présent, Colonel, je dirai comme vous, *je ne*

vous comprends pas. En vous parlant, j'ai cru m'adresser à un homme du monde accoutumé à des usages reçus, à la façon ordinaire de voir, d'entendre. Où sont vos engagemens? Vous n'avez encore rien signé, n'est-ce pas?

LE COLONEL.

Non.

SIR HARRY.

Donc vous êtes libre, aussi parfaitement libre que jamais.

LE COLONEL.

Morbleu, ce propos est insoutenable. Comment, Monsieur, parce que ma signature ne me met pas dans le cas d'être traîné au pied d'un tribunal, de m'y voir condamné à tenir ma parole, je puis me dispenser effrontément de remplir ma promesse! Fi, sir Harry, fi! les lois ne furent jamais faites pour les gens d'honneur; la droiture et l'équité sont leurs uniques liens: ces lois servent seulement à contenir des hommes injustes, à garantir la société de leur mauvaise foi, à les empêcher de lui nuire; enfin, à les forcer d'être plus exacts qu'ils ne sont honnêtes.

SIR HARRY.

En toute autre occasion, je me garderois, Monsieur, de combattre vos raisons, elles me persuaderoient assurément. Mais, j'oserai le dire, elles me paroissent bien légères, quand vous les opposez au bonheur d'un ami, à l'avantage d'une fille chérie. Nous rendrez-vous tous deux victimes de votre exactitude? Ah! ne vous montrez point inexorable, mon

cher Colonel; que mon sort, que celui de votre fille vous attendrisse. Eh! quoi, n'aimez-vous pas miss Rivers?

LE COLONEL.

Oui, je l'aime; je lui donne un honnête homme, digne, à tous égards, d'être son époux; c'est lui prouver ma tendresse, mon amour paternel. Tout est dit, Monsieur; cessez, je vous prie, et ne m'insultez plus par de choquantes propositions.

SIR HARRY.

Vous insulter, moi! y songez-vous, Colonel? L'offre de mon alliance est-elle une *insulte?* Vouloir assurer à miss Rivers une fortune considérable, vous le dire, est-ce vous faire une *proposition choquante?*

LE COLONEL.

L'offre d'une couronne m'offenseroit, Monsieur, si on me la faisoit dans l'espérance de me voir manquer à ma parole. Ma fille n'a pas besoin de fortune, la sienne suffit à Sidney; elle doit borner les vœux d'une femme sensée. Il m'importe peu que ma fille étale un vain faste; je veux la voir honnête et heureuse.

SIR HARRY.

Heureuse! elle ne le sera pas.

LE COLONEL.

Elle aura tort, et ne méritera pas d'être plainte. Quand on peut soutenir son rang, élever sa famille, l'établir décemment, mettre en réserve une petite somme pour obliger un ami, on doit se trouver heureuse. En plaçant ma fille dans cette situation,

je la crois aussi riche que si elle disposoit des trésors de l'Inde.

SIR HARRY.

Quoi! vous m'affligeriez volontairement, vous me priveriez à jamais..... En vérité, Monsieur, cette incompréhensible dureté..... Souffrez, Colonel..... Laissez-moi vous représenter... Comment ne pas insister.. J'adore miss Rivers : que je vous dise.....

LE COLONEL.

Rien du tout, pas un mot; je vous le demande en grâce. En attendant le dîner, allez retrouver ma sœur; si les circonstances ne me permettent pas de vous adopter pour fils, je me plairai toujours à vous voir comme ami. Sous ce titre, ma maison vous est ouverte; mais toute liaison formée par l'intérêt, m'est odieuse. Me déterminer à donner ma fille sur le plus ou le moins de fortune de celui qui me la demande! ce vil calcul répugne à ma façon de penser, de sentir. Sir Harry, une union dont l'argent est le principe, n'est, à mes yeux, qu'une espèce de prostitution autorisée par les lois. Oubliez vos projets, ne me les rappelez jamais. Adieu.

SCÈNE VIII.

SIR HARRY, *seul.*

Maudite soit sa sévérité, son obstination! Quoi, je perdrois toute espérance! quoi, Sidney seroit l'époux de miss Rivers! Non, je n'y puis consentir. Il ne me privera point d'un bien dont la possession est si né-

cessaire à mon bonheur, il ne m'enlevera point ma tendre, mon aimable Théodore..... Voyons-la, consultons Cecil, engageons-le à me servir.... Ah! Sidney, tant que je respire, ton triomphe n'est pas sûr..... Mais avant de prendre un parti violent, essayons les moyens les plus doux, et tâchons d'être heureux, sans mériter le reproche d'avoir cédé, sans réflexion, aux mouvemens impétueux de mon cœur.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

(Le théâtre représente une partie du jardin.)

SCÈNE I.

MISTRISS HARLEY, LADI BETTY.

MISTRISS HARLEY.

Oh! vous me feriez perdre l'esprit, avec vos *si*, vos *mais*, vos *peut-être*. Après avoir observé, comparé, réfléchi, je vous dis, je vous affirme, que jamais vous ne régnâtes plus souverainement sur son cœur; et si j'étois dans votre position, je l'épouserois demain, je l'épouserois ce soir.

LADI BETTY.

Eh bien, ma chère Emily, nous ne voyons pas de même. La candeur et la sincérité distinguent milord Dorset; si son penchant l'entraînoit encore vers moi, le cacheroit-il? garderoit-il ce profond silence? Un refus blesse l'amour-propre, mais il ne détruit pas le sentiment. Milord a cessé de me rendre des soins, il n'a point renouvelé ses propositions; s'il m'eût vivement désirée, il pouvoit insister, me presser, engager mon frère à me parler; il ne l'a pas fait.

MISTRISS HARLEY.

A votre grand regret, n'est-ce pas?

LADI BETTY.

Si je le regrette, au moins n'ai-je pas l'injustice de

le blâmer. Une noble fierté ne me paroîtra jamais condamnable. Mon refus l'a révolté; il m'a crue insensible à son mérite : eh! comment auroit-il deviné le secret de mon cœur?

MISTRISS HARLEY.

Mais, quelle folie, quel caprice, quelle inconcevable bizarrerie! Aimer un homme, et le refuser! Donnez-moi donc une raison de cet extravagant procédé. Pourquoi désoler Milord, vous chagriner vous-même? Comment excuserez-vous une conduite si ridicule?

LADI BETTY.

Je me la reproche, et ne prétends pas la justifier. Traitez-moi de folle, d'imbécile, vous aurez raison. Quand Milord me parla, je ne savois pas combien il m'étoit cher; je l'ignorerois peut-être encore si, en cessant de me voir l'objet de ses tendres attentions, je n'avois senti que leur perte entraînoit celle de mon bonheur.

MISTRISS HARLEY.

En vérité, ma chère ladi Betty, on pardonneroit ce discours à une fille de quinze ans, timide, indécise, incapable de sonder, de connoître les dispositions de son ame; mais vous? une femme sensible, raisonnable!.....

LADI BETTY.

Une première imprudence causa tout le mal. J'étois bien jeune quand je perdis mon mari; frappée du présent, n'envisageant point l'avenir, vous le savez, j'annonçai le dessein formé de conserver ma liberté.

MISTRISS

MISTRISS HARLEY.

Propos commun ; on l'écoute à peine, il ne persuade personne.

LADI BETTY.

Croyant penser toujours de même, j'eus l'indiscrétion de blâmer hautement les veuves qui prenoient de nouveaux liens ; je les accusois de manquer à la décence, à la délicatesse : il me paroissoit honteux de s'avouer sensible deux fois en sa vie.

MISTRISS HARLEY.

Je vous le disois bien alors, que vous déraisonniez du matin au soir.

LADI BETTY.

Mais, j'exprimois mes véritables sentimens.

MISTRISS HARLEY.

Mais, vous aviez des sentimens faux. Le bonheur d'être veuve seroit-il envié, s'il falloit l'acheter par la perte de sa sensibilité ? J'ai eu deux maris, j'aimois le premier à la fureur, j'adorois le second, je serai folle du troisième ; eh ! pourquoi non ?

LADI BETTY.

Vous plaisantez toujours, vous êtes une étrange créature !

MISTRISS HARLEY.

Oh ! c'est bien vous qui êtes étrange. Résister au penchant de votre cœur, quand tout vous invite à vous y livrer ; sûre de la tendresse d'un amant chéri, le traiter avec indifférence ; certaine de l'approbation de votre famille, de celle du public, contrarier vos propres désirs....... Allons, vous extravaguez, vous dis-je.

LADI BETTY.

Pensez-vous qu'il soit consolant de vous l'entendre répéter ?

MISTRISS HARLEY.

De quoi vous consolerois-je ? Rien n'est désespéré. Milord est encore libre..... Il me vient une idée, elle est admirable ! tout va s'arranger.

LADI BETTY.

Seroit-il possible ! Quelle est cette idée ? dites, ma chère, dites.

MISTRISS HARLEY.

Milord veut vous parler ce matin, vous parler en particulier, n'est-ce pas ?

LADI BETTY.

Oui. Eh bien ?

MISTRISS HARLEY.

C'est une liberté qu'il n'a pas eue depuis trois mois ; la désire-t-il sans dessein ? Je le jurerois, cette entrevue est un pas vers un tendre retour. Çà, écoutez bien mes conseils, laissez-moi vous guider, vous êtes perdue si vous vous écartez de mes avis.

LADI BETTY.

Je ne suis pas indocile, ma chère amie.

MISTRISS HARLEY.

Milord va sûrement tomber à vos genoux, mettre à vos pieds son cœur et sa fortune, vous conjurer, vous supplier de lui accorder votre main. Vous, sans rougir, sans rêver, sans hésiter, dites-lui d'un air gai, riant : *Vous voulez ma main, Milord ? la voilà ; je vous la donne.*

LADI BETTY.

Ce ne seroit jamais sans rougir que je consentirois si brusquement..... Après tout, aimée depuis trois ans, je pourrois décemment céder à des instances..... Mais, Emily, si l'affaire dont Milord veut m'entretenir, étoit étrangère à ses sentimens pour moi? s'il ne m'en parloit point?

MISTRISS HARLEY.

En ce cas, il faudroit s'arranger différemment.

LADI BETTY.

Eh comment?

MISTRISS HARLEY.

Rien de plus simple. J'enverrois chercher milord Dorset, je lui conterois historiquement votre sottise, je l'avertirois de la sienne, et très-adroitement, sans vous compromettre.....

LADI BETTY.

Y pensez-vous? ah juste ciel! quoi, vous oseriez me trahir? vous oseriez dire.....

MISTRISS HARLEY.

Pourquoi pas? dans votre position, j'aimerois fort la traîtresse qui me rendroit le même service.

LADI BETTY.

Et moi je la détesterois. Cela peut-il se proposer? j'aurois donc perdu tout sentiment d'honnêteté, de pudeur, de décence? Vous faire parler..... Employer l'artifice! ah! quelle bassesse! quoi, Madame, voudriez-vous me voir.....

MISTRISS HARLEY.

Je voudrois vous voir heureuse, ma chère; vous ne

le serez point si vous n'abandonnez vos idées romanesques, cette délicatesse outrée, qui forme des monstres pour les combattre. Il faut être sage, exacte, et non pas minutieuse; il faut remplir ses devoirs, et non pas les étendre au-delà des bornes prescrites; il faut suivre les lois de l'honneur, sans s'aviser d'en créer de nouvelles; et c'est une ineptie, une enfance impardonnable, d'immoler son bonheur à de petites bienséances, dont l'importune rigidité approche plus du ridicule, qu'elle ne tient à la vertu.

LADI BETTY.

Vous ne le pensez pas, Emily; manquer à la plus petite bienséance, ce n'est point une faute légère. Malheur à la femme qui ose en négliger une seule ! Insensiblement elle contractera l'habitude de manquer à tous ses devoirs.

MISTRISS HARLEY.

Ah! toujours vos grands principes, vos antiques préjugés! Eh bien, suivez votre fantaisie; je suis bien simple de m'inquiéter : cela vous regarde..... Mais, ladi Betty, me prenez-vous pour une étourdie, pour une bête? Quand je vous promets de ménager vos intérêts, de cacher notre intelligence..... Laissez-moi agir, jamais Milord ne saura....

LADI BETTY.

Mais je le saurai, moi : échapperois-je au reproche de mon cœur?

MISTRISS HARLEY.

Il ne faut pas vous y exposer. J'admire votre façon de penser, mais je m'applaudis fort de n'être pas assez

délicate dans mes sentimens, pour tourmenter les autres et me rendre malheureuse par ma propre volonté.

LADI BETTY.

On ne se donne point un caractère; si je pouvois changer le mien, peut-être ne le voudrois-je pas. J'aime milord Dorset; mais je renonce au bonheur d'être à lui, si, pour obtenir ce bien souhaité, il doit m'en coûter une démarche condamnable dans mes propres idées. Cachez mon secret, ma chère; craignez surtout que miss Marchmont ne le pénètre.

MISTRISS HARLEY.

Pourquoi précisément miss Marchmont?

LADI BETTY.

C'est que n'ayant jamais pu me résoudre à lui confier un penchant dont je croyois triompher, ma réserve pourroit lui donner des doutes sur mon amitié; ou, ce qui m'affligeroit extrêmement, la porter à réfléchir tristement sur l'inégalité de nos fortunes. Dans une situation dépendante et malheureuse, on interprète tout contre soi-même. Me pardonnerois-je de lui laisser penser un instant, que mon estime pour elle a pu recevoir la plus légère atteinte?

MISTRISS HARLEY.

Autre inquiétude, autre folie! Voyez où cette minutieuse délicatesse de votre ame vous conduit? A vous gêner, à vous contraindre, à vous imposer une foule d'égards, vains ou inutiles. Ma belle amie, vous êtes très-aimable, je révère vos vertus, je respecte vos sentimens, je vanterai sans cesse vos brillantes

qualités; mais en vérité, si je les possédois, je les donnerois de tout mon cœur au diable.

LADI BETTY.

Je vais attendre Milord dans mon cabinet. Que cette visite, que cet entretien..... Je suis inquiète, troublée.... Croyez-vous, Emily.... il m'aimeroit encore, lui, cet aimable, ce sensible lord Dorset..... Mais non, pourquoi me flatter?..... il ne m'aime plus, ma chère; hélas! s'il est vrai.....

MISTRISS HARLEY.

Quand il vous adoreroit, où cela le méneroit-il? Voudriez-vous contracter un second engagement? Une veuve si *décente*, si *délicate*, *aimer deux fois*, ah l'horreur!

LADI BETTY.

Paix, méchante; oubliez mes folies passées.

MISTRISS HARLEY.

Oui, pour m'occuper des nouvelles.

LADI BETTY.

Cecil et son cousin s'avancent; évitons-les, venez, rentrons.

MISTRISS HARLEY.

Je vous suis.

SCÈNE II.

SIR CECIL, SIR HARRY.

SIR CECIL.

Il falloit m'en croire, vous épargner une démarche inutile et mortifiante : ne vous avois-je pas dit que le Colonel étoit trop sensé pour vous donner sa fille.

SIR HARRY.

Sensé, lui? c'est un vieux fou, ridicule, entêté, formaliste, platement exact : en dépit de lui, de vous, de Sidney, de tout l'univers, miss Rivers sera ma femme. Je le jure. Me punisse le ciel, si je renonce à elle.

SIR CECIL.

Que signifie cette fureur? Sur quoi fondez-vous vos prétentions?

SIR HARRY.

Sur tout.

SIR CECIL.

Je ne saurois deviner un seul motif de cette belle assurance; à mes yeux rien ne l'autorise.

SIR HARRY.

Non?

SIR CECIL.

Non, Monsieur.

SIR HARRY.

Est-il si difficile d'imaginer qu'un homme fait comme moi, puisse plaire?

SIR CECIL.

Plaire? oui da, vous pouvez plaire à des étourdies, à des extravagantes. Mais à une fille modeste, raisonnable? entre nous, Harry, j'ai peine à me le persuader.

SIR HARRY.

Rien n'est plus honnête. Mais au moins, cela ne vous paroît pas impossible?

SIR CECIL.

Impossible? Non, pas absolument. En général, les

femmes sont assez folles pour se laisser surprendre par un vain extérieur; un joli polisson n'a pas plutôt fait cinq ou six impertinences, qu'il s'attire l'attention des *dames du bon ton*. Elles le nomment une *singulière créature*, un *méchant lutin*, un *charmant petit monstre :* insensiblement le *lutin* se transforme en ange à leurs yeux; elles l'admirent, l'entourent, se le disputent, se l'arrachent! mon jeune fat, émule d'Alexandre, vole de conquête en conquête, étend son empire; plus il fait de malheureuses, plus il devient célèbre; mais enfin, son petit monde soumis, las de victoires, notre héros contemple tristement ses lauriers, il les arrose de ses larmes, et comme le roi de Macédoine, il s'afflige, gémit; rien ne le console de ne plus se voir le fléau de la société.

SIR HARRY.

Que diable ai-je affaire de vos sottes réflexions? mon très-cher et très-impertinent moraliste, je vous convaincrai que, sans être un *joli polisson*, un homme bien fait, bien mis, d'une figure passable, avec un peu d'adresse et beaucoup d'amour, est plus propre à toucher le cœur d'une fille *modeste et raisonnable*, que tous vos graves Catons, sententieux et maussades, dont l'ennuyeux respect, la fade délicatesse et le pesant jargon, ne parviennent qu'à donner des vapeurs à leurs maîtresses.

SIR CECIL.

Voudriez-vous me faire entendre que miss Rivers vous épousera malgré son père? je ne le pense pas. Auriez-vous dessein de l'enlever? La croiriez-vous capable?.....

SIR HARRY.

De tout pour me rendre heureux ! Oui, Cecil, je suis aimé ; oui, ma chère Théodore.....

SIR CECIL.

Ma chère Théodore! Vous voulez l'enlever, et vous la nommez *votre chère Théodore!* Quoi, vous osez vous dire ami du Colonel, faire profession de l'estimer; vous venez chez lui ; vous allez dîner à sa table, à ses côtés, et vous méditez le projet infâme de le priver de sa fille ! Rougissez, Harry, rougissez ; ayez au moins de l'orgueil, si vous n'avez point de vertu. N'embrassez pas un homme, avec le dessein de l'attaquer dans son honneur, de lui faire une impardonnable injure ; morbleu, c'est être un lâche, un perfide.....

SIR HARRY.

Doucement, Cecil ; ni vous, ni aucun être respirant, ne dédaigne autant que moi la bassesse et la trahison : mais si le caprice d'un homme nuit au bonheur de ma vie, rien ne m'engage à respecter sa folie. J'aime miss Rivers, je possède son cœur ; des intentions nobles et pures guident mes démarches ; je ne demande rien au Colonel, je renonce à sa fortune, Théodore est l'unique objet de mes vœux. Soyez juste, Cecil ; miss Rivers n'a-t-elle pas le droit de disposer de son cœur, de sa personne ?

SIR CECIL.

Eh mais....... Si elle vous aime....... Si vous abandonnez sa fortune..... comme vous le dites..... sa personne est son propre bien. Toute fille a le droit in-

contestable de se rendre malheureuse avec qui il lui plaît de l'être..... Ceci change de face. Elle vous a choisi, elle vous veut..... Allons, je me tairai, je n'avertirai point le Colonel de votre projet.

SIR HARRY.

Vous ne l'avertirez pas? Comment! auriez-vous eu l'audace..... Cecil, prenez garde; vous êtes mon plus proche parent, mon plus cher ami, vous m'avez toujours montré de l'affection, je vous suis vraiment attaché; mais si vous osiez..... Il s'agit de mon amour, de Théodore..... Prenez garde, vous dis-je; dans cette occasion, votre singularité ne vous excuseroit point à mes yeux.

SIR CECIL.

Je ne m'en embarrasserois guère. Dès votre enfance, je vous aimai, vous le savez, Harry; je vous ai toujours regardé comme l'héritier de ma fortune, comme un fils adopté par mon cœur. Rien ne m'auroit coûté pour vous rendre heureux : en ce moment je vous donnerois volontiers ma malédiction. Je hais la finesse: vous avez mis de l'art, de la malice dans votre conduite. Prendre le masque de l'amitié, pour vous introduire chez les parens de miss Rivers, cacher vos desseins sous ce voile respectable! N'est-il pas odieux d'en couvrir une trahison? Eh! quoi, la candeur, la bonté, la confiance de cette honnête famille, serviront-elles à vous donner la facilité de l'affliger?..... Je ne saurois supporter cette idée.

SIR HARRY.

Sur mon honneur, Cecil, je suis malheureux, et

non pas coupable. Introduit pendant votre absence chez le Colonel, j'étois sans projet en formant cette liaison. Sa fille charma mes yeux, et bientôt soumit mon cœur; mais rien ne paroissant s'opposer à mon amour naissant, je voulus essayer de plaire à miss Rivers, avant de déclarer mes sentimens à son père. J'obtins le consentement de Théodore, j'allois la demander au Colonel, quand, à ma grande surprise, je fus instruit de la recherche de Sidney. Je me hâte d'écrire au Colonel; je lui fais les offres les plus avantageuses; il est engagé, dit-il; un refus dur et précis me pénètre de douleur. J'accours à Richmond; je presse, je prie, rien ne peut émouvoir cet homme obstiné: il m'oppose froidement un frivole point d'honneur, sa *promesse*, sa *parole*. Désespéré, je m'attache au seul parti qui me reste. Comme vous, je le désapprouve; mais une ardente passion le justifie à mes yeux, et doit l'excuser aux vôtres.

SIR CECIL.

Oui, si une folie peut être l'excuse d'un mauvais procédé.

SIR HARRY.

Daignez m'en croire, mon ami; après mon mariage, vous me verrez effacer ma faute par une généreuse conduite: mes soins, mon respect, les plus tendres attentions, me feront recouvrer le cœur du Colonel, l'estime de toute sa famille: oui, Cecil, je le promets, je le jure par tout ce qu'on révère! l'époux, le parent, le fils, répareront les torts de l'ami.

SIR CECIL.

En ce cas..... A la vérité, le père de miss Rivers

n'a pas droit de contraindre son inclination. La donner à Sidney, qu'elle n'aime pas, c'est exercer un pouvoir despotique, une injuste tyrannie. Dans un pays libre, c'est un devoir de s'opposer à l'infraction des lois..... Je vous accorderai mon secours. Si miss Rivers consent à vous donner sa foi, si elle veut vous suivre, je favoriserai sa fuite, je m'efforcerai même de vous réconcilier tous deux avec mon ami le Colonel. Vous avez si souvent tort, mon cher parent, qu'à la plus légère apparence de raison, il faut vous encourager! m'y voilà déterminé. Je vous soutiendrai dans cette affaire.

SIR HARRY.

Ah! vous vous montrez un véritable ami; jamais mon cher Cecil, jamais je n'oublierai ce service important. Je cours guetter l'instant de parler seul à Théodore; ma vie dépend de la résolution qu'elle va prendre. Tout est prêt pour notre fuite; si elle y consent, avant la fin du jour je serai le plus heureux des hommes. Adieu, je vous rendrai compte de notre entretien. (*Il sort*).

SIR CECIL.

Oh! je vous en dispense.

SCÈNE III.

SIR CECIL, *seul.*

L'entretien de deux amans! une foule de fadeurs, de propos vides de sens...... Quels sots enfans l'amour fait des jeunes gens!.... des *jeunes* ai-je dit? Eh n'extravague-t-on pas à tout âge? Répondez-moi, Cecil?

Vous n'osez..... vieil imbécile! Vous convient-il de blâmer les autres? On ignore votre radotage, votre enfance : eh bien, c'est une consolation; mais il ne faut pas être impertinent, quand on porte au fond de son cœur un témoin de sa démence..... Amoureux, moi? Amoureux d'une fille jeune et belle! J'aimois le père d'Hortence; aimer la fille de mon ami, cela me paroissoit tout simple. Mais, inquiet, agité par cette amitié, je cherche à pénétrer..... Après un examen rigide de mes sensations, je trouve..... Ventrebleu, puis-je m'avouer cette maudite découverte...... Je trouve miss Marchmont, l'objet de toutes mes pensées, de tous mes désirs, de toutes les affections de mon ame. En vain me suis-je éloigné d'elle, je n'ai pu perdre en France l'idée de la petite enchanteresse : me voilà revenu, tout aussi sot, plus sot encore! car le diable me tente; je meurs d'envie de parler, de proposer à la pauvre Hortence..... Quoi? d'épouser un vieux fou..... Eh! fi, Cecil, fi! Voisin de cinquante ans..... on vous riroit au nez, on vous montreroit au doigt, vous seriez badiné, raillé, sifflé..... N'êtes-vous pas un joli galant? Simple, uni, grossier même..... Mais les femmes ont des caprices, des fantaisies, des goûts bizarres..... Oh jamais de cette bizarrerie-là..... Hum..... que sait-on?..... Entreprendrai-je l'aventure? Si je lui parlois d'un parti riche, d'un homme de mon âge, si je sondois adroitement..... Elle refusera; oh oui, rien n'est plus probable. Eh bien, sans me compromettre, je serai sûr de ses sentimens. Alors, si les furies ne me possèdent pas, mon entêtement finira, je laisserai miss Marchmont tranquille, et je tâcherai

de le devenir. Pour rien du monde, je ne voudrois faire le personnage d'un vieux singe amoureux, contrefaisant le jeune amant. Le beau spectacle à donner! Comment une mine ridée ose-t-elle s'approcher d'un visage fleuri! C'est dans un même tableau, présenter deux saisons à la fois; placer près de la rose fraîche et parfumée, le triste reste qu'elle offrira vers la fin de l'automne. Mon pauvre Cecil, tenez-vous sur vos gardes. Quand on a passé le temps de plaire, on fait une laide grimace en soupirant. Soyez sensible, à la bonne heure; mais ridicule, têtebleu! je vous défends de l'être. (*Il sort*).

SCÈNE IV.

(Le théâtre change, et représente une pièce de l'appartement intérieur de ladi Betty).

LADI BETTY, MISTRISS HARLEY.

LADI BETTY.

O ma chère! Milord vient, le cœur me bat, je me soutiens à peine. Ah! de quoi va-t-il me parler?

MISTRISS HARLEY.

Du plus tendre amour. Ecoutez, répondez, consentez. Ecartez votre maladroite modestie.... Il entre, je vous laisse. (*Elle sort*).

SCÈNE V.

MILORD DORSET, LADI BETTY.

Milord s'avance lentement, et fait une profonde inclination).

LADI BETTY, *à part.*

Quelle émotion sa présence me cause!

LORD DORSET.

Permettez-vous, Miladi.....

LADI BETTY.

(*Tous deux se taisent un instant.*) Voulez-vous bien vous asseoir, Milord.

LORD DORSET.

J'ai pris la liberté, Madame..... (*A part.*) Combien ses regards m'intimident..... Nous sommes seuls.....; Le respect m'interdit.

LADI BETTY, *à part.*

Il paroît troublé, confus même.

LORD DORSET.

J'ai cru pouvoir, Miladi..... (*A part.*) Que d'attraits répandus sur toute sa personne! quel air de grandeur, de dignité!

LADI BETTY.

Vous avez cru, Milord.....

LORD DORSET.

Pardon, je suis souvent distrait; je crains de vous importuner, Madame. J'interromps peut-être de douces occupations?

LADI BETTY.

Il n'en est point, Milord, que le plaisir de vous entendre ne puisse remplacer.

LORD DORSET.

Tant de bonté devroit me rassurer. Je l'avoue, un triste souvenir cause mon embarras. Ce ne seroit pas la première fois, qu'abusant de votre indulgence, j'aurois eu le malheur de vous déplaire.

LADI BETTY.

Déplaire, c'est trop dire. Jamais Milord, jamais.... Je vous en prie, quittez ce ton cérémonieux, très-déplacé, très-inutile entre nous. Ne me regardez-vous pas comme votre amie?

LORD DORSET.

Oui, Madame, comme une amie révérée, dont le prix est inestimable, dont la moindre bonté m'est précieuse..... Ne me trouverez-vous point trop hardi, Madame, si j'ose mettre à l'épreuve cette amitié dont vous m'honorez?

LADI BETTY, *à part.*

Mon Dieu, que veut-il dire?

LORD DORSET, *continuant.*

Si je viens vous entretenir sur un sujet important pour moi seul; d'où dépend la tranquillité du reste de ma vie?

LADI BETTY, *à part.*

Que ses expressions me troublent! (*Haut.*) Parlez, Milord? S'il m'est possible..... assurément. (*A part.*) Je ne puis calmer mon agitation.

LORD

LORD DORSET.

Me permettez-vous de vous ouvrir un cœur dont vous êtes destinée à vous voir l'arbitre ?

LADI BETTY, *à part.*

Seroit-il vrai, penseroit-il encore ?.... (*Haut.*) Je souhaitai toujours votre bonheur, Milord ; si mes vœux, si même mes soins.....

LORD DORSET.

Vous *désirâtes toujours mon bonheur,* vous, Madame ? Eh ! pourquoi donc..... Mais ce bonheur est encore entre vos mains, vous seule pouvez le faire.

LADI BETTY, *à part.*

Ah ! que je suis heureuse ! Il m'aime..... Cachons-lui ma tendre émotion.

LORD DORSET.

Vous paroissez occupée, Madame.

LADI BETTY.

Ce n'est rien ; continuez, je vous prie.

LORD DORSET.

Aurois-je interprété trop favorablement vos discours ? Mes craintes renaissent, vous ne m'avez point accoutumé, Madame, à penser que vous vous intéressiez à moi.

LADI BETTY, *à part.*

Sensible, aimable créature ! si modeste ! avec tant de mérite ! Suivons les conseils d'Emily, encourageons ce cœur timide et tendre. (*Haut.*) Vous rendez peu de justice à mes sentimens, Milord ; doutez-vous de mes égards, de mon estime, de mon amitié ? Je souhaite que milord Dorset soit heureux, je le désire ardemment, et s'il dépend de moi..... Si je puis.....

LORD DORSET.

Vous pouvez tout, Madame; mon espoir se ranime, je vais m'exprimer sans détour. Sidney reçoit la main de miss Rivers; si vous le voulez, une double union....

LADI BETTY, *troublée.*

Milord.....

LORD DORSET.

Me fera partager la joie de mon parent, et la gaîté des fêtes que l'on prépare pour célébrer les noces de miss Rivers.

LADI BETTY.

Je m'attendois si peu à cette proposition.....

LORD DORSET.

N'est-il pas temps de lier mon destin à celui d'une estimable compagne?

LADI BETTY.

Mais quoi, si précipitamment?

LORD DORSET.

Quand on connoît bien celle que l'on choisit, on n'a pas besoin de se consulter long-temps.

LADI BETTY.

Pardonnez ma surprise..... (*A part.*) Ah! qu'Emily n'est-elle ici pour lui répondre! (*Haut.*) Je suis si étonnée; cette demande est si brusque, si peu prévue.....

LORD DORSET.

Que servent de vaines formalités? La personne dont je désire la main est trop raisonnable pour ne pas sentir combien elles sont désagréables et inutiles.

LADI BETTY.

Votre mérite, si vrai, si reconnu, peut devenir

l'excuse d'une femme qui paroîtroit céder trop tôt à vos instances. Cependant, Milord, le monde, sa cruelle malignité.....

LORD DORSET.

Autorisée par vos conseils, Madame, elle ne devra pas craindre une injuste censure. Si vous daignez lui parler, l'engager à me voir, à m'entendre, la jeune miss....

LADI BETTY.

La jeune miss!

LORD DORSET, *continuant.*

Accoutumée à suivre vos avis, ne s'en écartera pas dans cette occasion. C'est donc à vous, Madame, à lever les scrupules de miss Marchmont; si elle hésite, vous voudrez bien la déterminer.

LADI BETTY, *à part.*

Miss Marchmont! Quoi! c'est de miss Marchmont.... Je me meurs.

LORD DORSET.

Puis-je me flatter, Miladi?....

LADI BETTY.

Vous aimez miss Marchmont?

LORD DORSET.

Je serai sincère, Madame. L'amour ne m'engage point à vous la demander. Vous le savez; mon cœur s'étoit donné. Présumant trop de moi-même, j'avois conçu de douces espérances. Je les perdis. Un instant me les ravit toutes. Quelle peine je ressentis! rien ne put en calmer la violence. Je souffris sans me plaindre, et cachai dans le fond de mon cœur, ma douleur et mes regrets.

LADI BETTY, *à part.*

Eh! pourquoi, pourquoi ne se plaignoit-il pas?

LORD DORSET, *continuant.*

Trop malheureux au-dedans de moi-même, j'appelai la raison à mon aide : mais qu'attendre de ses foibles, de ses lents secours! Comment remplir le vide insupportable d'un cœur accoutumé à s'occuper de vous? Accablé de langueur, de tristesse, je regardai autour de moi, je cherchai à recouvrer ma tranquillité perdue. Une union formée par l'estime, me sembla propre à ranimer mon ame abattue; le soin de rendre une femme heureuse, m'offroit encore l'image du bonheur où j'avois aspiré.

LADI BETTY, *à part.*

Ai-je pu l'affliger, lui causer des peines, des peines si sensibles!

LORD DORSET, *continuant.*

La jeune Hortence s'attira mon attention; je me rappelai combien elle vous étoit chère, combien vous désiriez de l'établir avantageusement : peu à peu son idée et la vôtre s'unirent dans mon imagination; il me sembla qu'en épousant votre amie, je m'éloignois moins de vous, Madame..... Mais vous paroissez m'écouter avec peine : eh! quoi, désapprouveriez-vous les motifs qui m'ont déterminé?

LADI BETTY, *à part.*

Comment renfermer ma douleur! (*Haut.*) Vous n'avez pas besoin, Milord, de justifier un dessein dont miss Marchmont est l'objet..... Je ne désirai jamais de porter la tristesse dans votre ame, croyez.....

Vos intentions pour Hortence...... Cette généreuse disposition de votre cœur..... Miss Marchmont sera heureuse...... ce choix..... (*A part.*) Eh! mon Dieu, je ne sais ce que je lui dis.

LORD DORSET.

Vous voudrez donc bien me servir, Madame?

LADI BETTY.

Vous servir? assurément.

LORD DORSET.

Parler en ma faveur?

LADI BETTY.

Oui, je parlerai. (*A part.*) Hélas! quel triste emploi!

LORD DORSET.

Et daignerez-vous presser notre union, si miss Marchmont accepte mes offres?.....

LADI BETTY.

La presser..... eh bien, oui, je la presserai.

LORD DORSET.

J'aurois voulu vous épargner ce soin, mais la situation d'Hortence m'oblige à des égards. La vertu malheureuse est si respectable, si imposante!

LADI BETTY, *à part.*

Quel cœur j'ai perdu par ma faute!

LORD DORSET, *se levant.*

J'attendrai vos ordres pour me présenter chez miss Marchmont.

LADI BETTY, *se levant aussi.*

Reposez-vous sur mes soins. Je ne tromperai ni votre confiance, ni votre attente.

LORD DORSET.

Parlez donc, Madame, parlez, conseillez; mais n'exigez pas. Miss Marchmont vous doit tant, elle vous est si attachée ! je ne voudrois pas profiter du sacrifice qu'un cœur sensible feroit à la reconnoissance.

LADI BETTY, *à part.*

Plus il parle, plus il augmente mes regrets!

LORD DORSET.

Je vous retiens trop long-temps, Madame. Pardonnez à l'habitude; il m'est souvent arrivé de m'oublier près de vous, d'abuser de votre patience, heureux de n'avoir pu lasser votre bonté! Je vous quitte. Au reste, Madame, la fortune de miss Marchmont sera toujours votre ouvrage; vous dirigerez les articles, ils lui seront aussi avantageux que si elle m'apportoit un bien considérable.

(*Il salue ladi Betty, et sort*).

SCÈNE VI.

LADI BETTY, MISTRISS HARLEY, *accourant.*

MISTRISS HARLEY.

Eh bien, ma chère, eh bien?

LADI BETTY.

Eh bien, tout est fini.

MISTRISS HARLEY.

Ah! je vous en félicite..... Mais que vois-je! de la pâleur, de l'abattement, des larmes prêtes à couler.... Quoi! milord Dorset?....

LADI BETTY.

Il aime Hortence, il veut l'épouser, la tenir de ma main..... Je suis la plus malheureuse des femmes!

MISTRISS HARLEY.

Il aime Hortence? lui? En vérité tous les hommes sont des monstres. Il convient fort à milord Dorset d'être infidèle..... Ah! que je le hais!

LADI BETTY.

Eh! pourquoi le haïr? Ses sentimens étoient tendres, sincères; ils ne sont pas éteints dans son cœur, son choix même en est une preuve.

MISTRISS HARLEY.

Etes-vous folle? une jolie preuve de constance; venir vous dire insolemment qu'il en aime une autre!

LADI BETTY.

Si vous aviez vu son trouble, sa confusion....

MISTRISS HARLEY.

L'indigne! vous quitter à l'instant où vous êtes si bien disposée en sa faveur!

LADI BETTY.

Eh! le sait-il?

MISTRISS HARLEY.

Quel maladroit, quel imbécile!

LADI BETTY.

Une sorte de fatalité préside à son destin, au mien: tout sembloit nous rapprocher; notre commune timidité nous éloigne à jamais. Il est juste que je sois punie de ma faute. Quand un homme sensible, honnête, presse une femme de lui laisser connoître les dispositions de son cœur, elle doit répondre avec candeur,

avouer ses véritables sentimens; celle qui a pu se plaire à chagriner un amant digne de ses plus tendres égards, ne mérite pas d'être plainte, si elle éprouve à son tour les peines qu'elle causa volontairement.

MISTRISS HARLEY.

Allez-vous excuser l'impertinent? Mais comment avez-vous reçu son impudente requête? Vous ne souffrirez pas apparemment que miss Marchmont réponde à cette ridicule passion?

LADI BETTY.

Quel droit ai-je de m'opposer aux désirs de milord Dorset? Si je lui cachai mes sentimens dans un temps où tout m'assuroit des siens, ne seroit-il pas honteux de les lui découvrir quand toutes ses pensées se sont fixées sur une autre? eh! sur qui encore? sur ma plus chère amie?

MISTRISS HARLEY.

Précisément, c'est tout le contraire. Son choix vous laisse le pouvoir de ramener son cœur. Miss Marchmont refuseroit le premier parti d'Angleterre, si elle croyoit vous chagriner en l'acceptant. Il faut la prévenir et très-vite; je m'en charge. Je vais lui tout conter.... Eh! comment donc! cette fille ne vous a-t-elle pas les plus grandes obligations? Ah! je voudrois voir qu'elle osât.... Je vais....

LADI BETTY, *la retenant.*

Arrêtez, Emily, arrêtez, je vous en conjure. Gardez-vous de révéler mon secret; qu'un éternel silence ensevelisse dans l'oubli cette mortifiante aventure. A l'égard d'Hortence, elle ne m'a point d'*obligations*,

non, ma chère, elle ne m'en a point; c'est elle qui m'*oblige*. J'ai eu le bonheur de la retirer chez moi; mais en acceptant un asile offert par l'amitié, ne me procure-t-elle pas l'avantage de servir la plus estimable, la plus noble des créatures? Ah! c'est bien moi qui lui dois de la reconnoissance?

MISTRISS HARLEY.

Ah! si vous voyez ainsi....

LADI BETTY.

Eh bien, quand je verrois autrement? Supposons ma façon de penser assez basse pour me persuader qu'un appartement chez moi, une place dans mon carrosse, un couvert à ma table, une rente modique sur sa tête, méritent le nom de *bienfaits?* Hortence ne s'acquitte-t-elle pas journellement avec moi? Elle m'accorde le plaisir de la voir sans cesse, de jouir de son esprit, de ses talens, de la douceur de son caractère; elle me donne une amie tendre et sûre : n'est-ce pas m'imposer des *obligations* plus réelles?

MISTRISS HARLEY.

Mais, ladi Betty, vous envisagez tout sous un aspect très-faux, très-fantastique. Vous seule au monde pouvez croire que miss Marchmont ne vous doit pas de la complaisance.

LADI BETTY.

Je rougirois d'en exiger d'elle. Croyez-moi, mistriss Harley, l'agrément qu'elle répand sur ma vie est bien au-dessus de mes foibles dons. Mais en me croyant quitte envers elle, de quel droit lui prescrirois-je une conduite contraire à ses intérêts? Quoi!

je lui demanderois le sacrifice de son bonheur; je la contraindrois de refuser l'homme que je pense capable de la rendre heureuse; il veut la replacer au rang de ses pères, et je m'opposerois à ce dessein généreux? Pauvre Hortence! je serois bien cruelle, bien inhumaine, si j'abusois de la noblesse de ses sentimens, si je m'en servois contre elle, si je profitois de sa sensibilité, pour lui persuader de rester dépendante, quand on veut l'élever, rendre son sort brillant et fortuné.

MISTRISS HARLEY.

Mais, si miss Marchmont ne trouvoit pas milord Dorset l'*homme le plus capable de la rendre heureuse?* s'il lui déplaisoit?

LADI BETTY.

En ce cas..... Milord Dorset déplaire! vous supposez l'impossible.

MISTRISS HARLEY.

Soit. En partant d'un principe faux, on peut raisonner juste. Si elle le refusoit?

LADI BETTY.

Ah! qu'elle m'obligeroit! je sens une douleur inconcevable de cet événement : la confidence de Milord a blessé mon cœur; je ne prévoyois pas son changement, il me pénètre, il me livre au regret, à l'amertume..... mais n'en parlons plus.

MISTRISS HARLEY.

Quel démon le possède! Pourquoi choisir miss Marchmont?

LADI BETTY.

Je serois mille fois plus affligée si ses vœux s'adressoient à une autre : le bien que je perds sera du moins le partage de mon amie, son bonheur me consolera ; en la voyant jouir de ce bien, j'en sentirai moins la privation. Mais remplissons un devoir indispensable. J'ai promis à milord Dorset de parler en sa faveur, je ne tromperai point son attente. Tout à l'heure miss Marchmont..... Ah! ma chère, elle va prononcer un arrêt bien important.... Si elle savoit qu'il intéresse si vivement mon cœur !....

MISTRISS HARLEY.

Je commencerois par l'en avertir, moi. Mais votre sublime délicatesse vous écarte toujours de la route ordinaire. C'est dommage qu'avec un si bon cœur vous ayez une si mauvaise tête. Proposez, Madame, Hortence acceptera. Vous pleurerez, vous gémirez ; mais vous aurez le plaisir de vous admirer.

LADI BETTY.

Non, j'aurai seulement celui de me dire, mon propre intérêt ne me rend point injuste, et j'immole à l'amitié tous les vains désirs de l'amour.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

(Le théâtre représente une partie du jardin.)

SCÈNE I.

SIR HARRY *et* MISS RIVERS *traversent le théâtre en s'entretenant tout bas.* SALLY *les suit à peu de distance; le colonel* RIVERS *les observe en se cachant à leurs regards : quand ils sont passés, il s'avance, et parle en allant et venant sur la scène.*

LE COLONEL, *seul.*

Se promener avec lui..... Un si long entretien..... Qu'ont-ils tant à se dire? Choisir un endroit écarté.... Mais d'où naît mon inquiétude? ma fille est engagée, elle le sait; manqua-t-elle jamais à ses devoirs?.... Je hais le soupçon, souvent injuste, toujours bas..... Rejetons toute idée..... Penser mal de Théodore, de mon enfant!... J'ai peine à repousser.... Une secrète alarme trouble mon cœur.... Le bonheur de ma fille dépend peut-être de cet instant..... Elle est douce, soumise, je l'estime..... Après tout, les femmes sont d'une espèce si singulière..... Elles ont plus de bon sens qu'il ne nous plaît de leur en accorder..... Mais leur vanité est au-dessus de notre compréhension. Jamais elles n'errent par un défaut de raison, la flatterie seule les égare; elles tombent les yeux ouverts dans le piége qu'elle leur tend. En vain on leur crie, *soyez en*

garde contre la séduction, son attrait les éblouit, leur cache le danger; elles sont entraînées, perdues, avant d'avoir prévu la conséquence d'un premier pas.... Ils reviennent...... Comment m'instruire?..... Cet endroit peut me dérober à leur vue..... Quoi! les écouterai-je? Quel vil moyen.... surprendre un secret!... Mais, c'est celui de ma fille.... Je sens de la répugnance.... Surmontons-la. Je suis père : c'est mon excuse.

SCÈNE II.

LE COLONEL *se retire derrière une touffe d'arbres;* MISS RIVERS, SIR HARRY, SALLY, *rentrent sur la scène.*

MISS RIVERS.

Vos reproches sont injustes, le refus de mon père m'afflige; mais ne me répétez jamais ces révoltantes propositions. Je me donnerois sans l'aveu de ce père respectable, je le fuirois, je porterois la douleur dans son sein! Ah! jamais. Que m'a-t-il fait? il ignore ma prévention en votre faveur; il dispose de ma main, n'en a-t-il pas le droit? Ah, sir Harry! je puis pleurer; mais je ne saurois me plaindre.

LE COLONEL, *à part pendant toute la scène.*

Elle l'aime!

SIR HARRY.

Et pourquoi, Madame, me défendîtes-vous d'instruire ce père rigoureux des sentimens dont vous m'honoriez?

LE COLONEL.

Père *rigoureux!*

MISS RIVERS.

J'espérois vous voir obtenir une préférence dont vous aviez raison de vous flatter; je voulois m'épargner la confusion d'avouer un penchant où j'osois me livrer, sans savoir si mon père l'approuveroit. J'ai mal fait, je devois me reposer sur sa bonté, sur l'extrême générosité de son cœur. Mais dans cette occasion, j'ai craint la fermeté de son caractère, elle pouvoit l'emporter sur sa tendresse.

LE COLONEL.

Fort bien, ma fille.

SALLY.

La *fermeté de son caractère!* son obstination plutôt. Je veux mourir à l'instant, s'il existe un vieux diable, plus absolu, plus entêté, plus opiniâtre, plus inflexible que le colonel Rivers!

LE COLONEL.

Insupportable impudence!

MISS RIVERS.

Sally, ma confiance ne vous autorise point à prendre d'insolentes libertés; n'osez jamais nommer mon père sans respect, sans vénération. Je révélerois mon secret à l'instant, plutôt que de souffrir ces discours outrageans.

LE COLONEL.

Très-bien dit, ma fille.

SALLY.

Je vous demande pardon, Madame, un excès de zèle m'a fait vous déplaire; mais permettez-moi de vous représenter que cette obsti..... que cette fermeté

de caractère, rend les dispositions du Colonel très-immuables, vous conduit à devenir malheureuse, vous donne à Sidney, vous arrache à sir Harry. Sur mon honneur, Madame, il n'est pas une fille en Angleterre, j'entends une fille d'esprit, qui laissât échapper l'occasion de contenter ses désirs et ceux de son amant. De quoi vous effrayez-vous? *Fuir la maison paternelle!* cela vous paroît terrible, n'est-ce pas? Suivez votre époux, ce sera remplir un devoir. Eh mon Dieu, vous la reverrez cette maison paternelle et ennuyeuse. Le Colonel sera trop heureux de vous y rappeler.

LE COLONEL.

Insinuante vipère.

SIR HARRY.

Pouvez-vous balancer un instant, ma chère Théodore, sur cette alternative? Ou fuir, combler mes vœux, vous rendre heureuse; ou rester, me donner la mort, vous livrer à des regrets tardifs, inutiles..... O ma charmante amie! ne ferez-vous rien pour votre amant? Songez donc que je vous adore!

LE COLONEL.

Ah! s'il se met à l'*adorer*, tout est perdu!

SIR HARRY.

Quel espoir vous reste! nos larmes, nos prières ne fléchiront point le Colonel; l'aveu de vos sentimens ne le détermineroit point à nous unir.....

LE COLONEL.

Non, parbleu!

SIR HARRY.

Hélas! le moindre soupçon de notre intelligence

hâteroit le bonheur de Sidney; que dis-je, son bonheur? vous ne le ferez point.

LE COLONEL.

Elle le fera, Monsieur.

SIR HARRY.

Quel sera le prix de votre obéissance? Un époux dont vous ne posséderez point le cœur; depuis longtemps épris des charmes de miss Marchmont, Sidney gémit de ne pouvoir s'unir à elle.

LE COLONEL.

Effronté menteur!

MISS RIVERS.

Cher Harry, qu'exigez-vous de moi?

LE COLONEL.

Cher Harry, aye! aye!

SIR HARRY.

Exiger, ma chère? Ah! j'implore vos bontés, je prie, je n'exige pas. Daignez m'assurer votre cœur, votre main. Ma sensible, mon adorable Théodore, soyez à moi.

LE COLONEL.

Le diable l'emporte *adorable!* maudite soit l'expression.

SIR HARRY.

J'approuve votre tendresse pour le Colonel.

LE COLONEL.

Vous me faites bien de la grâce.

SIR HARRY.

L'amour filial est une des vertus que je respecte en vous; mais les droits d'un père sont bornés.

LE

LE COLONEL.

Et ceux d'un amant sans limites.

SIR HARRY.

Votre intérêt, le mien, m'engagent à vous supplier de réfléchir sur cette obéissance exigée. Elle l'est injustement. Votre père vous a montré de la tendresse; mais n'avez-vous rien fait pour la mériter? Tant de soins de lui plaire, tant d'attentions, d'égards..... Ah! les preuves continuelles de votre reconnoissance vous ont bien acquittée de toutes vos obligations.

LE COLONEL.

Façon commode de solder ses comptes, vraiment.

MISS RIVERS.

Non, mon père n'exige point *injustement* mon obéissance, il n'est pas *injuste* en m'imposant des lois. Vous ne sauriez attaquer ses droits sur mon cœur, sans me révolter, sans blesser mon ame d'un trait douloureux.

LE COLONEL.

Tendre créature!

SIR HARRY.

Eh bien, Madame, sacrifiez-nous donc tous deux à ce père qui immole sa fille unique au vain honneur de paroître exact de tenir une parole donnée sans vous consulter. Tout autre la retireroit sans hésiter; mais non, ce père si *tendre*, si chéri, s'obstine à vous donner; il ne s'inquiète pas même si vous êtes aimée, si vous serez heureuse.

MISS RIVERS.

Ah mon Dieu! mon Dieu, que ferai-je?

SALLY.

Vous fuirez, Madame, vous suivrez les conseils de sir Harry, vous l'épouserez; il le faut, il le faut absolument.

LE COLONEL.

Hardie coquine!

SIR HARRY.

Prenez une généreuse résolution, ma chère Théodore, je vous le demande à genoux.

LE COLONEL.

A genoux! l'adroit séducteur!

SIR HARRY.

Plus vous aimez votre père, plus vous devez vous rendre à ma prière : combien il gémiroit un jour, de vous voir malheureuse! Epargnez-lui des regrets, des remords; eh! que savez-vous s'ils ne vous l'enleveroient pas, s'ils ne le précipiteroient pas dans le tombeau? O ma maîtresse, ma femme, mon ange tutélaire! je le jure à vos pieds, j'obtiendrai du Colonel votre grâce et la mienne; avant deux mois, vous vous reverrez dans ses bras, comblée de ses caresses, de ses bénédictions; vous le presserez dans les vôtres.

LE COLONEL.

Ventrebleu, quelle insolente confiance!

SIR HARRY.

Parlez, ma chère, parlez donc. Prononcez sur le destin de l'homme qui vous adore.

LE COLONEL.

Encore cette ensorcelante *adoration!*

MISS RIVERS.

Je cède, mon cher Harry. Cette flatteuse espérance du pardon de mon père détruit ma seule objection contre votre projet; je consens à vous suivre.

LE COLONEL.

Foible fille!

SIR HARRY.

Ah! comment vous exprimer ma reconnoissance, ma joie, les doux transports de mon ame! Chère Théodore, unique objet de toutes mes affections! daignez me répéter, me promettre, me jurer que cette main.....

MISS RIVERS.

Quand je me confie en votre honneur, osez-vous douter du mien? N'exigez point de sermens, mais souvenez-vous à quel prix vous m'obtenez de moi-même : vous appaiserez mon père, vous me rendrez son affection. C'est sur cette promesse que je consens à fuir avec vous.

SIR HARRY.

Non, je ne tromperai point votre attente.

LE COLONEL.

Vous m'en laisserez le soin.

MISS RIVERS.

A cette condition voilà ma main.

SALLY.

Ah! nous serons enlevées : quelle joie! fuir sur les ailes de l'amour, partir comme un trait rapide..... Le Colonel enragera, criera..... Je serai bien heureuse de ne pas l'entendre.

LE COLONEL.

Tu m'entendras, chienne ! mais du fond du canal où j'éteindrai ta joie.

SIR HARRY.

Une voiture attelée de six chevaux, se trouvera près de la petite porte du jardin de ladi Betty ; j'aurai soin de vous avertir, par un signe, du moment où vous devrez vous rendre à cette porte. Sally vous y attendra, je vous joindrai, et nous partirons à l'instant pour Londres.

LE COLONEL.

Ou vous ne partirez pas, Monsieur.

MISS RIVERS.

La seule idée de cette fuite remplit mon cœur de crainte. N'importe, je tiendrai ma promesse. Séparons-nous. Mon père se plaît dans ces bosquets, il pourroit nous surprendre.

SIR HARRY.

J'ai peine à vous quitter, même pour quelques instans. Adieu, ma chère Théodore; songez à mon amour, à vos promesses, à ma vive impatience.

MISS RIVERS.

A présent que je suis déterminée, je voudrois pouvoir m'éloigner tout-à-l'heure.

LE COLONEL.

Oh, je n'en doute pas.

SIR HARRY.

Adieu, adieu donc, n'oubliez pas.....

MISS RIVERS.

Soyez tranquille. Adieu.

SCÈNE III.

LE COLONEL, *seul.*

Il le sera, Madame, il le sera; vous êtes si bonne! Comment ai-je été assez simple, assez bête, pour me persuader que j'avois une fille?..... Depuis le jour de sa naissance, jusqu'à ce fatal instant, je me suis appliqué à former son cœur; sa fortune, son bonheur, m'ont occupé, et quand j'envisage une vieillesse douce, loin de me rendre les soins que je lui prodiguai dans son enfance, elle me fuit, m'abandonne!... Pourquoi diable s'avise-t-on d'être père? la rampante éloquence d'un amant est seule puissante sur l'esprit de ce sexe..... Infâme suborneur! lui promettre audacieusement le pardon de son père! *sa soumission,* dit-il, *son respect, ses efforts*..... Ah! sans doute, l'insolent daignera s'humilier, tomber à mes pieds; et le public, insensible observateur, toujours prêt à juger, me traitera de barbare, de monstre; croira que je dois serrer contre mon sein le serpent venimeux dont la piqûre prépare ma mort; ses clameurs me feront une loi de récompenser, par le don de ma fortune, le destructeur de mon repos. Oui, l'imbécile vulgaire trouvera ma résistance inhumaine, si je n'augmente pas le bonheur de l'homme qui m'a ravi le mien..... Sans compter que ma *respectueuse* fille prendra le ciel et la terre à témoin de son *innocence,* de sa *tendresse,* de ma dureté! Elle osera réclamer les droits du sang; après avoir violé les devoirs les plus saints, elle me reprochera de manquer aux miens.

Le nom sacré de père, attesté par elle..... Mort et enfer ! peut-on souhaiter d'être père !.... Il me reste un moyen..... je veux le tenter. S'il est sans effet ?.... Eh bien, je me dirai : Je n'ai point de fille, je ne suis point père, non, jamais je ne fus père. (*Il sort*).

SCÈNE IV.

(Le théâtre change en un salon, chez ladi Betty.)

MISS MARCHMONT, SIR CECIL.

MISS MARCHMONT.

Je pourrois me plaindre de vous, Monsieur : connoître un projet formé pour causer un *heureux changement dans ma fortune*, et refuser de me le communiquer ? cette réserve est-elle obligeante ? S'accorde-t-elle avec l'amitié dont vous m'assurez ?

SIR CECIL.

Ecoutez, Hortence, c'est parce que je vous aime... J'attache un grand prix à votre estime, et..... tout cela ne me donne pas trop d'envie de m'expliquer.

MISS MARCHMONT.

Vous plaisantez ?

SIR CECIL.

Non, ma foi.

MISS MARCHMONT.

Ce propos est obscur.

SIR CECIL.

Tant mieux. Cependant...... Mais si j'allois vous fâcher ?

MISS MARCHMONT.

Me *fâcher!* vous, Monsieur? Perdez cette crainte. Sir Cecil ne peut exciter ni ma colère, ni ma tristesse; je connois votre affection, Monsieur, et.....

SIR CECIL, *avec humeur.*

Monsieur, Monsieur; toujours ce diable de *Monsieur!* Supprimez cette maussade politesse; à quoi bon ce style? Prenez le mien, soyez familière et vraie. Je vous traite cordialement, moi. Maudit soit ce *Monsieur,* il est si froid, il met à tant de distance.

MISS MARCHMONT.

Je serois embarrassée à prendre un ton familier avec sir Cecil. Accoutumée à le respecter comme un père.....

SIR CECIL.

Pourquoi donc comme un père? A vous dire la vérité..... je ne me soucie pas trop d'être respecté.

MISS MARCHMONT.

Tout m'autorise à vous montrer les sentimens d'une tendre fille. Vos bontés pour mon père, vos touchantes attentions pour moi, votre expérience, vos vertus, votre âge.

SIR CECIL.

Mon âge..... Oui, vous dites bien..... (*A part.*) Je me doutois qu'elle ne l'oublieroit pas. (*Haut.*) Laissons cela, causons. Parlez-moi de vous.

MISS MARCHMONT.

Parlons plutôt de ce projet. Vous avez excité ma curiosité. Il m'*intéresse,* dites-vous?

SIR CECIL.

Oui et non.

MISS MARCHMONT.

Voyons.

SIR CECIL.

Avant de me forcer à vous découvrir ce mystère, dites-moi, ma chère Hortence, quelles sont vos idées sur le mariage?

MISS MARCHMONT.

Cette brusque question m'interdit. Que puis-je répondre?

SIR CECIL.

Ce que vous pensez.

MISS MARCHMONT.

En vérité, cette demande est si singulière.....

SIR CECIL.

Moi, je la trouve simple, naturelle. Allons, parlez-moi sans détour; avez-vous du goût ou de l'éloignement pour le mariage?

MISS MARCHMONT, *d'un air inquiet.*

Eh quoi, Monsieur, viendriez-vous me proposer un parti?

SIR CECIL.

Peut-être bien. Vous êtes sage, prudente; si un homme honnête, riche, à peu près de mon humeur, de mon âge.....

MISS MARCHMONT, *surprise.*

De votre âge, Monsieur!

SIR CECIL, *à part.*

Elle se récrie, cela va mal.

MISS MARCHMONT.

Me conseilleriez-vous de l'accepter, Monsieur?

SIR CECIL.

Vous le conseiller? non. Mais je vous approuverois fort si vous l'épousiez.

MISS MARCHMONT.

Vous ne parlez pas sérieusement?

SIR CECIL.

Parbleu si. Je vous le dis dans toute la sincérité de mon cœur. Mais ma façon de penser ne vous ôte pas la liberté d'être d'un autre avis.

MISS MARCHMONT.

Vous qui m'aimez, me souhaiteriez-vous un pareil sort?

SIR CECIL, *à part.*

Question fort encourageante. (*Haut.*) Mais, ma chère miss Marchmont, vous paroît-il impossible qu'un homme de mon âge vous aimât tendrement?

MISS MARCHMONT.

Et pensez-vous, Monsieur, que je pusse l'aimer?

SIR CECIL.

Non, à présent, je ne le pense pas. Le pauvre diable fera bien d'abandonner ses projets; sur mon honneur, je lui avois prédit son sort..... J'en ai pitié, vrai; mais, pourquoi s'obstinoit-il?.... Vous êtes sûre, bien sûre, que vous ne l'aimeriez pas?

MISS MARCHMONT.

Vous m'inquiétez, Monsieur; l'intérêt que vous prenez à cet homme..... Vous étiez chargé.....

SIR CECIL.

De sonder vos dispositions, voilà tout.

MISS MARCHMONT.

C'est un de vos amis, il vous est cher peut-être? Vous désiriez sans doute..... Que ce jour est triste pour moi, à quels chagrins il me livre!

SIR CECIL.

Comment du chagrin?..... Je vous vois prête à pleurer..... Cessez, cessez, je vous prie, de vous affliger. Est-ce votre faute, si j'ai la sotte complaisance de m'acquitter d'une ridicule commission?..... Vous chagriner! un vieux fou, parce qu'il a de la fortune, des mœurs, assez de bonté, s'est imaginé..... a voulu savoir..... Allons, sa proposition est faite, refusée, tout est dit.

MISS MARCHMONT.

Recommandé par vous, il devoit espérer.....

SIR CECIL.

Non, il ne devoit pas espérer. Tout est fini. N'en parlons plus.

MISS MARCHMONT.

Pardonnez-moi, Monsieur, parlons-en. Je veux justifier ma conduite à vos yeux. Croyez-le, un obstacle invincible s'oppose..... Je ne puis disposer..... Il m'est impossible d'écouter..... Non, je ne saurois recevoir les soins de personne.

SIR CECIL.

Non?

MISS MARCHMONT.

Que je suis malheureuse! J'ai deux amis, leur tendresse est mon unique appui. Loin de leur prouver

combien je suis reconnoissante de leurs bontés, faut-il que je les offense par une apparente obstination, par une répugnance invincible à profiter des avantages qu'ils veulent me procurer? Ladi Betty m'offre un époux, vous m'en proposez un autre, mon cœur me force à les refuser tous deux.

SIR CECIL.

Oh, pour mon protégé, je l'abandonne; mais quel est celui de ladi Betty?

MISS MARCHMONT.

C'est milord Dorset.

SIR CECIL.

Quoi, vous l'avez refusé?

MISS MARCHMONT.

Oui.

SIR CECIL.

Eh quelle est votre objection contre lui?

MISS MARCHMONT.

Je n'en ai point.

SIR CECIL.

Cela ne s'entend pas.

MISS MARCHMONT.

Je crains d'avoir fâché ladi Betty; je l'ai vue changer de couleur, se déconcerter; elle n'a pas insisté; mais sa surprise, l'air froid et composé dont elle m'a dit d'y penser encore..... Ah! je ne puis remplir son attente! Hélas! je trompe la vôtre! Perdrai-je l'estime et l'amitié de ladi Betty, de sir Cecil.....

SIR CECIL.

Là, doucement, calmez-vous.....

MISS MARCHMONT.

Impossible! vous ne savez pas, Monsieur, combien je désire de conserver votre affection; elle m'est précieuse; permettez-moi de vous ouvrir mon cœur, de déposer mes peines dans le sein d'un sensible, d'un indulgent ami. Je ne cherche point à me singulariser; une méprisable affectation ne dirige pas mes démarches : si je refuse votre ami, celui de ladi Betty,..... c'est, Monsieur..... c'est.....

SIR CECIL.

Allons, courage, c'est.....

MISS MARCHMONT.

Pardonnez si j'hésite; une secrète honte.... Ma bouche a peine à prononcer.... Vous voyez ma rougeur.... O mon digne, mon respectable ami, lisez dans mon cœur! Hélas! ce cœur n'est plus à ma disposition.

SIR CECIL, *à part.*

Ah! la pauvre petite! (*Haut.*) Vous aimez?

MISS MARCHMONT.

Oui, Monsieur.

SIR CÉCIL.

Pourquoi ce trouble, cette confusion? Votre tendresse est-elle connue, partagée?

MISS MARCHMONT.

Peut-être suis-je aimée; mais par une étrange fatalité mon amour ne sauroit être heureux. Malgré cette désolante certitude, je me plais à le conserver; mes sentimens me sont chers..... Cet aveu convient mal, sans doute, à une fille de mon âge, il blesse la modestie; mais voulant vous prouver ma confiance.....

SIR CECIL.

Cette noble franchise redouble mon estime, gardez-vous de vous la reprocher. Mais dites-moi, ma chère amie, pourquoi votre amour ne peut-il être heureux?

MISS MARCHMONT.

L'objet qui le fit naître, va devenir l'époux d'une autre. Dans peu de jours, mes yeux seront témoins... Pardon..... un sentiment jaloux ne m'arrache pas ces larmes, l'envie ne les fait pas couler, je n'ai pas la bassesse de haïr mon heureuse rivale; je me mépriserois, si le bonheur de miss Rivers excitoit....

SIR CECIL.

Miss Rivers! Quoi, Sidney seroit l'objet....

MISS MARCHMONT.

Je l'aime, je le perds, je le regrette, et pourtant je n'ai jamais nourri l'espérance d'être à lui. A présent, Monsieur, condamnez-vous mes refus? Puis-je accepter un cœur offert? Je reconnoîtrois bien mal l'affection d'un homme assez généreux pour me choisir dans ma triste situation, si j'osois lui donner ma main. Se marier, sûre de ne pouvoir aimer celui que l'on épouse, c'est à mes yeux la plus vile des trahisons.

SIR CECIL, *à part.*

Que sa candeur, que sa tristesse me touchent! Je me sens à ma place. Ami, confident; oui, cela me convient. (*Haut.*) Sidney est-il instruit de vos sentimens?

MISS MARCHMONT.

Je ne le crois pas, Monsieur.

SIR CECIL.

Vous aime-t-il? Oui, sûrement.

MISS MARCHMONT.

Avant que milord Dorset l'eût proposé pour miss Rivers, il sembloit me chercher, s'empresser près de moi; ses soins, mille qualités séduisantes, firent trop d'impression sur mon foible cœur. Si ma raison ne put me défendre contre un penchant flatteur, elle m'apprit au moins à cacher mes mouvemens secrets. La position de Sidney, la mienne, son peu de fortune, mon malheur, tout nous séparoit; orpheline, dépendante, devant ma subsistance à la bonté de ladi Betty, devois-je souhaiter de m'unir à Sidney? Cadet d'une grande maison, jouissant d'un bien médiocre, ayant besoin de l'augmenter pour s'avancer dans le monde, que devenoit-il, si l'aveu de ma tendresse eût fixé toutes ses idées sur moi? N'aurois-je pas été cruelle de la lui montrer? Ne possédant rien, n'espérant rien, devois-je l'éloigner d'une fille plus heureuse?

SIR CECIL.

Vous êtes une bonne, une excellente fille! Comment ladi Betty vous propose-t-elle d'épouser milord Dorset? ignore-t-elle votre affection pour Sidney?

MISS MARCHMONT.

Oui, Monsieur, elle l'ignore absolument. Elle a fort appuyé Sidney auprès du Colonel; mais si elle soupçonnoit que l'amour ne fût pas le premier motif de sa recherche, elle s'opposeroit à ce mariage. L'intérêt de Sidney, le bonheur de miss Rivers, la paix d'une maison où l'on a daigné me recevoir comme amie, tout m'engage à ne jamais dévoiler mon triste secret. Je me détesterois, si je faisois naître le trouble,

la dissention dans cette famille, unie, paisible, vertueuse, où l'on m'accorde un asile. Puisse mon cœur se briser, avant qu'il me reproche une si noire ingratitude !

SIR CECIL, *à part, tirant son mouchoir et détournant la tête.*

Que diantre ai-je donc aux yeux?

MISS MARCHMONT.

Vous le savez, sir Cecil, mon destin est de m'affliger. Ma naissance fut un malheur; elle priva mon père d'une compagne chérie. A peine j'atteignois l'âge où l'on sent le prix des caresses d'un tendre parent, que la mort arracha de mes bras ce père respectable. Je le vis descendre au tombeau, baigné des larmes qu'il venoit de répandre sur sa fille indigente et désolée. Sa perte me réduisit à craindre pour moi-même les besoins, qu'en un temps plus heureux je me plaisois à éloigner des autres. Vous disputâtes de générosité avec ladi Betty, on vous persuada de céder; son sexe vous détermina, vous m'abandonnâtes à ses soins..... Qu'ils ont été tendres! qu'ils m'imposent de reconnoissance! Hélas! pour prix de ses attentions, si nobles, si touchantes, je la chagrine peut-être; depuis une heure cette crainte m'agite.

SIR CECIL.

Eh! qui l'élève en vous, cette crainte? dites, ma chère fille?

MISS MARCHMONT.

J'ai refusé brusquement de recevoir les soins de milord Dorset. Il est ami de ladi Betty, elle me le

proposoit, il falloit au moins montrer plus d'égards.... Et puis rejeter si positivement un parti de cette importance..... Que va-t-on penser? Toute la famille du Colonel me blâmera; on me croira stupide, étourdie, insensée.... Ah! si l'on devinoit, si je devenois l'objet de la haine, de l'indignation, si on me bannissoit de cette maison..... Mais soumettons-nous aux décrets du ciel. Ah! qu'il répande ses plus douces influences sur cette famille que j'aime, que je révère! Qu'une éternelle félicité soit la récompense des vertus de ma chère ladi Betty. Si, me croyant ingrate, elle cessoit de m'estimer, de me protéger; si je me trouvois sans asile, sans appui, mon cœur feroit encore les mêmes vœux pour elle; oui, je la bénirois au sein de la pauvreté, dans l'accablement du malheur et de la misère.

SIR CECIL.

C'en est assez..... c'en est trop même..... Je ne puis retenir..... ma douce, mon aimable fille!.... J'ai dans les yeux...... Oui, une douleur subite.... Laissez-moi vous quitter....... *Au sein de la pauvreté,* vous! ne vous dites jamais *malheureuse*. Je ne souffrirai pas.... Consolez-vous, espérez, vous méritez..... vous serez heureuse, je vous le promets. Sur ma foi, sur mon honneur, vous le serez...... Adieu, je vous aime, je vous estime, je vous le prouverai, tranquillisez-vous et comptez sur mon affection. (*Il sort*).

MISS MARCHMONT, *seule.*

Que veut-il dire? Mais on vient, c'est ladi Betty, renfermons ma tristesse.

SCÈNE

SCÈNE V.

LADI BETTY, MISS MARCHMONT.

LADI BETTY.

Eh bien, ma chère, avez-vous réfléchi sur les propositions de milord Dorset? dois-je lui annoncer votre refus?

MISS MARCHMONT.

Madame..... j'ai peut-être....

LADI BETTY, *à part.*

De l'embarras..... elle hésite.....(*Haut.*) Eh bien?

MISS MARCHMONT.

J'ai peut-être répondu avec trop de précipitation, sur un sujet si..... si.....

LADI BETTY, *à part.*

Ah! juste ciel! (*Haut.*) Achevez donc.

MISS MARCHMONT.

Milord Dorset est aimable, très-aimable même.....

LADI BETTY, *à part.*

Très-aimable? Tout est perdu.

MISS MARCHMONT.

Ses généreuses intentions méritent ma reconnoissance; je l'avoue, Miladi, et.....

LADI BETTY.

Vous acceptez ses offres?

MISS MARCHMONT.

Je ne dis pas cela, Madame.

LADI BETTY.

Que dites-vous donc?

MISS MARCHMONT.

Je ne sais. Daignez me prescrire une conduite qui puisse vous plaire, Miladi, vous obliger.

LADI BETTY.

Vous *prescrire*, moi! Suivez les inspirations de votre cœur.

MISS MARCHMONT.

Qu'avez-vous promis à Milord, Madame?

LADI BETTY.

Rien du tout, je vous l'assure. Il m'a prié d'employer mon foible crédit.....

MISS MARCHMONT.

Foible crédit! Quoi, Miladi, pensez-vous votre crédit *foible* auprès de moi! N'êtes-vous pas en droit de tout exiger?

LADI BETTY.

Et me croyez-vous capable d'abuser de votre amitié?

MISS MARCHMONT.

En exigeant les plus grands sacrifices, en abuseriez-vous, Madame? Je vous dois mon repos, mon aisance, ma vie même!

LADI BETTY.

Ma chère; tant que ces idées s'offriront à votre esprit, je douterai d'une affection dont la certitude est nécessaire à mon bonheur. Mais terminons. Que dirai-je à milord Dorset?

MISS MARCHMONT.

Ce qu'il vous plaira, Madame.

LADI BETTY, *à part.*

Elle consent donc?..... (*Haut.*) En ce cas, miss

Marchmont, il convient que vous-même..... vous parlerez à Milord.

MISS MARCHMONT, *à part.*

Avec quel air de froideur elle me répond! (*Haut.*) Non, Miladi, parlez-lui; je n'ai de volontés que les vôtres.

LADI BETTY, *à part.*

Son indécision m'est insupportable! (*Haut.*) En vérité, ma chère, vous confondez toutes mes idées. Quels sont vos desseins? Que pensez-vous? Expliquez-vous donc?

MISS MARCHMONT.

Dans le temps où Milord vous rendoit des soins, il m'intéressoit; mais.....

LADI BETTY, *vivement.*

Mais.....

MISS MARCHMONT.

Quand ses vœux s'adressent à moi..... je sens.....

LADI BETTY.

Vous sentez.....

MISS MARCHMONT.

Je n'ose vous dire..... Je crains.....

LADI BETTY, *à part.*

Elle me fera mourir, je crois. (*Haut.*) Vous craignez.....

MISS MARCHMONT.

De vous offenser. Me convient-il de ne pas répondre à la tendresse d'un homme que l'on a jugé digne de la vôtre? Et pourtant, Miladi, je ne puis accepter les soins de Milord.

LADI BETTY, *à part.*

Ah! je respire! Quelle douce joie vient ranimer mon cœur!

MISS MARCHMONT, *à part.*

Elle détourne la tête; elle est mécontente, irritée peut-être.

LADI BETTY, *d'un ton doux.*

Pourquoi donc hésitiez-vous? D'où vient me cacher votre résolution?

MISS MARCHMONT.

J'aurois voulu vaincre ma répugnance, mon éloignement pour ce lien proposé par vous.

LADI BETTY, *la fixant d'un air surpris.*

De la *répugnance*, de l'*éloignement!* Vos expressions sont bien étranges. La personne de milord Dorset, son esprit, ses qualités..... Réellement, miss Marchmont, vous me surprenez. Mille raisons peuvent détourner d'un mariage; mais que milord Dorset inspire de l'éloignement, de la répugnance!

MISS MARCHMONT.

Sans trouver rien à reprendre en lui, sa personne ne me fait pas sentir ce goût de préférence qui conduit à de plus tendres sentimens.

LADI BETTY.

Non? C'est un malheur pour milord Dorset; assurément il sera difficile de vous plaire. Nous voyons bien différemment; à mes yeux personne n'égale milord Dorset, personne ne peut lui être comparé.

MISS MARCHMONT.

Si prévenue en sa faveur, comment refusâtes-vous de le rendre heureux?

LADI BETTY.

C'est que je pensois alors..... Vous saurez un jour..... Vous ne m'avez pas entendue m'applaudir de ce refus..... Si, après une si longue réserve je ne craignois vos reproches, je vous dirois..... Mais je vais donc ôter tout espoir à Milord? Vous le voulez, n'est-ce pas?

MISS MARCHMONT.

Si ce n'est pas vous désobliger, vous fâcher?

LADI BETTY.

Au contraire, ma chère, puisque vous ne l'aimez pas, vous m'obligez en le refusant. Votre seul avantage a pu me déterminer à venir vous consulter encore; ce n'est pas sans effort, peut-être; croyez..... Enfin vous êtes décidée, et je suis contente. Milord Dorset est mon ami, je souhaite son bonheur, je le souhaite passionnément; mais vous êtes bien éloignée de connoître...... Je vous dévoilerai ce mystère. O ma chère! vous n'imaginez pas combien, sans le savoir, vous étiez maîtresse de me servir, ou de m'affliger.

(*Elle sort*).

SCÈNE VI.

MISS MARCHMONT, *seule.*

Maitresse de la servir ou de l'affliger? Que veut-elle me faire entendre? Des discours commencés, interrompus..... Un *mystère*..... elle me le *dévoilera*.... Ah! ladi Betty, vous êtes changée pour moi! Si franche, si sincère, ne pas s'expliquer..... Mais ces

propos sont faciles à comprendre : je l'aurois *servie* en acceptant un époux de sa main; peut-être avoit-elle assuré Milord de mon consentement. Il devoit s'attendre au succès de ses vœux. Il daigne me choisir au sein de l'indigence, il veut m'enrichir, m'élever.... Ingrate Hortence! ton propre intérêt doit exciter contre toi la juste indignation de tes amis..... Ladi Betty estime, chérit milord Dorset, elle *souhaite son bonheur*. Les cœurs sensibles, généreux, sont unis par d'invisibles liens; elle partagera le chagrin de Milord, son ressentiment peut-être..... Ah! Sidney, Sidney! quel sacrifice vais-je te faire..... Si du moins il te rendoit heureux! Mes yeux baignés de pleurs, te contempleront au pied des autels..... Je t'entendrai jurer à miss Rivers..... Hélas! tu m'oublieras, et j'aurai perdu pour toi mon unique ami, ma tendre protectrice..... Il en est temps encore, immolons l'amour à l'amitié, au devoir, à la reconnoissance..... Honnête Cecil! *vous serez heureuse*, m'a-t-il dit d'un ton tendre, affectueux! Eh! comment le serois-je? née pour souffrir, subissons courageusement un sort que d'inutiles plaintes ne peuvent changer.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

(Le théâtre représente un salon chez ladi Betty.)

SCÈNE I.

LADI BETTY, MISTRISS HARLEY.

LADI BETTY.

Cela vous étonne?

MISTRISS HARLEY.

Plus que je ne puis vous le dire. Une orpheline, ne possédant rien, n'espérant rien, refuser un pair du royaume..... voilà bien la démence la plus complette.... Pauvre Dorset, refusé par deux femmes, qui se croient *sensées*, notez cela. Probablement il fera le tour de la famille, ses soins vont s'adresser à moi.... Oh! je vous donnerai l'exemple d'une bonne conduite, je vous le proteste.

LADI BETTY.

Serez-vous bien cruelle?

MISTRISS HARLEY.

Comme un tigre. Je commencerai par jouer l'indifférence, je rougirai, baisserai les yeux, je m'étonnerai de la hardiesse de sa déclaration; puis, d'un air de colère, de dédain, je lui ordonnerai, s'il ose persister dans son odieuse poursuite, de ne pas avoir l'effronterie de se présenter à ma vue, sans.....

LADI BETTY.

Sans..... Eh bien ?

MISTRISS HARLEY.

Sans un contrat à la main, une licence (1) dans sa poche, un ministre à deux pas, prêt à nous unir.

LADI BETTY, *riant.*

Cela seroit bien prompt.

MISTRISS HARLEY.

Et moins ridicule, moins absurde que votre façon d'agir. Mais vous semblez distraite, qu'avez-vous ?

LADI BETTY.

Je suis folle, je crois.

MISTRISS HARLEY.

Je n'en doute pas, moi; mais sur quoi vous en apercevez-vous ?

LADI BETTY.

Sur l'effet que produisent en moi les discours de miss Marchmont. Concevez-vous sa répugnance pour ce mariage ? elle me blesse en vérité. Qu'elle n'aime pas milord Dorset, j'en suis charmée; mais qu'il lui déplaise ! cette idée me révolte.

MISTRISS HARLEY.

N'est-ce que cela ? Vous éprouvez un sentiment fort injuste, mais très-naturel : l'objet de notre attachement nous paroît formé pour charmer tous les yeux : la jalousie nous porte à haïr celle qui le prise trop; la vanité nous révolte contre celle qui ne le prise point assez.

(1) Permission ecclésiastique, nécessaire pour se marier.

LADI BETTY.

Inspirer de la *répugnance*, milord Dorset!

MISTRISS HARLEY.

Que me donnerez-vous, si je vous fais part d'une petite anecdote intéressante? Elle peut servir à l'histoire du cœur de milord Dorset.

LADI BETTY.

Ah! parlez vite, ma chère Emily.

MISTRISS HARLEY.

Eh bien, Arnold, son valet de chambre, vient de dire à Nelly, une de mes femmes, que jamais son maître ne cesseroit de vous aimer.

LADI BETTY.

Est-il vrai?

MISTRISS HARLEY.

Très-vrai. Il a voulu parier cent guinées contre six, qu'il vous épouseroit, ou ne se marieroit pas. *Il adore ladi Betty*, disoit-il; *elle sera miladi Dorset, ou jamais femme ne portera ce titre;* il a même ajouté galamment: *A la place de mon maître, je penserois comme lui, rien n'égale ladi Betty.*

LADI BETTY.

Honnête Arnold! ce garçon m'a toujours plu. Attaché, fidèle.....

SCÈNE II.

MISS MARCHMONT, LADI BETTY, MISTRISS HARLEY.

MISS MARCHMONT.

Me permettrez-vous d'interrompre votre entretien?

LADI BETTY.

Vous y joindre, ce n'est pas l'interrompre, ma chère; nous parlions de vous. Mais que vois-je? Une sombre tristesse obscurcit votre front; les traces de vos pleurs...... Confiez-moi vos peines; si je ne puis les dissiper, je pourrai du moins les partager.

MISS MARCHMONT.

Tant de bonté me pénètre. Je viens, Miladi, je viens vous prier de me pardonner une conduite que je me reproche amèrement. Ai-je pu m'oublier, risquer de perdre votre amitié, refuser un honneur au-dessus de mes espérances, un époux que vous me destiniez!

MISTRISS HARLEY, *à part.*

Que je meure, si les merveilleux sentimens de cette autre extravagante ne vont tout gâter.

LADI BETTY, *interdite.*

Quoi! comment, quel est votre dessein?

MISS MARCHMONT.

De réparer mes torts, de me conformer à vos désirs, de recevoir avec reconnoissance les offres de milord Dorset, de les accepter, Madame.

MISTRISS HARLEY, *à part.*

Malédiction sur les belles ames!

LADI BETTY, *bas à mistriss Harley.*

Concevez-vous mon embarras, ma peine?

MISTRISS HARLEY, *bas à ladi Betty.*

Il faut parler; hâtez-vous, le temps presse.

LADI BETTY.

Combien de fois, ma chère Hortence, me forcerez-vous à vous répéter, qu'en vous proposant milord Dorset, je n'ai jamais songé à vous imposer la moindre contrainte. Maîtresse absolue de vos volontés, arbitre souveraine dans cette occasion, consultez-vous seule. Si votre cœur se déclare en faveur de Milord, épousez-le, j'y consens. Mais si vous ne l'aimez pas, si c'est pour m'obliger que vous vous donnez à lui, je vous jure.....

MISS MARCHMONT.

Vous êtes trop bonne, trop indulgente. Mais vos paroles ont fait sur mon cœur la plus vive impression. Vous *souhaitez le bonheur* de Milord, vous le *souhaitez passionnément!*..... Je le ferai, Madame, je le ferai. Vos souhaits généreux sont une loi sacrée pour un cœur reconnoissant. Si je ne puis devenir sensible, mes soins, mon exactitude à remplir mes devoirs, voileront à jamais mon indifférence aux yeux de mon époux.

MISTRISS HARLEY, *à part à ladi Betty.*

Elle est folle, possédée, enragée.... Parlez-lui donc.

LADI BETTY, *à part à mistriss Harley.*

Mais, si elle le veut, dois-je?....

MISTRISS HARLEY, *toujours à ladi Betty.*

Mais si vous vous taisez, je vais parler, moi.

LADI BETTY, *à part.*

Pourrai-je.... Il le faut bien. (*Haut.*) Ma chère miss Marchmont, je me reproche bien sincèrement

d'avoir pu vous cacher un instant le secret de mon cœur. Oui, je m'intéresse au bonheur de milord Dorset, je devois le faire; une délicatesse mal entendue.... Apprenez combien je sacrifiois, en vous laissant maîtresse.....

MISS MARCHMONT.

Vous, Madame, vous! faire le plus léger sacrifice? N'en parlons plus, j'épouserai Milord.

MISTRISS HARLEY, *à part.*

S'il étoit possible de haïr la vertu, ces deux généreuses bégueules me la feroient détester.

LADI BETTY, *à miss Marchmont.*

Vous êtes dans l'erreur, laissez-moi vous instruire; loin de m'obliger, vous allez, ma tendre amie, m'affliger sensiblement. Cessez de contraindre votre cœur à cet effort, lisez dans le mien. Milord Dorset est l'objet..... Mais il entre.

MISTRISS HARLEY.

Quel contretemps!

SCÈNE III.

MILORD DORSET, LADI BETTY, MISS MARCHMONT, MISTRISS HARLEY.

LORD DORSET.

Mon nom prononcé semble autoriser mon indiscrétion; vous parliez de moi, ladi Betty; étoit-ce à mistriss Harley, ou bien à miss Marchmont? Le motif de ma curiosité la rend pardonnable..... Vous vous

taisez, Miladi; miss Marchmont baisse les yeux, mistriss Harley semble éviter mes regards..... Daignez m'expliquer?....

MISTRISS HARLEY.

Nous embrouillons tout, nous n'expliquons rien.

LORD DORSET.

Ma présence cause-t-elle le silence et l'embarras de ces deux dames? dites-moi?....

MISTRISS HARLEY.

Que vous dire? L'une a trop parlé, l'autre pas assez. Voilà tout.

LADI BETTY.

Eh! ne l'écoutez pas. Oui, Milord, nous parlions de vous. Comme vous m'avez assuré que vous étiez fort éloigné de contraindre les inclinations de miss Marchmont, je lui répétois de ne consulter que son cœur pour vous répondre. Il doit seul vous guider, ma chère Hortence, vous m'entendez? parlez à Milord, je vous laisse avec lui. (*Elle veut sortir*).

MISS MARCHMONT, *la retenant et lui parlant bas.*

Ah! ne me quittez pas, Madame; au nom du ciel, ne me quittez pas.

LORD DORSET, *à miss Marchmont.*

Daignez me tirer d'incertitude, Madame; aurai-je le bonheur de vous voir admettre la recherche d'un homme, qui rend à vos vertus l'hommage le plus pur. Je ne présume rien de mes foibles avantages, vous en possédez de si grands! Les bontés de ladi Betty fondent seules mon espoir. Je ne me flatte point de mériter une préférence ardemment désirée; et si

je l'obtiens, Madame, tous les instans de ma vie seront employés à vous en marquer ma reconnoissance.

MISS MARCHMONT.

Milord...... ladi Betty sait combien l'honneur que vous me faites..... Elle peut vous dire....

LADI BETTY.

Moi! ma chère?

MISS MARCHMONT.

Arbitre de mon sort, c'est à vous, Madame.....

MISTRISS HARLEY.

Si vous vouliez, Milord, remettre cette explication.....

LORD DORSET.

Non; je la désire à l'instant. Si miss Marchmont refuse de m'instruire de ses sentimens, je supplie ladi Betty.....

LADI BETTY.

Moi, Milord! dispensez-m'en, je vous prie. Miss Marchmont, c'est à vous-même....

MISS MARCHMONT.

Quoi, Miladi, voulez-vous me contraindre?....

LORD DORSET.

Vous contraindre, Madame! cette expression m'en dit assez. Mes vœux sont rejetés. Ladi Betty, pourquoi paroître troublée, interdite? me croyez-vous assez injuste pour vous accuser de mon malheur? Vos efforts ont été vains; je n'en serai pas moins reconnoissant de vos soins. Et vous, ma chère miss Marchmont, soyez sûre que ce refus n'altérera pas ma tendre amitié. Je souhaite qu'un amant plus heureux

joigne aux qualités capables de vous plaire, un désir aussi vif de faire votre bonheur. Mistriss Harley, je vous salue. (*Il s'avance du côté de la porte*).

MISTRISS HARLEY, *à part*.

Tout va bien.

MISS MARCHMONT, *courant sur les pas de Milord.*

Arrêtez, Milord, revenez, je vous en conjure.

MISTRISS HARLEY, *à miss Marchmont.*

Le rappeler! y songez-vous?

LORD DORSET, *à miss Marchmont.*

Quels sont vos ordres, Madame?

LADI BETTY, *à part.*

Je tremble.

MISS MARCHMONT.

Puisque ladi Betty ne veut pas m'épargner cet aveu..... Vous m'avez mal entendue, Milord. Pour reconnoître votre généreuse amitié, je consens..... oui, j'accepte tous les dons que vous daignez me faire.

LADI BETTY, *à part.*

Ah! la cruelle!

LORD DORSET, *à miss Marchmont.*

Quoi! Madame, vous consentez..... Vous m'accordez cette main... Ladi Betty, que ne vous dois-je point! Oh mon aimable miss Marchmont! cette douce condescendance me rend heureux. Mistriss Harley, prenez part à ma joie.

MISTRISS HARLEY.

Oh! oui, car je suis d'une jolie humeur.

LORD DORSET.

En vérité, Mesdames, votre accueil ne me promettoit pas le bonheur que j'obtiens. Vous faisiez-vous un jeu de mon inquiétude?

MISTRISS HARLEY.

Ladi Betty s'en est fort amusée, je crois.

LADI BETTY.

Il n'est pas dans mon caractère de jouir des peines d'un ami.

LORD DORSET.

Au contraire, sa félicité devient la vôtre.

MISS MARCHMONT.

Oui, son naturel bienfaisant lui fait sentir le bonheur qu'elle procure.

LADI BETTY.

Je suis sensible à votre joie, Milord; mais.... mais je ne me sens pas bien, j'ai besoin de prendre l'air, je ne sais quel appesantissement.... Conduisez Hortence dans le salon...... pardonnez si je ne puis....... J'irai vous joindre.... Allez.

LORD DORSET, *présentant la main à miss Marchmont.*

J'obéis. Voulez-vous bien, Madame?...

MISS MARCHMONT.

Tout ce qu'il vous plaira, Milord. (*A part.*) Ah! qu'ai-je fait! (*Ils sortent*).

MISTRISS HARLEY.

Vous l'avez voulu. D'un seul mot vous pouviez.....

LADI BETTY.

Ne me dites rien, ma chère; mon cœur est oppressé.

pressé. J'ai mérité ma peine, il est vrai, est-ce une raison de la sentir moins? Laissez-moi vous quitter, un instant de solitude m'est absolument nécessaire.

MISTRISS HARLEY, *seule.*

Si j'abandonne ces trois romanesques imbéciles à leur propre conduite, ils vont se rendre à jamais malheureux. Ma chère ladi Betty, vous me permettrez de vous prouver, qu'avec tout votre esprit, vos belles maximes, la noblesse de votre ame, vos rares vertus, vous êtes très-inepte en affaires : oh, je vous servirai malgré vous-même. Sur mon honneur, je veux l'obliger en dépit d'elle et de sa merveilleuse délicatesse.

SCÈNE IV.

(Le théâtre représente la partie du jardin où miss Rivers a promis de se rendre pour attendre sir Harry.)

MISS RIVERS, SALLY.

SALLY.

RASSUREZ-VOUS, Madame, éloignez ces effrayantes idées, ne vous livrez point à ces tristes réflexions.

MISS RIVERS.

Ah! Sally, vous ne pouvez concevoir la situation présente de mon ame, ma crainte, mon trouble, mon agitation. Une fille durement traitée par un père tyrannique, doit frémir quand elle se dérobe au juste empire que la nature lui donne sur elle; jugez des remords dont je me sens déchirée, moi, qui

fuis la présence d'un tendre, d'un indulgent parent; qui renonce à la protection d'un père affectionné, digne de mon respect, de mon amour..... Je serois la plus insensible des créatures, si je ne me livrois point au regret, à la douleur.... Ah! grand Dieu, s'il ne me pardonnoit jamais, si je l'avois vu pour la dernière fois!

SALLY.

Je vous le répète, Madame, il sera trop heureux de vous pardonner, de vous rappeler près de lui: n'êtes-vous pas sa fille, sa fille unique?

MISS RIVERS.

Eh! c'est ce qui me rend plus coupable, ce qui m'afflige davantage; hélas! je le laisse sans consolation..... Sally, je suis indécise..... Je me repens de ma promesse..... Attendrai-je sir Harry..... Cette imprudente démarche va ternir ma réputation; elle affectera vivement, trop vivement, peut-être, le cœur de mon infortuné père.....

SALLY, *à part.*

Ses larmes m'impatientent, elles vont affoiblir sa résolution; rien ne me consoleroit de n'être point enlevée..... Où sir Harry s'amuse-t-il? (*Haut.*) Calmez-vous, Madame, sir Harry ne peut tarder.

MISS RIVERS.

Je voudrois le voir, lui parler..... Mais on vient.....

SALLY.

Oui, j'entends marcher; c'est lui sans doute.

MISS RIVERS.

La charmille nous le cache, allons à sa rencontre.

SALLY *jette un grand cri et s'enfuit.*

Ah!

MISS RIVERS.

Pourquoi ce cri?.... Mon père!

SCÈNE V.

Le colonel RIVERS, MISS RIVERS.

LE COLONEL.

Oui, Théodore, c'est votre père; votre père abandonné, trompé, méprisé. O ma fille! aurois-je pu le prévoir? Le jour de votre naissance sera donc compté parmi les plus tristes jours de ma vie? Comment, ma chère enfant, comment votre père s'est-il rendu indigne de votre tendresse? Quoi! vous ne pouvez plus supporter sa présence? Eh! qui lui ravit votre estime, votre affection? Après tant de soins pris pour vous rendre heureuse, quand la nature, la reconnoissance, une généreuse amitié devroient vous lier à moi, me donner des droits si sacrés sur votre cœur; vous me laissez seul, ma fille, vous vous arrachez de ces bras où vous fûtes tant de fois si tendrement pressée.

MISS RIVERS, *toute en pleurs.*

O mon père!

LE COLONEL.

Me suis-je attiré ce dur traitement? n'ai-je pas étudié vos goûts, pour m'y conformer? N'ai-je pas prévenu vos désirs, rempli tous vos souhaits? Je me suis privé de mes propres amusemens, pour étendre vos plaisirs; ai-je exigé de vous une obéissance ser-

vile, une soumission sans bornes? Combien de partis se sont offerts! ils me convenoient, vous les avez refusés; me suis-je plaint, vous ai-je sacrifiée à mon caprice, à mes fantaisies? Vous avez paru recevoir les soins de Sidney sans répugnance, jamais votre bouche ne s'est ouverte contre lui; témoin des engagemens que je prenois, vous taire, n'étoit-ce pas les approuver? Pourquoi ne me parliez-vous point? pourquoi ne me disiez-vous pas, *mon cœur s'est donné?*

MISS RIVERS.

La honte et la douleur ne me permettent pas de répondre.

LE COLONEL.

J'en appelle à votre raison, ma fille; si l'amour paternel est sans force dans votre cœur, si mon repos vous est indifférent, l'esprit dont vous êtes douée devoit au moins vous retenir, s'opposer à cette honteuse démarche. Je vous aime, Théodore, je vous aime avec cette tendresse inexprimable, dont le cœur d'un père est seul susceptible; tendresse, que la nature et l'habitude rendent si vraie, si forte! Je croyois vous la voir partager; celle qui a reçu tant de preuves de mon amitié ne sauroit être ingrate, me disois-je; ma tranquillité, mon bonheur, sont des objets importans pour elle : je me trompois. D'adroites flatteries, un vain encens, un hommage intéressé, d'artificieuses soumissions, l'éloquence d'un amant, ses feintes adorations, effacent en un jour tous les soins solides et affectueux d'un père. La fille chérie dont j'attendois de la consolation dans ma vieillesse, qui devoit adoucir mes peines, éloigner l'amertume de

mes derniers instans, me punit de ma sécurité, trahit ma confiance, se donne à l'assassin qui enfonce un poignard dans mon sein.

MISS RIVERS.

Ecoutez-moi, Monsieur; ah! daignez m'écouter!

LE COLONEL.

Eh! que pourriez-vous me dire? Cessez de vous alarmer. Je ne viens point m'opposer à votre fuite, mettre un obstacle à vos plus chers désirs. Quand votre inclination vous porte à me quitter, pourquoi voudrois-je vous retenir? Vos devoirs, la modestie, le soin de votre réputation, la crainte de m'affliger, le danger de perdre votre fortune, n'ont pu l'emporter sur votre folle passion, et je vous arrêterois! Non, partez, vous en êtes la maîtresse : suivez l'homme qui s'est assujetti votre cœur, qui l'emporte sur l'auteur de vos jours; jetez-vous hardiment dans ses bras, allez rire avec lui des douleurs qui déchirent mon sein..... N'affectez pas de la timidité, ne soyez point fausse, ce seroit joindre la bassesse au crime. Allez, ma fille, allez, méprisez les remords, étouffez le cri de la nature, fermez l'oreille à la voix de l'honneur, fuyez, et laissez couler les pleurs d'un père malheureux.

MISS RIVERS.

Plutôt expirer à vos pieds! ô Monsieur, ô mon père, mon père, trop offensé! souffrez..... Mes larmes retiennent ma voix.... Ah! jamais, non, jamais, Monsieur.....

LE COLONEL.

Fille foible, fille séduite! connoissez le cœur que

vous avez pu blesser si cruellement. Vous êtes venue ici pour me couvrir d'infamie, pour me faire rougir de vous avoir donné la vie. D'autres intentions m'y conduisent, j'y viens remplir le devoir d'un père. Peut-être je pousse trop loin à votre égard ce que ce titre m'impose dans mes propres idées. Théodore coupable a perdu ses droits à mes bontés. N'importe. Quand je vous croyois digne de moi, je vous promis vingt mille livres sterlings, vous avez changé, je suis le même et ma parole me lie. Prenez ces tablettes, elles renferment cette somme en billets de banque..... (*Miss Rivers se recule.*) Prenez-les, vous dis-je; obéissez au dernier ordre que vous recevrez de moi. (*Elle les prend.*) Tout est fini.

MISS RIVERS.

Ah! Dieu! Monsieur.....

LE COLONEL.

Tout est fini, vous dis-je. Ne vous offrez jamais à mes regards, bannissez moi de votre souvenir, comme vous m'avez banni de votre cœur. Quand le trait dont vous avez percé le mien, m'aura fait descendre au tombeau, alors parlez de moi, ma fille. Pour vous rendre plus chère à votre séducteur, vantez-vous de m'avoir donné la mort; dites-lui : C'est avec le dessein de vous plaire, que j'ai versé le poison dans le sein du plus sensible, du plus tendre, du plus infortuné des pères...... Adieu, Théodore : pour jamais, adieu. (*Il sort à grands pas*).

SCÈNE VI.

SALLY, MISS RIVERS.

SALLY, *accourant.*

A la fin, il est parti. L'importun, l'ennuyeux père! Je croyois que nous n'en serions jamais débarrassées.

MISS RIVERS, *sans l'écouter.*

Comment avois-je pu consentir..... Je me fais horreur..... J'étois un monstre! Fille dénaturée, j'allois donc..... Je me serois séparée de mon père! Courons, Sally, volons à ses pieds.....

SALLY.

Y songez-vous? Sir Harry ne va-t-il pas venir? Vous avez promis de le suivre; grâce au ciel, Madame, le Colonel nous laisse libres; profitons vite de l'instant; peut-on balancer entre un vieux père et un jeune amant?

MISS RIVERS.

Quelle insensible, quelle vile créature! et je lui donnois ma confiance! et j'écoutois ses conseils! ah! je me hais, je me méprise.....

SCÈNE VII.

SIR HARRY, SIR CECIL, *un peu à l'écart*, MISS RIVERS, SALLY.

SIR HARRY.

Vous m'avez attendu, ma charmante amie; que j'ai souffert! Arrêté malgré moi..... Mais ne perdons

pas des momens précieux, la voiture est prête, Cecil nous accompagnera; fuyons, hâtons-nous.

MISS RIVERS.

Non, sir Harry, non. M'éloigner de mon père, l'abandonner! ah! jamais.

SIR HARRY.

Qu'entends-je? Quoi! ma chère miss Rivers.....

MISS RIVERS.

Pendant que tremblante je vous attendois en ce lieu, mon père, mon respectable père est venu..... Mon cœur se brise..... Il m'a parlé.....

SIR HARRY.

Quoi, ma chère Théodore, nous sommes découverts; le Colonel arrête notre fuite?

MISS RIVERS.

Il ne daigne pas s'y opposer; il m'abandonne à l'égarement de mon cœur; il me permet de vous suivre; il méprise une fille ingrate et coupable.

SIR HARRY.

Eh! qui vous retiendroit donc, quand il consent à vous laisser partir? Venez mon ange, venez dans les bras de votre époux......... venez assurer son bonheur.

MISS RIVERS.

Je détruirois celui de mon père et le mien. Ne me parlez plus de cette honteuse fuite. Votre propre intérêt vous engage à me rendre une parole imprudemment donnée. Si je remplissois cette promesse témé-

raire, serois-je digne de votre affection? une fille dénaturée, cruelle, inhumaine, mériteroit-elle d'être votre compagne?

SIR HARRY.

Vous me pénétrez de douleur! Quoi! Madame...... Ma chère Théodore, songez à vous-même, à votre propre félicité.

MISS RIVERS.

Eh! de quelle félicité jouirois-je, quand je gémirois sous le poids de mon crime; quand l'image de mon père en pleurs s'offriroit sans cesse à mon idée; quand je me reprocherois mon ingratitude et ma trahison?

SIR CECIL, *à part.*

Des sentimens nobles, vrais. J'aimerai toujours cette tendre fille. L'amour n'a point éteint dans son ame le respect qu'elle doit à son père.

SALLY, *bas à sir Harry.*

Bon! Monsieur; son père vient de lui tourner la tête, vous n'obtiendrez rien. Saisissez-vous d'elle, portez-la dans la voiture; elle ne sera pas à deux milles de distance, qu'elle approuvera la petite violence que vous lui aurez faite.

SIR HARRY.

Mon aimable Théodore, permettez moi de vous représenter.....

MISS RIVERS.

Je ne puis vous entendre.

SIR HARRY.

Voulez-vous me désespérer?

MISS RIVERS.

Il m'en coûte plus que vous ne pensez. Séparons-nous. Laissez-moi.

SIR HARRY.

Vous laisser? Ah! cette séparation seroit plus triste que la mort!

MISS RIVERS.

Elle est indispensable. Adieu, quittez ma main, quittez la donc.

SIR HARRY.

Sur mon ame, je ne le puis. Il m'est impossible de renoncer..... Ne me forcez point à m'écarter du respect..... de l'obéissance..... Madame, je ne manquai jamais de soumission..... Dans cet instant je sens..... Craignez la violence des mouvemens que vous excitez..... Vous avez promis..... Venez..... (*Il veut la conduire vers la porte du jardin*).

MISS RIVERS.

O ciel..... Non, non, je ne vous suivrai pas. Ecoutez-moi, cessez de m'entraîner.

SALLY, *bas à sir Harry.*

Tenez-la bien, ne cédez pas à ses prières.

MISS RIVERS, *se débattant.*

Puissances célestes, aidez-moi!

SIR HARRY, *passant les bras autour d'elle pour l'emporter.*

Appaisez-vous, ma chère. Cecil, viens, prête-moi ton secours.

MISS RIVERS.

Ah! Cécil, défendez-moi contre un furieux; votre honneur est mon seul recours.

SIR CECIL.

Comptez sur moi, Madame. (*Il s'avance.*) Fi Harry, fi! Rougissez de cet emportement. Laissez aller miss Rivers.

SIR HARRY.

Que voulez-vous dire?

SIR CECIL.

Que vous cessiez de la retenir.

SIR HARRY.

Etes-vous fou?

SIR CECIL, *aidant miss Rivers à se débarrasser de sir Harry.*

Non, je suis juste, honnête. Je défendrai la fille de mon ami. Soyez libre, Madame.

SIR HARRY.

Elle m'échappe. Ah Dieu!

MISS RIVERS.

Cher Cecil, je fuis. Retenez-le.

SALLY.

Elle vole comme un oiseau. Je cours lui demander mon congé. Je ne veux plus servir une maîtresse qui m'a privée du plaisir délicieux d'être enlevée.

SCÈNE VIII.

SIR HARRY, SIR CECIL.

(*Quand miss Rivers est partie, Cecil cesse de tenir sir Harry.*)

SIR HARRY.

Morbleu, Cecil, cette extravagance est impardonnable. Me promettre de m'aider, et l'arracher de mes bras!.....

SIR CECIL.

Je vous ai promis mon secours, si elle vous suivoit volontairement : mais vous aider contre elle.....

SIR HARRY.

Malédiction sur vous, laissez-moi passer.

SIR CECIL, *s'opposant à son passage.*

Non, laissez-lui le temps de rentrer.

SIR HARRY.

Ventrebleu, je veux la suivre; laissez-moi.

SIR CECIL.

Ventrebleu, vous ne la suivrez pas. Au péril de ma vie..... Restez, vous le devez.

SIR HARRY.

Mort et fureur! pourquoi êtes-vous venu ici?

SIR CECIL.

Pour appuyer les droits d'un mari, pour prêter mon secours à un honnête homme, et non pas pour soutenir les viles entreprises d'un insolent ravisseur.

SIR HARRY.

S'opposer à mon bonheur! Un ami!

SIR CECIL.

A votre avis, un ami doit-il être un bas complaisant? Entre vous autres gens du bel air, ce titre engage à se supporter dans ses vices. Moi, Monsieur, je ne suis l'ami que de vos vertus. Quand vous agirez comme un scélérat, vous me trouverez disposé à vous assommer, jamais à vous servir.

SIR HARRY, *d'un ton fier.*

Mais, sir Cecil.....

SIR CECIL, *sans s'émouvoir.*

Mais, sir Harry, quand j'ai la plus légère estime pour un homme, je m'efforce de le rendre honnête en dépit de lui-même.

SIR HARRY, *mettant l'épée à la main.*

Ces propos insultans..... Défendez-vous.

SIR CECIL, *froidement.*

N'avancez pas, Harry. Je ne vous crains point. Vous le savez, jamais je ne refusai de défendre une bonne cause. Si vous croyez faire un noble emploi de votre valeur, en vous battant pour soutenir une méchante action, vous vous trompez fort. Vous vous êtes conduit avec bassesse, vous avez un tort réel, et dans cette occasion, la victoire même ne feroit honneur, ni à votre esprit, ni à votre cœur.

SIR HARRY.

Cher Cécil! la vérité me persuade, elle me rappelle

à mes devoirs. Vous êtes juste, généreux; j'étois bas, inhumain. User de violence avec cette douce, cette tendre fille! Oui, je serois un infâme, un scélérat, si je l'arrachois par force à ce père qu'elle respecte, que j'estime..... O ma chère miss Rivers! pardonne à ton amant, il se sentoit entraîné loin de lui-même. Je suis pénétré de douleur..... Cécil, la perdrai-je? Ne m'aiderez-vous point à regagner son cœur, à l'obtenir de ce père, cruel pour moi seul? Ou mourir, ou tenir sa charmante fille de sa main.

SIR CECIL.

Ah! ceci devient différent. Quand vous serez décent et raisonnable dans vos vœux, vous me verrez ardent à vous servir. Mais renoncez à vos folies, à vos emportemens.

SIR HARRY.

Ah! j'en ai honte, je ne puis me les rappeler sans frémir.

SIR CECIL.

J'aime à vous entendre parler ainsi; venez, nous consulterons ensemble.....

SIR HARRY.

Oui, quittons ce lieu falal : quel vil personnage j'ai fait ici! j'en rougis.

SIR CECIL.

Cette épée dans votre main, vous donne encore l'air assez ridicule.

SIR HARRY, *remettant son épée dans le fourreau.*

Il est vrai. Miss Rivers me pardonnera-t-elle une faute si grande?

SIR CECIL.

Oui, si elle mérite qu'on lui pardonne la sienne.

SIR HARRY.

A présent, Cecil, vous me traitez durement. Je conviens de mes erreurs, vous devez les oublier. Que ma sincérité, que mon repentir vous touche, vous engage à ne pas m'humilier.

SIR CECIL.

Vous avez besoin de mon secours, c'est une raison pour moi de ne plus me souvenir de vos sottises. Venez, j'ai des idées, je vous les communiquerai.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

(Le théâtre représente une salle, chez ladi Betty.)

SCÈNE I.

SIDNEY, le colonel RIVERS.

SIDNEY.

Je connois tout le mérite de miss Rivers, Monsieur; mais.....

LE COLONEL.

Mais..... Que signifie ce *mais*, Monsieur?

SIDNEY.

Je vous supplie, Colonel, de m'écouter avec patience, le voulez-vous?

LE COLONEL.

Vous *écouter avec patience?* Je ne saurois promettre cela, Monsieur. Sais-je s'il me sera possible d'être patient? Poursuivez.

SIDNEY.

Miss Rivers joint à une illustre naissance, à une grande fortune, mille qualités estimables; elle a de l'esprit, de la beauté.....

LE COLONEL.

Au fait, s'il vous plaît.

SIDNEY.

Les maisons les plus distinguées rechercheront l'honneur

neur

neur de son alliance. J'estime miss Rivers, je la révère; mais.....

LE COLONEL.

Encore un *mais!* Finissez donc.

SIDNEY.

S'il m'est permis de le dire, Monsieur, je crois ne devoir abuser ni de sa complaisance, ni de votre générosité.

LE COLONEL.

Où tend ce discours? Renoncez-vous à la main de ma fille?

SIDNEY.

L'espoir de l'obtenir bornoit toute mon ambition, Monsieur; et si je l'avois reçue, j'aurois fait ma principale étude de me montrer digne d'un bien inestimable. Quand je demandai miss Rivers, je n'imaginois pas son bonheur incompatible avec le mien. Instruit de ses sentimens, il me convient, Colonel, de vous rendre votre parole et d'abandonner mes espérances. N'est-il pas plus honnête de renoncer à elle, que de vouloir la posséder contre son inclination?

LE COLONEL.

Contre son inclination? Mort et enfer! qu'osez-vous dire, Monsieur? Vous ai-je préféré aux plus nobles, aux plus riches partis d'Angleterre, pour vous entendre?..... Comment, ma fille consent d'être à vous!.... Venir insolemment me dire..... Ah! morbleu, ce trait.... Me dites-vous, Monsieur, que vous ne voulez point de ma fille? Me le dites-vous?

SIDNEY.

Cher Colonel, le motif de ma conduite ne doit pas

vous irriter; en y réfléchissant, vous approuverez ma délicatesse. Ne seroit-il pas inhumain, d'accepter la main d'une jeune personne, soumise aux volontés de ses parens, sans consulter son cœur, sans s'informer si elle partage la tendresse qu'elle inspire? Epouser une femme, sûr de ne point faire son bonheur, c'est une barbarie Un honnête homme ne peut se permettre de prendre une compagne pour la rendre malheureuse. Je rougirois, je me mépriserois, si je me sentois capable d'un procédé si révoltant.

LE COLONEL.

La rendre malheureuse? Est-il fou, imbécile, ensorcelé? Quoi, que voulez-vous dire? Ma fille ne vient-elle pas de consentir à vous épouser? l'ai-je contrainte à parler? ne vous a-t-elle pas volontairement dit, répété: *Je serai à vous; oui, Sidney, j'y serai?* Quelle diable de fantaisie vous guide? quelle furie vous agite? quelle preuve de tendresse attendez-vous d'une fille modeste? Voulez-vous qu'elle vous presse, vous prie, vous entraîne à l'autel? Faut-il que Théodore tombe à vos pieds, vous conjure toute en pleurs de l'épouser? vous demande en grâce de prendre, par complaisance, par pitié, la plus belle fille d'Angleterre, avec vingt mille livres sterlings, en attendant mieux?

SIDNEY.

Vous parlez avec tant de véhémence, Monsieur; vous envisagez les objets sous un aspect si étrange, qu'il est difficile de conserver son sang-froid, de ne pas relever vos expressions. Daignez vous calmer, m'entendre sans passion. Miss Rivers renonce à l'é-

poux que son cœur s'étoit choisi; n'est-elle pas assez affligée, assez malheureuse? devez-vous augmenter ses peines, aigrir sa douleur? Dans l'instant où elle fait un si grand effort sur elle-même, où la perte de son amant est si récente, si vivement sentie, convient-il..... Je suis un homme sensible, Monsieur, j'ai des principes; et s'il faut m'expliquer sans détour, je trouve presque aussi déshonorant d'épouser une fille dont on sait le cœur engagé, que d'en prendre une, avec la certitude de ne pas jouir seul de sa personne.

LE COLONEL.

Mauvais raisonnement, sans justesse. Pure subtilité. Vous vous parez en vain de cette fausse délicatesse; je connois la cause de votre refus. Oui, Monsieur, je lis dans votre ame, je suis instruit..... Je sais..... Sang et furies! ma fille, ma propre fille! refusée! Théodore refusée!.... Je n'ignore pas à qui vous la sacrifiez; mais l'insolent objet de votre passion.... Je bannirai ce serpent de ma maison; vous pouvez l'avertir de chercher un autre asile.

SIDNEY.

Colonel, si le lien que nous devions former, ne m'avoit accoutumé à vous respecter, à vous regarder comme un père, si la circonstance ne m'engageoit à ne pas trop m'arrêter à vos expressions, je pourrois peut-être vous répondre de la seule façon.... En vérité, des propos si durs.... Mais je veux me contraindre, Monsieur. A l'égard de vos insinuations, quand vous vous expliquerez....

LE COLONEL.

Parbleu, l'explication est toute prête. Vous aimez

miss Marchmont. On le sait, et si je n'avois pas été sottement infatué; si votre maintien trompeur, votre prétendue sagesse, votre air hypocrite, ne m'en avoient pas imposé, j'aurois pénétré ce secret découvert à d'autres yeux. Ma fille n'essuieroit pas un affront sanglaut..... Votre cousin saura tout. Vous me ferez raison de cet outrage; milord Dorset vous y contraindra, Monsieur; vous en userez en galant homme, je l'espère.

SIDNEY.

Milord Dorset n'a pas besoin d'être instruit, Monsieur; je puis me conduire en *galant homme* sans son avis. Miss Marchmont est au-dessus de tout soupçon, Monsieur. Pour moi, avec le désir de ne jamais vous rencontrer sans dessein de vous traiter en ami, je puis vous assurer que de ma vie je n'éviterai l'occasion de soutenir mon sentiment, quand je le croirai juste. Je vous salue, Monsieur, et vous laisse à vos réflexions. (*Il sort*).

SCÈNE II.

LE COLONEL *seul.*

Le diable emporte le jeune impudent et son insoutenable gravité. *Il me laisse à mes réflexions*...... Je ne veux pas réfléchir, moi, je veux me venger.... Quelle insolence, quelle témérité! rejeter la main de ma fille!..... Modérons-nous. La colère est une passion indigne de l'homme..... Confusion, mort et damnation! refuser Théodore! Je l'arrache à ce pauvre Harry, et c'est pour un jeune infâme.... Mais

je veux me calmer..... Me rendre ma parole, m'insulter!.... J'en aurai raison.... Sidney est un traître, un perfide, il déchire mon cœur..... Je percerai le sien.... Je me laisse trop emporter à l'agitation de mes sens; ne pas se maîtriser, c'est imiter la brute.... Eh! ventrebleu, comment arrêter des mouvemens si rapides, si naturels! La rage, la fureur..... oui, tout l'enfer est dans mon sein.... Que faire? que dire? où aller?..... Voyons milord Dorset..... S'il ne contraint pas son cousin à réparer ses torts, tous deux deviendront les objets de ma haine et de ma vengeance.

SCÈNE III.

SIR CECIL, MISTRISS HARLEY.

SIR CECIL.

Il sort bien fâché.

MISTRISS HARLEY.

Vous l'appaiserez.

SIR CECIL.

Je n'en doute point. Çà, notre projet est bien concerté. Mais réussira-t-il?

MISTRISS HARLEY.

Ma prudence répond du succès.

SIR CECIL.

J'aimerois autant un autre garant.

MISTRISS HARLEY.

Impertinent!

SIR CECIL.

Là, là; ne nous brouillons pas avant de terminer nos affaires. Il s'agit de rendre nos amis heureux; ma chère mistriss Harley, ce motif donne bien de l'importance à notre association.

MISTRISS HARLEY.

Milord Dorset et ladi Betty se conviennent trop pour ne pas s'unir.

SIR CECIL.

Sidney est une noble créature, miss Marchmont une charmante fille. Ces deux aimables enfans, s'adorer, se taire, se fuir par un mutuel sentiment de générosité; dites donc, cela n'est-il pas attendrissant?

MISTRISS HARLEY.

Comme ces femmes posées, sérieuses, réfléchies, sont susceptibles de passion! Ladi Betty, miss Marchmont, amoureuses? Plus une femme pense, plus elle est folle, je crois.

SIR CECIL.

Cependant, vous qui ne pensez jamais.....

MISTRISS HARLEY.

Encore?

SIR CECIL.

Ma foi, vous ne devez pas vous fâcher. Je viens de vous donner une preuve très-décidée de mon estime pour l'étourderie et la légèreté.

MISTRISS HARLEY.

La preuve est réciproque, mon cher confédéré. Je vous ai fait part des sentimens de ladi Betty. Elle ne me le pardonnera pas.

SIR CECIL.

Et miss Marchmont va me faire une moue.....

MISTRISS HARLEY.

Actuellement le Colonel lit votre lettre, n'est-ce pas?

SIR CECIL.

Oui. Elle le disposera bien. Deux mots finiront l'ouvrage. Sa pétulance n'altère ni sa droiture, ni la bonté de son cœur. Qu'avez-vous dit à milord Dorset?

MISTRISS HARLEY.

Que ladi Betty l'attendoit, pour lui communiquer un secret important, dont la découverte mettroit un obstacle insurmontable à son mariage avec Hortence. Par mon ordre, un des gens de Milord est allé dire à ladi Betty, que son maître la supplioit de lui accorder un moment d'entretien.

SIR CECIL.

Si cela n'amène pas une explication entre eux, comment ferons-nous?

MISTRISS HARLEY.

Nous parlerons nous-mêmes tout haut, tout franchement; nous leur crierons : *Imbéciles, vous vous aimez, mariez-vous.*

SIR CECIL.

Ce seroit le plus court.

MISTRISS HARLEY.

Allez trouver le Colonel; moi je vais guetter les mouvemens de ladi Betty.

SIR CECIL.

Tâchez d'entendre son entretien avec Milord.

MISTRISS HARLEY.

C'est bien mon dessein. Vous, songez à venir par le petit escalier, n'oubliez pas le Colonel et.....

SIR CECIL.

M'allez-vous répéter ma leçon? Je n'oublierai rien. Comptez sur moi.

MISTRISS HARLEY.

Courez donc. Je vais observer ladi Betty.

SCÈNE IV.

(Le théâtre change, et représente l'appartement intérieur de ladi Betty.)

LADI BETTY, *seule.*

Milord veut me parler encore : auroit-il changé de dessein? Ah! je n'ose l'espérer! Par quelle injustice mon cœur se livre-t-il au dépit? Dois-je me plaindre de Milord? Puis-je blâmer miss Marchmont..... N'est-ce pas moi seule..... Pourquoi n'ai-je pas été plus sincère avec mon amie? Falloit-il rougir d'avouer un sentiment naturel et raisonnable..... On vient..... C'est milord Dorset..... Cachons-lui le trouble et la violente agitation de mon ame.

SCÈNE V.

LADI BETTY, MILORD DORSET, MISTRISS HARLEY, *au fond du théâtre.*

LORD DORSET.

Je viens vous trouver avec empressement, Madame,

vous demander une explication que la circonstance rend si intéressante pour moi.

LADI BETTY.

Une explication..... Quoi..... Comment..... Que voulez-vous dire, Milord?

LORD DORSET.

Eh! quoi, Miladi, quand vos bontés m'appellent près de vous, quand vous avez un secret à me dévoiler, quand vous ne pouvez douter de mon impatience, refuseriez-vous de me laisser connoître.....

LADI BETTY.

Connoître, quoi? quel secret..... Qui vous a dit que j'avois un secret à vous révéler?

LORD DORSET.

Mistriss Harley vient à l'instant de m'apprendre.....

LADI BETTY.

Mistriss Harley! ah ciel!

MISTRISS HARLEY, *à part.*

Ah! me voilà bien dans son esprit.

LORD DORSET.

Pourquoi ce cri, Madame? D'où naît votre surprise, cette espèce d'effroi? Doutez-vous que je puisse renoncer à miss Marchmont? Prêt à lui rendre sa parole, j'attends seulement que votre confiance me mette en droit de retirer la mienne.

LADI BETTY.

Quoi, mistriss Harley vous a dit..... La perfide! me trahir, m'exposer à la confusion d'avouer..... Pardonnez..... Ma rougeur, mon embarras, ne confirment que trop.... Milord, ils vous apprennent assez....

MISTRISS HARLEY, *à part.*

Toujours des réticences!

LORD DORSET.

Sur mon honneur, Madame, vos discours me confondent; que reprochez-vous à mistriss Harley? N'est-ce pas de votre consentement qu'elle m'a promis des lumières.....

LADI BETTY.

De mon consentement? Ah! grand Dieu! non, Milord, non. Je n'aurois jamais consenti à vous laisser pénétrer ce mystère. Je me suis repentie de vous l'avoir caché; oui, j'ai confié mes regrets à l'imprudente mistriss Harley; mais déterminée à ne pas priver miss Marchmont du bonheur que vous lui prépariez.... J'ai dû vous taire..... Je ne saurois parler.

MISTRISS HARLEY, *à part.*

Tant pis, vraiment.

LORD DORSET.

Me *taire,* Madame? Devez-vous me rien taire dans cette circonstance? *un obstacle insurmontable s'oppose à mon mariage avec miss Marchmont;* et vous garderiez le silence? Faudra-t-il recourir à l'amitié de mistriss Harley? Ah! ladi Betty, est-ce là cette noble franchise que j'avois droit d'attendre de vous?

MISTRISS HARLEY, *à part.*

Répondra-t-elle?

LADI BETTY.

Et bien, Milord..... Pouvez-vous me presser ainsi? me forcer à vous laisser voir toute ma foiblesse?

LORD DORSET.

Votre foiblesse, Miladi!

LADI BETTY.

Que cette expression ne vous blesse point, Milord. Tout en vous justifioit les sentimens dont je n'osai vous faire l'aveu. Si, moins prompt à vous offenser d'un premier refus, vous eussiez continué des soins flatteurs..... Vous me laissâtes dans un temps où j'allois..... Oui, mon cœur cédoit..... J'ai payé bien cher ma timidité, ma réserve..... Abandonnée....... Avec quelle cruauté vous m'avez priée de vous servir auprès de miss Marchmont..... Mais enfin, puisque vous renoncez à elle, oublions le passé; qu'un pardon mutuel efface le souvenir de vos chagrins et des miens.

MISTRISS HARLEY, *à part.*

Très-bien, ladi Betty.

LORD DORSET.

Charmé, surpris, touché..... Ai-je bien entendu? mes sens me trompent-ils? Ah! grand Dieu! quoi, Miladi..... Votre cœur..... Vous étiez sensible.... Vous m'aimeriez..... Malheureux que je suis!

MISTRISS HARLEY, *à part.*

Malheureux! Est-il fou!

LORD DORSET.

Ai-je pu penser à une autre, me lier, m'engager.... Mais vous connoissez un obstacle à mon mariage; hâtez-vous, Madame, hâtez-vous de me rendre la plus douce espérance : ce secret promis.....

LADI BETTY.

Quel secret?

LORD DORSET.

Celui dont mistriss Harley.....

LADI BETTY.

Eh! ne vous l'a-t-elle pas confié?

LORD DORSET.

Elle m'a seulement dit que vous en aviez un à me révéler.

LADI BETTY.

L'imprudente! où m'a-t-elle conduit! Non, Milord, non, je ne connois point d'obstacle à votre mariage avec miss Marchmont, et suis bien éloignée d'y en apporter.

LORD DORSET.

Vous ne connoissez point d'obstacle...... Je suis perdu, anéanti, confondu! Ah! Madame, avez-vous pu..... Ce matin encore, un tel aveu m'eût comblé de joie, m'eût rendu le plus heureux des hommes. A présent, il pénètre mon ame d'une douleur amère. Engagé.... volontairement engagé.... Mon Dieu, mon Dieu, est-il possible!

MISTRISS HARLEY, *Cecil paroît au fond du théâtre, et va lui parler.*

Il n'a pas le sens commun. Où diantre est donc Cécil?.... Ah! bon, le voici.

LORD DORSET.

Calmons-nous. Pardon, Miladi; le serrement de mon cœur..... Ah! quel malheur est le mien! Madame, je vous adore, un éternel regret empoisonnera le reste de mes jours; rien ne me consolera..... N'importe. Je remplirai le funeste devoir que je me suis

imprudemment imposé; je n'insulterai point une fille de qualité, pauvre, sans appui? je respecterai son infortune, je ne la ferai point rougir du consentement... Elle recevra ma foi, elle la recevra, Madame, dussé-je expirer au pied des autels où je vais lui donner la mienne.

LADI BETTY.

Que je suis honteuse, humiliée!.... Où me cacher?

SCÈNE VI.

SIR CECIL, LES MÊMES.

SIR CECIL, *à mistriss Harley.*

Ceux-ci sont plus difficiles à réduire que les autres. Je suis bien content du Colonel. Mais avançons. Allons, commencez.

MISTRISS HARLEY, *à Milord.*

Continuez, Milord, j'aime le pathétique. Savez-vous que vous déclamez passablement?

SIR CECIL.

Dussé-je expirer au pied des autels..... Mistriss Harley, cela émeut au moins? *Les autels, sa foi*..... Vrai, j'ai peine à retenir mes larmes.

LORD DORSET.

Quoi! vous nous écoutiez? Sir Cécil, ce procédé...

SIR CECIL.

Est odieux, je le sais.

LADI BETTY.

Mistriss Harley, quel secret devois-je découvrir à Milord?

MISTRISS HARLEY.

Celui que vous avez révélé, ma chère.

LADI BETTY.

Je vous remercierai, Madame.....

MISTRISS HARLEY.

Je m'y attends, Miladi.

SIR CECIL.

Milord, vous rêvez, vous frottez votre front; vous avez de l'humeur, ce me semble? Pourquoi la renfermer? Allons exhalez-vous, cela soulage.

LORD DORSET.

Monsieur, ces plaisanteries déplacées, froides.....

MISTRISS HARLEY.

Allez-vous quereller l'honnête Cecil?

SIR CECIL.

C'est un preux chevalier; mais j'avoue la beauté de sa dame, ainsi le combat est inutile.

LORD DORSET.

Je vous ai déjà dit, sir Cécil.....

SIR CECIL, *criant de toute sa force.*

Entrez Messieurs et Dames, entrez. C'est ici qu'on voit des amans qui ont de l'esprit, et point de sens; de l'honneur, et point de raison; trop de délicatesse pour être heureux, assez de génie pour extravaguer. Ils ne savent ce qu'ils veulent, ce qu'ils disent, ce qu'ils font. Entrez, et venez admirer leur sagesse.

SCÈNE VII.

Le colonel RIVERS, SIDNEY, MISS RIVERS, SIR HARRY, MISS MARCHMONT, LES MÊMES.

LE COLONEL, *d'un air riant.*

MILORD, je vous félicite; ma sœur, je vous embrasse; votre bonheur me charme; grâce au ciel et à Cecil, tout ce qui m'environne est dans la joie.

LORD DORSET.

Eh! qui donc est heureux ici?

MISTRISS HARLEY.

Vous-même, imbécile.

MISS MARCHMONT.

O ma chère ladi Betty, recevez mes excuses; pardonnez à l'innocente cause de vos inquiétudes. En croyant vous obliger, je vous affligeois donc?

LADI BETTY.

Que dites-vous, ma chère? Non, vous ne m'affligez point. Acceptez la main de Milord : eh! bon Dieu! n'ai-je pas toujours souhaité votre bonheur? Prenez cet époux.....

SIDNEY.

Je m'y oppose formellement.

SIR CECIL.

Et moi, de tout mon pouvoir.

LORD DORSET.

Je m'y perds.

SIR CECIL.

Vous vous retrouverez, patience. Venez ici, ma

grave pupille; Hortence, venez donc quand je vous le dis. Je vous ordonne d'aimer Sidney, de l'épouser. Ladi Betty, vous vouliez *son bonheur,* le voilà fait: songez au vôtre.

MISTRISS HARLEY.

Miss Rivers, venez ici. Permettez-vous, Colonel?

LE COLONEL.

Disposez, Madame.

MISTRISS HARLEY.

Sir Harry, je vous donne Théodore.

LADI BETTY.

Quoi, mon frère.....

LE COLONEL.

Oui, ma sœur, je consens à ces deux mariages. A présent, parlons du vôtre. Je vous connus toujours sensée, sage, raisonnable.....

MISTRISS HARLEY.

Vraiment, l'habitude de vivre avec moi.....

LE COLONEL.

Vous ne dites rien, Milord? Vous opposeriez-vous à l'union de votre parent avec miss Marchmont?

LORD DORSET.

M'y opposer, ah! grand Dieu! si ladi Betty l'approuve, si miss Marchmont le permet, je veux lui servir de père dans cette heureuse occasion. Sidney, recevez de ma main cette charmante compagne, je ne pouvois la céder qu'à vous.

SIDNEY.

Ce don m'enchante.

LORD DORSET.

O jour heureux! ladi Betty, souffrirez - vous....... puis-je espérer?......

LADI BETTY.

Pour ne plus mériter vos reproches, ni celui de mon propre cœur, voilà ma main; Milord, elle est à vous.

LORD DORSET.

Ah! tous mes vœux sont remplis; mes amis, mes tendres amis, est-il bien vrai, sommes-nous assez fortunés..... Chère ladi Betty..... sir Harry, miss Rivers, je partage votre joie.

MISS RIVERS.

Nous ne méritons pas notre bonheur; mais la bonté de mon père,....

SIR HARRY.

Est extrême pour tous deux; mais, je le jure en présence de nos respectables amis, jamais le Colonel ne se repentira de m'avoir fait grâce.

LE COLONEL.

Je le crois, sir Harry. Le repentir de ma fille, la conduite noble et franche de Cecil, l'honnêteté de Sidney..... Enfin, j'ai retiré cette diable de parole qui vous fâchoit tant, sir Harry? Croyez-le, mon fils, après Sidney, vous êtes le seul homme que j'aurois choisi pour miss Rivers.

LORD DORSET.

Il reste un soin à prendre, il me regarde. En me permettant de présenter sa main à Sidney, miss Marchmont a bien voulu m'avouer pour son père; je lui demande en grâce de me laisser étendre ce droit. Il convient.....

SIR CECIL.

Non, parbleu! il ne convient pas. Je vous devine. Point de monopole en générosité; soyez bon ami, bon parent, je le veux. Vous plaît-il d'enrichir Sidney? vous en êtes le maître. Mais vous ne donnerez rien à miss Marchmont, je ne le souffrirai pas. Je suis son tuteur, j'ai des comptes à lui rendre.

MISS MARCHMONT.

Des comptes à me rendre! Eh! je ne possède rien dans l'univers?

SIR CECIL.

Paix, vous ne savez pas vos affaires. Allons, Milord, vos intentions, je m'y conformerai. Point de tricherie, j'égale vos dons; guinée pour guinée. Je ne vous céderois pas d'une seule.

LORD DORSET.

Un noble défi, Cecil, je l'accepte.

SIR CECIL.

Parlez donc.

LORD DORSET.

Je prie Sidney de recevoir douze mille livres sterlings.

SIR CECIL.

Miss Marchmont en possède autant.

LADI BETTY.

Un si beau procédé m'enchante.

MISTRISS HARLEY.

Je veux embrasser Cecil.

SIDNEY.

Je ne puis parler.

MISS MARCHMONT.

Mes pleurs étouffent ma voix. Sir Cecil, comment vous exprimer?....

SIR CECIL.

Friponne! ne m'avez-vous pas dit que vous me regardiez comme un père? Eh bien, quoi, j'agis en père, voilà tout.

SIR HARRY.

Cher Cecil, ta générosité me charme.

MISS RIVERS.

Je suis émue, touchée......

LE COLONEL.

Ma foi, Cecil, ton caractère m'abaisse à mes propres yeux.

SIR CECIL.

A quoi diable en avez-vous donc, vous autres? Pourquoi ces complimens, cette surprise, ces exclamations? Tous les jours nos égaux en naissance, en richesse, perdent des milliers de guinées, se ruinent autour d'un tapis vert, le couvrent d'or, font la fortune de cent maroufles, de mille impudentes; et personne ne s'avise de leur reprocher de la générosité.

LORD DORSET.

On admire la vôtre, on ne vous la reproche pas, mon cher Cecil. Obliger ses amis, ce n'est pas prodiguer les dons de la fortune, c'est en jouir.

MISTRISS HARLEY.

Eh bien, ladi Betty, pardonnez-vous à *l'impudente*, à *la perfide?*

LADI BETTY.

Non, mais je la remercie.

SIR CECIL.

Ma foi, sans cette tête folle, vos affaires ne seroient pas encore terminées.

MISTRISS HARLEY.

Mon cher collègue, nous remportons un prix flatteur. La joie de nos amis est notre ouvrage.

SIR CECIL.

Parbleu, nous avons travaillé pour nous. S'occuper du bonheur des autres, le souhaiter, le faire, c'est prendre la route la plus sûre pour arriver soi-même à la félicité.

FIN DE LA FAUSSE DÉLICATESSE.

THE JEALOUS WIFE,

OU

LA FEMME JALOUSE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES;

PAR GEORGE COLMAN, ECUYER.

Représentée au Théâtre royal de Drury-lane, en 1763.

TRADUITE SUR LA TROISIÈME ÉDITION.

PERSONNAGES.

M. BELTON.

Le major BELTON, son frère.

CHARLES BELTON, son neveu.

M. THOMAS CLIFFORD.

SIR HENRI BASSET.

MILORD JAMES.

Le capitaine O CUTTER, un marin irlandais.

WILLIAM, valet de ladi Freelove.

TOM, valet de sir Henri.

JOHN, valet de M. Belton.

PARISIEN, valet de chambre du même.

MISTRISS BELTON, femme de M. Belton.

LADI FREELOVE.

MISS HENRIETTE CLIFFORD.

NELLY, femme de chambre de mistriss Belton.

PEGGY.

BETTY, femme de chambre d'Henriette.

THE JEALOUS WIFE,

OU

LA FEMME JALOUSE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente un salon, chez M. Belton.)

SCÈNE I.

M. BELTON, MISTRISS BELTON.

MISTRISS BELTON, *parlant sans se montrer.*

Ne me soutenez pas cela, vous ne pouvez m'en imposer, la vérité m'est connue, je sais tout; vous êtes un monstre, votre conduite est abominable, et je ne veux pas la supporter.

M. BELTON, *sans se montrer.*

Mais, ma chère.....

MISTRISS BELTON, *venant sur la scène une lettre à la main.*

Non, non, je ne la supporterai pas.

M. BELTON, *suivant sa femme.*

Ecoutez.....

MISTRISS BELTON.

Tous vos discours sont inutiles, ils ne me persuaderont jamais. C'est une de vos infâmes intrigues; j'en suis sûre, je le jurerois.

M. BELTON.

Je vous proteste, mon amour, que.....

MISTRISS BELTON.

Votre amour!.... Osez-vous, êtes-vous assez hardi.... Homme audacieux! Dites-moi tout-à-l'heure, apprenez moi dans l'instant, les circonstances de cette odieuse affaire.

M. BELTON.

Comment le puis-je, quand vous refusez de me laisser voir cette lettre?

MISTRISS BELTON.

Ecoutez, M. Belton, il m'est impossible de souffrir ce traitement: vous prenez plaisir à me tourmenter, vous abusez de ma tendresse, de ma patience, de ma douceur; la ville entière, le royaume ne suffit pas à vos amours..... N'êtes-vous pas en commerce réglé avec cette horrible mistriss Freeman? n'ai-je pas découvert votre intrigue avec ladi Wealthy? n'êtes-vous pas amoureux comme un fou de cette sotte miss Namsy?..... La plus laide de mes femmes

n'est pas même en sûreté contre vous : je vois de mon miroir les mines que vous lui faites.

M. BELTON.

Eh! bon Dieu, Madame! le grand seigneur n'a pas, à beaucoup près, tant de favorites, que vous me donnez de maîtresses : vous me ferez perdre l'esprit ! Sur quoi fondez-vous vos soupçons, vos reproches? Ai-je des amis qui ne soient pas les vôtres? ne les visitons-nous pas ensemble ; reçois-je quelqu'un en particulier? Constamment près de vous, toujours sous vos yeux, mes démarches, mes discours, mes pensées même.....

MISTRISS BELTON.

Ces propos ne m'en imposent point; vous êtes faux, perfide; mille fois je vous en ai convaincu.....

M. BELTON.

Jamais.

MISTRISS BELTON.

N'ai-je pas, en ce moment, surpris cette lettre? ne me prouve-t-elle pas votre inconstance? Je le répète, expliquez-moi le fond de cette odieuse affaire; je veux pénétrer vos indignes secrets; découvrez-les, ou craignez.....

M. BELTON.

Vous *expliquer,* vous découvrir, quoi? Etes-vous raisonnable dans vos demandes? Vous vous emparez de ma lettre, vous refusez de me la montrer, vous ne me dites point ce qu'elle contient, et vous exigez des *explications !*

MISTRISS BELTON.

Oui, oui, je m'en suis *emparée,* et je rends grâce

au ciel de la tenir en ma possession. Depuis longtemps je soupçonnois votre infidélité, cette lettre me fait enfin connoître ma rivale, elle m'apprend sur qui doit tomber ma vengeance.... O monstre de perfidie!

M. BELTON.

Je vous en prie, modérez-vous, soyez calme un instant, ma chère amie; donnez-moi la lettre, et je vous prouverai mon innocence.

MISTRISS BELTON.

Votre innocence? détestable fausseté, votre *innocence*.... Ne vous flattez pas de m'abuser; j'ai des preuves de votre trahison, de votre ingratitude.

M. BELTON.

Enfer et furies! La passion vous emporte loin de vous-même..... Voulez-vous m'écouter?

MISTRISS BELTON.

Non.

M. BELTON.

Une parole?

MISTRISS BELTON.

Non; vous êtes le plus bas, le plus artificieux des hommes!

M. BELTON.

Un seul mot?

MISTRISS BELTON.

Non, non, et cent fois non. Je ne veux pas vous écouter.

M. BELTON.

Eh bien, Madame, puisque vous ne voulez ni parler raison, ni l'entendre, je sors et ne vous reverrai

point que votre humeur ne soit plus paisible. Je suis votre serviteur.

MISTRISS BELTON.

Allez, époux insensible et cruel, allez chercher votre maîtresse, courez lui vanter votre barbarie; dites-lui que vous avez abandonné votre pauvre femme à sa douleur..... Ah! je ne puis soutenir cette dureté, je succombe à mon infortune..... Je me meurs.

(*Elle se jette sur un siége*).

M. BELTON, *à part.*

Ah! nous y voilà. Dès que je veux sortir, elle tombe en foiblesse. Jamais femme ne joignit à une humeur si violente une constitution si délicate. Elle souffre..... Comment faire, comment trouver un moyen de l'appaiser? (*Haut.*) Au nom de notre tendresse, ma chère, tranquillisez-vous, reprenez vos sens; vous savez combien je vous aime?

MISTRISS BELTON, *pleurant.*

Non, vous me détestez; votre haine, votre cruauté me priveront infailliblement de la vie.

M. BELTON.

Eh! ne vous tourmentez pas ainsi, ma chère amie; je vous aime en vérité, je vous aime tendrement. Daignez me croire, c'est une méprise qui vous fait penser.....

MISTRISS BELTON.

Hélas! peut-on être plus malheureuse?

M. BELTON.

Cessez de vous affliger, de répandre des larmes. Je

ne suis point coupable, je vous le jure; allons, ne vous obstinez plus à me refuser cette lettre; montrez-la moi.

MISTRISS BELTON.

La voilà. L'écriture vous en est connue sans doute?

M. BELTON.

Elle est belle, nette, l'orthographe exacte; en vérité, ma chère, cela n'annonce pas la lettre d'une jolie femme.

MISTRISS BELTON.

Raillez, raillez, Monsieur; ce ton vous sied à merveille.

M. BELTON.

Pardonnez-moi, ma chère; je ne pense point du tout à railler. Mais voyons donc ce que dit cette lettre si terrible.

MISTRISS BELTON.

Oui, voyez, Monsieur, voyez.

M. BELTON, *lisant moitié haut, moitié bas.*

Ma fille enlevée..... Vous devez *être instruit..... Déshonorant.... Scandaleux.... Satisfaction.... Vengeance....... Un père offensé.......*

THOMAS CLIFFORD.

MISTRISS BELTON.

Eh bien, Monsieur, vous voilà découvert; qu'en avez-vous fait, ou l'avez-vous cachée?

M. BELTON, *sans l'écouter.*

Seroit-il possible..... A-t-il osé..... Ah! ce procédé me blesse, il pénètre mon cœur.

MISTRISS BELTON.

Vous êtes pris, confondu?

M. BELTON, *sans l'écouter.*

Oh! ce malheureux, ce méchant Charles!.... Séduire une jeune personne, l'enlever à ses parens! Il faut en convenir, la jeunesse de ce siècle est abominable; elle foule aux pieds toutes les lois de l'honneur.

MISTRISS BELTON.

Charles!... Que dit-il?... Montrez-moi... Charles!... Impossible.... C'est une ruse, une infernale ruse.

M. BELTON, *toujours sans écouter sa femme.*

Il a perdu, déshonoré cette imprudente fille.

MISTRISS BELTON.

Invention, artifice; vous avez l'esprit présent, l'imagination fertile, quand il s'agit d'intrigues.

M. BELTON, *sans l'écouter.*

Commettre une action si basse! Ah! je souhaiterois qu'il n'eût jamais été confié à mes soins.

MISTRISS BELTON.

Fort bien, Monsieur, continuez; je vois votre dessein..... L'excès de votre assurance m'irrite encore plus que votre fausseté. Vous espérez vous tirer d'embarras par ce prétexte ingénieux, par cette tristesse affectée: étonnante confiance! mais vous ne pouvez m'abuser: préparée à suivre vos détours, en garde contre vos finesses.....

M. BELTON.

Quoi, vous persistez dans vos ridicules soupçons?

De grâce, ma chère, n'aigrissez pas ma peine..... Charles! ce neveu trop aimé, qu'un frère mourant remit entre mes bras, l'objet de mes attentions, de ma tendresse, s'être rendu coupable d'une action si noire! Vous le voyez, mon ame est inquiète, agitée... Témoin de ma douleur, pouvez-vous être assez foible, ou assez inhumaine.....

MISTRISS BELTON.

De mieux en mieux; ne vous rebutez pas. Conservez cette fermeté, cette audace..... Vous ne parviendrez point à me persuader; non, Monsieur, non : tous vos efforts sont vains, je ne vous crois point; je ne saurois vous croire. Rendez-moi cette lettre.....

M. BELTON.

Mais.....

MISTRISS BELTON, *arrachant la lettre.*

Rendez-la moi, vous dis-je. Oh! vous n'en êtes pas où vous pensez. Je suis résolue, déterminée à démêler cette intrigue, à mettre au jour toutes vos trahisons, toutes vos perfidies; vous vous repentirez de cette affaire, Monsieur; vous vous en repentirez, je vous le jure. (*Elle sort*).

SCÈNE II.

M. BELTON, *seul.*

Cette humeur est insupportable, je perds patience. Extravagante femme! ses absurdes soupçons interprètent tout contre moi. Trop sûre de mon attachement, de ma foiblesse, elle se plaît à me rendre mal-

heureux; ma douceur, ma complaisance, ma tendresse, sont devenues les instrumens de mon supplice... Mais ce jeune inconsidéré, dans quel trouble il jette sa famille et celle de son imprudente maîtresse..... Ah! Charles, Charles! aurois-je pu le penser? Le vice s'est donc introduit dans ton cœur?

SCÈNE III.

CHARLES BELTON, le major BELTON, M. BELTON.

CHARLES.

Bonjour, Monsieur.

LE MAJOR.

Bonjour, mon frère. Eh bien, qu'est-ce? Toujours à votre ancien régime, n'est-ce pas? De la chambre prochaine je viens de vous entendre..... Ma foi, vous avez une femme charmante. L'entretien ne languit point avec elle; point de froideur, au moins : vos matinées me paroissent délicieuses. Mais, comment donc! son *aimable vivacité* vous auroit-elle déplu? Vous avez l'air tout chagrin.

M. BELTON.

Je suis triste, en vérité, mon frère, je le suis, grâce à ce jeune gentilhomme. Prenez-y garde, Charles, on vous obligera de rendre un compte exact. L'honneur d'une fille n'est pas une bagatelle.

LE MAJOR.

Comment, de la morale! Il veut nous rendre tout l'ennui qu'on vient de lui donner.

M. BELTON.

Aux yeux d'un jeune fou, d'un jeune libertin, ces fautes semblent légères; entraîné par ses désirs, il risque tout pour les satisfaire..... Mais ne tremblez-vous pas des suites, Charles?

CHARLES.

Vous m'étonnez, Monsieur; je vous ai déplu, je le vois. Mais j'ignore la raison.....

M. BELTON.

Répondez-moi, Monsieur; où est Henriette Clifford?

CHARLES.

Henriette Clifford! Quoi, Monsieur? Expliquez-vous, je vous en prie?

M. BELTON.

N'avez-vous pas abusé de sa tendresse pour la séduire, pour l'enlever à ses parens?

CHARLES.

La séduire, elle? mon aimable Henriette! abuser de sa tendresse, lui faire la plus légère offense, moi! Ah! j'aimerois mieux mourir.

M. BELTON.

Ah! Charles, je vous croyois des mœurs, un cœur honnête..... Cessez de dissimuler. A l'instant une lettre de son père m'apprend qu'Henriette.....

CHARLES, *très-vivement.*

Une lettre de son père! comment..... pourquoi..... Ah! Monsieur, montrez-la moi..... Des nouvelles de mon Henriette, Major!..... La lettre, Monsieur; pour l'amour du ciel, la lettre.

M. BELTON.

Si cette chaleur tend à prouver votre innocence.....

CHARLES.

Pardon, Monsieur..... Je prouverai tont. Il me sera facile..... Mais la lettre.....: montrez-la moi, de grâce, donnez-la moi.

M. BELTON.

Vous *la montrer*, vous *la donner?* A peine ai-je pu la voir moi-même. Elle est entre les mains de mistriss Belton.

CHARLES, *courant comme un fou.*

Dans les mains de mistriss Belton?..... Je vous rejoins à l'instant. (*Il sort*).

SCÈNE IV.

M. BELTON, LE MAJOR.

LE MAJOR.

A qui diable en a-t-il? Quel sujet l'enflamme à ce point? Sur mon honneur, tous les habitans de cette maison sont composés de matières combustibles. Apprenez-moi.....

M. BELTON.

Vous saurez tout, mon frère. J'aime son émotion, son ardeur; elles me font espérer qu'il n'est point coupable. Sa vivacité va peut-être convaincre ma femme de l'extravagance de ses soupçons. Plût au ciel qu'il fût un moyen de l'en guérir, de l'en guérir à jamais.

LE MAJOR.

Mais apprenez-moi donc, mon *galant* frère, quel

crime vous avez commis ce matin? Auriez-vous osé regarder une des femmes de Madame? Le malin esprit auroit-il fait passer sous vos fenêtres une jeune beauté, au moment où vous preniez l'air?

M. BELTON.

Comment pouvez-vous badiner de mes peines, Major? Ne vous l'ai-je pas dit, une lettre a causé.....

LE MAJOR.

Une lettre! oh, oh! Une lettre suspecte, apparemment? L'empreinte du cachet offroit sans doute aux regards un lacs d'amour, ou deux cœurs traversés d'une flèche, avec cette ingénieuse et toujours nouvelle devise, *une seule nous blesse*. Hem.....

M. BELTON.

Plaisanterie déplacée, mon frère; vous connoissez ma façon de vivre. La lettre étoit pour Charles. Mais le persuader à mistriss Belton..... Ah! son importune jalousie sera mon éternel tourment!

LE MAJOR.

Bon, bon, ces petits démêlés domestiques font les délices des époux. La jalousie est une preuve certaine d'un violent amour, et.....

M. BELTON.

Ah! ce maudit amour! lui seul nous rend tous deux si malheureux. La folle passion de ma femme me tient renfermé chez moi comme un prisonnier d'Etat, m'ôte la liberté de voir mes amis, m'interdit l'usage du papier, des plumes, des crayons même! et ma tendresse m'a rendu si sot, que je ne me trouve pas la force de la contredire.

LE MAJOR.

Vous a *rendu si sot*..... Ma foi, vous dites bien, mon frère; mistriss Belton est jolie, elle a du mérite; elle auroit été une bonne, une excellente femme, si vous aviez su la gouverner.

M. BELTON.

La gouverner? eh, comment?

LE MAJOR.

Je le vois, vous avez grand besoin de mes leçons. Parbleu, je la gouvernerois, moi, je vous en réponds.

M. BELTON.

Oh, sans doute! vous êtes un habile homme, en vérité! Espérer gouverner une femme, vous? Eh, sur quoi fondez-vous cette prétention? Libertin, peu délicat, sans goût dans vos amusemens, sans choix dans vos plaisirs; bornant votre galanterie à payer les faveurs d'une hôtesse, à séduire de jeunes et ignorantes villageoises, à tromper d'innocentes grisettes; vous *gouverneriez une femme,* vous? Est-ce en garnison, ou bien au milieu des camps, que vous avez appris à connoître ce sexe, à diriger ses sentimens, à l'emporter sur ses caprices, à maîtriser ses passions?

LE MAJOR.

Pourquoi non? Les femmes se ressemblent toutes. Filles, mariées, nobles, roturières, depuis la duchesse jusqu'à la plus grossière paysanne, je les ai toujours trouvées les mêmes.

M. BELTON.

Raisonnement faux, ridicule! vous blâmez ma con-

duite, sans en comprendre les motifs. Comment jugeriez-vous des sensations d'un mari, vous qui ne fûtes jamais susceptible de celles dont une ame tendre est affectée? Chez vous, l'amour est seulement un désir grossier. Le point d'honneur, le courage, la témérité, voilà les objets de votre étude et de votre vanité. Mort à tout autre sentiment, sans connoissance du monde, de ses mœurs, de ses usages, votre façon d'envisager les femmes se réduit à les regarder comme une proie, à courir sur leurs traces, à les prendre, si vous pouvez, à les quitter quand la chasse est finie, voilà le cercle de vos idées, et je les crois aussi communes aux militaires, que l'uniforme de leurs régimens.

LE MAJOR.

Le prenez-vous sur ce ton là? Eh bien, le diable vous emporte, mon frère. A l'avenir, n'espérez aucun quartier de ma part. Je le répète, je connois le sexe mieux que vous; il aime à dominer, mais jamais joli tyran ne prendra d'empire sur moi; non, morbleu! ni femme, ni maîtresse, n'aura l'honneur de me subjuguer, de me maîtriser.

M. BELTON.

Vous n'en sauriez répondre.

LE MAJOR.

Parbleu, si. Je suis sûr de moi..... Si j'étois à votre place... Fi, mon frère, fi, votre conduite est pitoyable.

M. BELTON.

Vous n'êtes pas en état de la juger, vous dis-je. Le mariage entraîne souvent..... Mistriss Belton est

extrême, je le sais; mais voir sans cesse une malheureuse femme s'agiter, se tourmenter à cet excès..... Une femme aimée, chérie! cela n'est pas supportable..... Vous riez, mon frère; vous ne concevez pas ma peine; vous ne pouvez penser comme un tendre mari.

LE MAJOR.

Non; mais si tous les tendres maris pensoient comme moi.... Vous êtes dans l'erreur à mon sujet, je puis vous juger, je puis vous guider; je vous connois, je connois mistriss Belton; elle est impétueuse, prend feu, s'enflamme, la poudre s'allume, le canon part et vous tombez. Pourtant vous ne manquez pas de chaleur dans l'occasion, mais votre ardeur s'éteint; la *compassion*, l'*amour conjugal* vous refroidissent, vous perdez vos forces à l'instant où vous devriez presser l'attaque et profiter de vos avantages. Foiblesse, folie. Allez à elle avec courage, tenez ferme, et la victoire est à vous.

M. BELTON.

Eh mon Dieu, mon frère, si vous voyiez sa douleur, ses larmes, ses évanouissemens; voilà ce qui déchire le cœur d'un homme sensible. Son emportement, sa violence, ne me font pas, à beaucoup près, la même impression.

LE MAJOR.

Et c'est pour cela qu'elle pleure et s'évanouit si souvent. Eh! soyez homme, mon frère, sachez résister. Est-elle furieuse, montrez-vous enragé; si elle pleure, criez; si elle gronde, tempêtez. Veut-elle vous trom-

per, opposez l'art à la ruse; tournez ses propres armes contre elle, vous la réduirez enfin.

M. BELTON.

Mais que pourrois-je faire?

LE MAJOR.

Pendant un mois seulement, faites tout ce qu'il vous plaira, sans vous embarrasser d'elle, sans vous en inquiéter; je vous réponds de sa docilité pour le reste de votre vie.

M. BELTON.

Cela se dit aisément; mais vous ne considérez pas les difficultés.

LE MAJOR.

Vous les surmonterez toutes. Usez hardiment de vos droits; osez donner des ordres à vos valets, faites-les exécuter; lisez vos lettres, ne les communiquez point. Liez des parties sans consulter Madame, ne les rompez jamais à sa prière; voyez vos amis, sortez quand vous le voudrez, rentrez quand il vous plaira. Ne rendez aucun compte de vos démarches; bannissez la *complaisance*, la *compassion*, l'*amour*, et toutes ces sottises qui vous gênent, et vous serez tranquille et heureux.

M. BELTON.

En vérité, Major, vous avez raison, je crois..... Plus j'y pense..... Oui, vous avez raison. Je veux suivre vos conseils..... Assurément, je le veux..... Mais mon ame est blessée du chagrin que je vais lui donner : en me voyant prendre ce parti, elle va tomber en foiblesse; ses tristes vapeurs vont la saisir.

LE MAJOR.

Des vapeurs? Ah! je la guérirai des vapeurs! personne ne s'y entend mieux que moi. Les symptômes de celles de ma sœur ne sont pas effrayans. Que vous êtes enfant! dites-moi, s'est-elle jamais évanouie pendant votre absence? l'a-t-on trouvée sans connoissance dans son cabinet? Plus vous ferez d'attention à ses vapeurs, plus elle en aura; n'y prenez pas garde, elles disparoîtront.

M. BELTON.

Cela est vrai, très-vrai. Sur mon honneur, Major, vous avez raison. Je suivrai vos avis. Où dînez-vous aujourd'hui? Pour commencer, je vais demander mon carrosse et vous accompagner.

LE MAJOR.

Bravo! ne vous démentez point, tout ira bien.

M. BELTON.

Vous allez voir. (*Il appelle.*) William?

WILLIAM, *en entrant.*

Que veut Monsieur?

M. BELTON.

Allez faire mettre mes chevaux, je dîne dehors.

WILLIAM.

Vos chevaux, Monsieur?

M. BELTON, *d'un ton ferme.*

Oui, mes chevaux, Monsieur?

WILLIAM.

Tout-à-l'heure, Monsieur. (*Il va et revient.*) Ce

sont ses chevaux que Monsieur demande? Et Madame sait apparemment.....

M. BELTON, *d'un ton absolu.*

Point de raisonnemens. Faites ce que j'ordonne.

WILLIAM.

J'entends bien. Monsieur ordonne; cependant si Madame.....

M. BELTON.

Allez vite.

WILLIAM.

J'y vais, Monsieur; j'y vais à l'instant. (*Il sort*).

M. BELTON.

Eh bien, où dînerons-nous?

LE MAJOR.

A Saint-Alban, ailleurs, où vous voudrez. Vous commencez à merveille, soutenez cela.

M. BELTON.

Je le soutiendrai; je veux faire ma volonté, j'y suis déterminé.

LE MAJOR.

Courage, plus de foiblesse.

M. BELTON.

Ne craignez rien, mon cœur est d'acier, de diamant.

LE MAJOR.

Fort bien.

M. BELTON.

Je suis invulnérable.

LE MAJOR.

Bravo, bravissimo! Conserverez-vous cette fermeté?

M. BELTON.

Je la conserverai, je vous le promets.

LE MAJOR.

Je n'en crois rien, vous ne sauriez.

M. BELTON.

Parbleu, vous verrez. Je suis las de jouer le personnage d'un sot. Attendez-moi; je vais me glisser dans mon cabinet, prendre tout doucement mon épée et mon chapeau.....

LE MAJOR.

Tout doucement? quelle honte! Prenez-les hardiment, demandez-les bien haut, sortez courageusement, à la vue de Madame et de tous ses gens.

M. BELTON.

Oh! non, non. En cela vous avez tort, mon frère. Laissons exhaler sa colère pendant mon absence. Après un mépris si marqué pour son autorité, j'exercerai la mienne à mon retour bien plus facilement.

LE MAJOR.

Soit. Faites à votre fantaisie.

M. BELTON.

Oui, laissez-moi ménager cette affaire.

LE MAJOR.

Peste, vous la ménagerez bien! vous êtes un si habile homme! (*Belton sort*).

LE MAJOR, *seul.*

Il est dangereux, dit-on, de se mêler des querelles de deux époux; je ne suis pas déjà trop bien avec mistriss Belton, avant huit jours je m'attends à me voir fermer sa porte.

SCÈNE V.

CHARLES BELTON, le major BELTON.

LE MAJOR.

Eh bien, Charles, quelle nouvelle?

CHARLES.

Je suis abîmé, confondu, désespéré! Elle est disparue, mon oncle; Henriette, ma chère Henriette est perdue, perdue pour jamais.

LE MAJOR.

Quoi! disparue avec un amant? Je n'en suis pas surpris : vous ne voulez pas me croire, vous autres; je vous dis qu'elles se ressemblent toutes.

CHARLES.

Ah! ne le pensez pas. Elle a fui pour éviter d'épouser cet odieux sir Henry.

LE MAJOR.

En ce cas, c'est une courageuse fille..... Ma foi, Charles, je te félicite; elle est à toi. Refuser un riche imbécile pour mari, c'est résister à une furieuse tentation!

CHARLES.

Ce sir Henry est un homme grossier, ridicule, indigne d'Henriette; elle n'y peut jamais penser.

LE MAJOR.

Pense-t-on à personne quand on vous connoît? Rejeter un baronnet, avec cinq mille livres sterlings de rente, pour le charmant M. Belton! A la vérité, le rustre qui les possède n'auroit pas une idée dans la tête sans la chasse, les chiens, les chevaux, les courses et les paris; mais la fortune tient lieu d'esprit, de talens et même de vertu. Comment avez-vous appris la fuite d'Henriette?

CHARLES.

Par une lettre que son père m'écrit dans sa fureur; il m'accuse d'avoir enlevé sa fille. Ne suis-je pas bien malheureux, mon oncle? Si, par une extravagante conduite, je n'avois pas offensé mon Henriette, elle seroit venue se jeter entre mes bras.

LE MAJOR.

Asile fort agréable pour une jeune personne, et très-décent surtout.

CHARLES.

Comment ai-je pu m'oublier à ce point!.... Jamais Henriette ne me pardonnera, n'est-ce pas, Major? Vous fûtes témoin de ma folie, de sa colère, de ses reproches; combien de regrets de m'avoir donné son cœur! elle rougissoit de son choix..... J'ai perdu sa tendresse, son estime...... Ah! cette idée me tue...... Croyez-vous, mon oncle, croyez-vous qu'Henriette me méprise?

LE MAJOR.

Ma foi, mon ami, je n'en sais rien; mais tu fus bien imprudent, bien ridicule, bien insupportable. En

vain je m'efforçai de t'arrêter par mes signes, de t'imposer silence; tu voulus te perdre auprès de son père : amoureux comme un satyre, ivre comme un lord, la tête échauffée, le cœur ouvert, tu découvris au vieux Clifford tes sentimens, ceux de sa fille; tu fis serment de chasser ton rival de la province, de l'insulter, de le battre, de l'exterminer ! En vain je te tirai par la manche, en vain je t'écrasai le pied; rien ne put retenir ton impétuosité.

CHARLES, *rêvant.*

Seule, sans secours, sans défense, dans quel embarras, dans quel péril elle peut se trouver ! où la chercher? comment espérer de la joindre !

LE MAJOR.

A-t-elle à Londres des parens, ou des amis?

CHARLES.

Des parens...... Attendez...... Oui, une de ses parentes..... Ah ! quel bonheur si elle est à Londres ! c'est assurément chez ladi Freelove, sa cousine..... J'y vole à l'instant.

LE MAJOR.

Et la connoissez-vous, cette cousine d'Henriette?

CHARLES.

Fort peu : mais dans une occasion si pressante, je puis négliger les formalités.

LE MAJOR.

Un moment. Je connois Miladi, moi.

CHARLES.

Vous la connoissez ? rien de plus heureux. Daignez

m'accompagner, vous me présenterez; hâtons-nous, qui vous arrête? Venez, venez donc.

LE MAJOR.

Patience, écoutez.

CHARLES.

Mais, Monsieur, nous perdons du temps, et mon Henriette.....

LE MAJOR.

Oh! votre Henriette..... Je ne suis pas amoureux, moi; j'ai le sens commun; je connois cette ladi Freelove, et si votre maîtresse est chez elle, c'est tant pis. Elle seroit mieux ailleurs.

CHARLES.

Comment, que voulez-vous dire?

LE MAJOR.

Miladi est une femme du grand monde, elle voit la *bonne comgagnie;* mais je ne lui confierois ni ma maîtresse, ni ma femme.

CHARLES.

Quoi, Monsieur, vous pensez?.....

LE MAJOR.

Eh! oui, Monsieur, je pense..... Ecoutez, Charles, vous êtes jeune, sans expérience, vous ne connoissez pas le monde; croyez-moi, mon ami, peu de femmes s'égarent par un penchant véritable pour notre sexe; mais beaucoup se perdent par les soins officieux d'une autre femme; et ladi Freelove est en état de bien former une novice, je vous en avertis. D'ailleurs elle a des desseins sur sa nièce; ne vous rappelez-vous pas

les propositions qu'elle fit à Clifford, de la part de milord James?

CHARLES.

Elles furent rejetées avec beaucoup de mépris; le bon campagnard ne hait rien autant qu'un lord, il s'en expliqua en termes fort clairs.

LE MAJOR.

Soit. Mais cette antipathie pour les titres, ne se transmet pas avec le sang; peut-être sa fille n'a-t-elle pas la même aversion. A tout hasard, si elle est au pouvoir de ladi Freelove, veillez-la de près, cette femme est aussi malicieuse et plus adroite qu'un singe; prenez-y garde, je vous le dis en ami, Charles; prenez-y garde.

CHARLES.

Parbleu, Monsieur, le moyen de m'épargner de l'inquiétude est tout simple. Je vais chez ladi Freelove; si je trouve mon Henriette, je m'en saisis, je l'arrache au danger, je l'enlève de cette odieuse maison, dussé-je y mettre le feu.....

LE MAJOR.

Doucement jeune homme, doucement. Vous êtes trop vif. Attendez, écoutez, consultons entre nous....

SCÈNE VI.

M. BELTON, le MAJOR, CHARLES.

M. BELTON.

Allons, la voiture est prête, partons. Charles vient-il avec nous?

CHARLES.

Aller avec vous? Eh! mon Dieu, qu'y ferois-je? je suis si troublé, tant de craintes m'agitent à la fois..... Mon impatience, la confusion de mes idées..... Que résoudre, que faire, à quel parti m'arrêter?

(*Il se jette sur un siége*).

SCÈNE VII.

MISTRISS BELTON, LES MÊMES.

MISTRISS BELTON, *parlant sans se montrer.*

Demander son carrosse! dîner dehors! cela me paroît nouveau. Où est votre maître!

M. BELTON.

Ah! voilà le diable, mon frère; entendez-vous ma femme?

MISTRISS BELTON.

Qu'est-ce que cela signifie, M. Belton? Vous ne dînez pas chez vous aujourd'hui, m'a-t-on dit?

M. BELTON, *d'un ton assez assuré.*

Ne vous inquiétez pas, ma chère; j'ai une petite affaire à régler avec le Major, et nous dînerons ensemble à Saint-Alban.

MISTRISS BELTON.

Ne pouvez-vous régler vos affaires ici? Mais ce sont des affaires de galanterie, sans doute, et ma présence vous gêneroit. (*Au Major.*) Je reconnois votre ouvrage, Monsieur.

LE MAJOR.

Eh mon Dieu, ma sœur! que vous importe s'il dîne chez lui ou dehors?

MISTRISS BELTON.

Cela m'importe beaucoup, Monsieur, et je ne prétends pas.....

LE MAJOR.

Croyez-moi, ma sœur, laissez-le aller, vous le trouverez de meilleure compagnie à son retour. Etre toujours ensemble, rien de plus fatigant, de plus ennuyeux : on prend de l'humeur, on se boude, on se querelle..... Si vous consentiez à vous séparer de temps en temps, vous vous reverriez avec bien plus de plaisir.

MISTRISS BELTON.

Mêlez-vous de vos affaires, Monsieur; je n'ai pas besoin de vos conseils. Permettez-moi de vous le dire; il vous convient très-peu de vouloir me priver.....

M. BELTON.

Ne vous fâchez pas contre le Major, ma chère; ce n'est pas sa faute si je désire de prendre l'air. Je reviendrai de bonne heure, je vous le promets.

MISTRISS BELTON.

Vous *reviendrez de bonne heure?* Eh! pourquoi sortir? où est la nécessité de sortir? Mais, je devine.... ordinairement quand vous avez dessein de me tromper, vous choisissez mieux vos prétextes..... Oser me dire que vous allez à Saint-Alban! c'est agir ouvertement, ne garder aucune mesure.

M.

M. BELTON.

Vous êtes étonnante! Je vous jure que je vais....

MISTRISS BELTON.

Chercher la Dame de la lettre.

M. BELTON.

Eh bien! je ne sortirai pas; serez-vous convaincue, satisfaite. Je ne vous quitterai pas, ma chère.

LE MAJOR, *bas à Belton.*

Vous ne sortirez pas? quelle honte! Allons, montrez-vous un homme; ne cédez pas à son caprice.

M. BELTON, *bas au Major.*

Elle a été si tourmentée ce matin par sa jalousie.... En vérité, je dois avoir cette petite complaisance pour elle.

LE MAJOR, *toujours bas.*

Fi, mon frère, fi; sortez tout-à-l'heure, ou vous êtes assujetti pour jamais.

M. BELTON, *au Major.*

Vous voyez bien que cela n'est pas possible. (*A sa femme.*) Je dînerai avec vous, mon amour.

MISTRISS BELTON.

J'allois vous en prier, mon cher; aller à Saint-Alban, quelle folie!

M. BELTON.

Une autre fois, Major, comptez sur moi.

LE MAJOR, *bas à son frère.*

Un cœur d'*acier*, de *diamant*, un *cœur invulnérable.*

MISTRISS BELTON, *s'en allant.*

Venez-vous, M. Belton?

M. BELTON.

Me voilà, je vous suis, ma chère. Adieu, Major.

SCÈNE VIII.

LE MAJOR, CHARLES.

LE MAJOR, *riant.*

La belle résolution! voilà ce qui s'appelle un mari philosophe : grand exemple pour vous, Charles! Mais que diable faites-vous là, vous dormez, je crois? Riez donc un peu de la soumission de votre oncle.

CHARLES.

Ah! Monsieur, je n'ai pas à présent la moindre disposition à rire.

LE MAJOR.

Moi, mon ami, je ris de tout mon cœur; Belton et vous, égayez beaucoup mes réflexions. Si tu veux dîner avec moi, viens à quatre heures à Saint-Alban, j'y serai; nous boirons à la santé d'Henriette, et nous penserons à tes affaires.

CHARLES.

Je ne vous promets pas de m'y rendre, mon oncle; je vais courir au hasard, aller par toute la ville chercher mon Henriette..... Mon cœur me dit..... Oui, je suivrai ses mouvemens, j'irai d'abord chez ladi Freelove; si je n'y trouve pas miss Clifford, le ciel sait où je dirigerai ma course.

LE MAJOR.

Ecoutez, Charles, si vous la trouvez, vous en serez peut-être embarrassé, amenez-la chez moi; j'ai un appartement écarté, joli.

CHARLES.

Eh! je vous en prie, Monsieur, ne badinez pas.

LE MAJOR.

Eh bien, très-sérieusement, mon ami, ma maison est à votre service.

CHARLES.

Je vous rends grâce, je pars.

LE MAJOR.

Oui, conduisez-la chez moi. Demain au point du jour, vous, votre maîtresse, sa femme de chambre et l'aumônier du régiment, vous prendrez la poste et la route d'Ecosse. A votre retour, vous demanderez compte à M. Clifford de la fortune de sa fille devenue votre femme. Rien n'est plus facile, plus commode, plus honnête; voilà comme on fait l'amour à présent, et comment on s'allie aux meilleures familles du royaume.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

(Le théâtre représente une chambre, dans une hôtellerie.)

SCÈNE I.

SIR HENRY, TOM.

SIR HENRY.

Trois cents guinées pour la jument, et six guinées à celui qui la fait avoir, n'est-il pas vrai, Tom?

TOM.

Oui, Monseigneur (1).

SIR HENRY.

Etes-vous sûr qu'il n'y ait aucun mélange, aucune tache dans son sang?

TOM.

C'est bien la meilleure bête, Mónseigneur! elle ne touche pas la terre, elle vole..... Comme je dis à Monseigneur, voici sa généalogie.

SIR HENRY.

Est-elle bien attestée?

TOM.

Attestée, signée par milord Spur, par milord Startals, et par le maquignon le plus riche du royaume.

(1) L'anglais dit *Votre honneur*, c'est plus que *Monsieur*, c'est moins que *Monseigneur*.

SIR HENRY *lit.*

Voyons. « Jenny, surnommée la Légère, fut en-
» gendrée de la superbe Grand-galop, par le cheval
» bai-brun de sir Aaron Driver, appelé Noire-crinière;
» lequel Noire-crinière eut pour mère Blanche-étoile,
» engendrée de la jument barbe de milord Edge, par
» son frère Tom Jones; sa grand'mère fut la duchesse
» Irlandaise, sœur de la fameuse Proserpine; son
» grand-père, le célèbre Trajan, du chevalier Sportly;
» sa bisaïeule, Peggy Newmarket; sa trisaïeule,
» Block-Moll; son aïeul, le renommé Régulus de sir
» Ralph Whips; et son trisaïeul, le vigoureux prince
» Anamaboo.

» *Signé* Spur, Startals, *etc.* »

TOM.

Et plus bas la marque du maquignon. Vous le voyez, Monseigneur, ses ancêtres étoient des chevaux sans prix. Un poulain de cette jument et de votre cupidon, vaincra le monde entier.

SIR HENRY.

Eh bien, nous y penserons. Mais, morbleu, Tom, j'ai peur d'avoir fourbu mon pauvre petit hongre, avec cette maudite chasse, aussi inutile que fatigante.

TOM.

Il est diablement essouflé, Monseigneur; au bout de tout cela, je crains bien que madame Henriette ne nous ait donné le change; sûrement elle aura pris un chemin de traverse, au lieu de venir tout droit à Londres.

SIR HENRY.

Non, non, nous sommes sur sa trace, nous avons chassé le nez au vent : mais écoutez, Tom, visitez toutes les écuries de la ville, tâchez de me trouver un petit cheval de route, pour moi, et un cheval de suite, fort, puissant, capable de porter un valet et mon porte-manteau.

TOM.

Les chevaux de sir Roger sont à vendre, j'irai les voir. Il faut à Monseigneur un cheval un peu plus fort que Snip?

SIR HENRY.

Y pensez-vous? Snip porteroit deux fois mon poids..... Pauvre Snip! s'il peut se tirer d'affaire, je ne le donnerois pas pour cent guinées. Allez à l'écurie, faites-lui prendre du vin, examinez ses pieds, ses jambes, ses yeux..... Mais, où est donc M. Clifford?

TOM.

Je l'ai laissé déjeûnant avec un bon pâté, et s'informant de madame Henriette aux gens de la maison. Je vais lui dire que vous le demandez.

SIR HENRY.

Allez. Mais écoutez, Tom, je vous recommande mon cher Snip, ayez-en bien soin.

TOM.

Pardi, Monseigneur, je lui ferai comme à vous-même.

SIR HENRY.

Allez vite. Je descendrai tout-à-l'heure à l'écurie.

SCÈNE II.

SIR HENRY, *seul.*

Voyons encore cette généalogie..... (*Il lit*) *Engendrée de la superbe Grand-galop, par Noire-crinière; lequel eut pour mère Blanche-étoile*..... Morbleu ! faut-il que ce maudit accident soit arrivé dans la semaine de Newmarket : je perdrai sûrement ma gageure avec milord Choakjade. Je l'aurois gagnée en courant moi-même; n'avoir pas seulement l'espoir de me dédommager, en pariant contre moi....... Je suis un malheureux chien ! j'ai fourbu mon cheval, je perdrai cent guinées, et je ne retrouverai point ma maîtresse..... Cette miss Henriette est bien le plus rétif, le plus ombrageux petit animal..... Mais si je puis une fois lui saisir la bride, sur ma parole, je la lui tiendrai haute; elle aura beau se cabrer, détacher des ruades, je serai ferme sur les étriers..... Sa fortune jointe à la mienne, va me mettre en état d'avoir le plus beau harras et le plus noble chenil de toute la province.... Mais voici sa vieille rosse de père, plus essoufflé, plus poussif.....

SCÈNE III.

M. CLIFFORD, SIR HENRY.

M. CLIFFORD.

Eh bien, sir Henry, avez-vous appris de ses nouvelles?

SIR HENRY.

Oui, Tom s'engage à vous la faire avoir pour trois cents guinées.

M. CLIFFORD.

Pour trois cents guinées! que voulez-vous dire? Où est-elle? quel chemin a-t-elle pris?

SIR HENRY.

Elle a d'abord été à Epsom; d'Epsom, à Lincoln; de Lincoln, à Nottingham, et de Nottingham, à Yorck, où elle est actuellement.

M. CLIFFORD.

Impossible! A-t-elle eu le temps de faire la moitié de cette route? de qui diable me parlez-vous?

SIR HENRY.

Parbleu, de la jument que vous vouliez acheter l'autre jour.

M. CLIFFORD.

L'enfer vous confonde, vous et la jument! j'ai bien autre chose en tête.

SIR HENRY.

Vous en raffoliez, vous la souhaitiez passionnément, et ma foi, vous aviez raison; c'est la plus belle bête! sa figure est sans défaut, son sang pur, sans la moindre tache.....

M. CLIFFORD.

Malédiction sur son sang, sur le vôtre!..... Henriette, ma provoquante Henriette!.... Où est-elle? où peut-elle être?.... Quoi! vous n'en avez rien appris, rien du tout?

SIR HENRY.

Ma foi, non. La rusée petite bête nous a finement dévoyés. Je viens d'ordonner à Tom de s'en informer là-bas aux valets d'écurie.

M. CLIFFORD.

S'informer de ma fille à des valets d'écurie! Etes-vous enragé, possédé? ne pouvez-vous la chercher vous-même? parcourir la ville, les fauboargs, les campagnes? Ce jeune audacieux, cet impertinent Belton sait bien où elle est, je vous en réponds..... Est-il un sort plus maudit que le mien! avoir une fille, l'aimer à la folie..... Je me suis tourmenté, j'ai travaillé, songé, rêvé, pour assurer le bonheur de la mienne; je m'en suis occupé toute ma vie, et l'ingrate coquine aime mieux aller au diable, à sa fantaisie, que d'être heureuse en suivant ma volonté!..... Mais elle t'aura, je l'ai mis dans ma tête, elle t'aura en dépit d'elle; je ferai sa félicité, oui, je la ferai, quand je devrois briser son cœur..... Méchante petite bohémienne! me quitter, s'enfuir, abandonner, affliger son pauvre père! un père dont elle est adorée!.... Je ne veux jamais la revoir, je ne veux jamais en entendre parler..... Sir Henry, comment ferons-nous pour avoir de ses nouvelles, pour la retrouver.... Morbleu, répondez donc, ne pouvez-vous me parler, me consoler, me dire..... Enfer et furies! quelle stupide indifférence! Ne vous souciez-vous plus de ma fille?

SIR HENRY.

Le diable vous emporte! M. Clifford; vous me feriez enrager avec vos discours. N'avez-vous pas

bonne grâce de m'accuser d'indifférence ? Cette damnée chasse que nous venons de suivre, me coûtera cent guinées; pour sauver la vie à ma famille entière, je ne me serois pas éloigné de Newmarket cette semaine, et vous venez me reprocher..... Tenez, je parie six contre un, que votre Henriette.....

M. CLIFFORD.

Et moi, je parie que non. N'osez pas attaquer mon Henriette, elle vaut cent fois mieux que vous; vous ne la méritez pas, vous n'approchez pas d'elle..... La plus aimable, la plus douce, la plus belle, la plus charmante fille!..... La petite masque me fera mourir, elle brisera mon cœur; coquine, me quitter! O Dieu, Dieu!.... Je t'en prie, sir Henry, mon cher, mon honnête ami; cherche, courre, ne te lasse point, découvre où elle s'est envolée.

SIR HENRY, *à part.*

Oui, je tuerai tous mes chevaux, attendez-vous-y? (*Haut.*) Si vous mettiez un avertissement dans les papiers publics; il faudra désigner sa couleur, ses marques, son âge, sa hauteur; j'ai retrouvé la plus jolie jument du monde par ce moyen.

M. CLIFFORD.

Damnation! désigner ma fille, la mettre dans les papiers, promettre une récompense à qui la ramenera, la traiter comme un chien égaré, ou dérobé!.... Il a retrouvé sa jument, dit-il? Cet homme a le diable dans la tête, il ne pense qu'à des courses, à des chevaux, à des lévriers..... Mort et enfer! je voudrois que vous fussiez au fond de la nouvelle Angleterre.

SIR HENRY.

Et moi, je voudrois que votre fille fût en fourrière, on sauroit où la prendre au moins, et cela nous épargneroit bien de l'inquiétude et bien de la peine.

M. CLIFFORD.

Où porter mes pas? de quel côté tourner? à qui m'adresser? Aller chez ce jeune infâme! peine inutile; son intérêt l'engage à me la cacher; me la découvrira-t-il?..... Si elle ne me donne pas de ses nouvelles aujourd'hui, je l'abandonne pour jamais..... Un accident fâcheux peut lui être arrivé; elle est sans secours, sans protection..... O méchante, méchante Henriette! Mais je m'afflige comme un sot, comme un imbécile; pendant que l'impudente est avec son cher étourdi..... Elle me fera perdre l'esprit; je voudrois être mort, je voudrois qu'elle fût morte..... Je veux brûler la cervelle à ce scélérat Belton, à ma fille, à moi-même.

SCÈNE IV.

SIR HENRY, M. CLIFFORD, TOM.

SIR HENRY.

Eh vite, Tom, des nouvelles du pauvre Snip; comment se porte-t-il?

TOM.

Un peu mieux, Monseigneur; depuis qu'il a pris du vin, il respire assez facilement; mais, Ladi, votre chienne d'arrêt, a les pattes terriblement écorchées.

M. CLIFFORD.

Mille diables enlèvent Snip et Ladi; coquin, as-tu des nouvelles d'Henriette?

TOM.

A propos, je viens tout exprès conter à mon maître, et à vous, Monsieur, que John, le garçon d'écurie, dit comme ça, qu'une dame, juste et à point tout comme madame Henriette, étoit arrivée ici, l'autre jour, dans une chaise; et puis qu'une autre belle dame est venue la chercher dans un carrosse tout doré.

M. CLIFFORD.

Et cette belle dame, étoit-elle seule dans sa chaise?

TOM.

John dit comme ça qu'il y avoit une femme de chambre avec elle.

M. CLIFFORD.

Et dans quel quartier les a-t-on menées?

TOM.

Sur votre respect, Monsieur, John dit comme ça que le cocher eut ordre d'aller à la place de Grovesnor.

SIR HENRY, *sautant.*

La bête est à nous, courons beau-père, faisons-la débûcher.

M. CLIFFORD.

Je l'avois dit, elle est avec son jeune impudent. Ce Belton aura sans doute engagé sa tante à la venir prendre ici; elle est chez mistriss Belton, ou chez ladi Freelove; l'une et l'autre demeurent à la place de Grovesnor. Sir Henry, courez, allez parler à ladi

Freelove ; je vais rendre visite à l'autre bégueule..... Nons la retrouverons, nous la retrouverons. Oh! je lui apprendrai à voyager sans ma permission..... Elle t'épousera ce soir; oui, ce soir, ou..... Viens, mon ami; viens, hâtons-nous.

SIR HENRY.

Taïaut, taïaut, taïaut; appuyons, sonnons fort; taïant, taïaut! (*Ils sortent*).

SCÈNE V.

(Le théâtre change, et représente l'appartement de mistriss Belton.)

MISTRISS BELTON, *seule, se promenant d'un air agité.*

Plus j'y pense, plus je suis convaincue que cette lettre étoit pour lui. Je vois clair. Ils se sont tous ligués contre moi. Mon mari m'est infidèle, son frère l'encourage à m'offenser; Charles avoue la lettre, il se prête à leurs complots..... Me croient-ils insensée, stupide? Oh! je leur apprendrai..... Monsieur Belton va venir me trouver, son caractère est franc, son cœur s'ouvre aisément; s'il croit mes sonpçons dissipés, ma colère évanouie, il se trahira lui-même par ses discours. Il faut paroître gaie, tranquille; ne montrer ni crainte, ni défiance, et tirer adroitement son secret..... Il vient..... Sa vue excite en moi..... Ah! qu'il est difficile de dissimuler, de réprimer les mouvemens d'une juste indignation! que ne puis-je donner un libre cours..... Mais contraignons-nous, cachons la vive émotion de mon cœur.

SCÈNE VI.

M. BELTON, MISTRISS BELTON.

MISTRISS BELTON, *d'un ton doux.*

AH! vous voilà, mon cher? il n'est point d'instant dans le jour où je ne sois sensible au plaisir de vous voir. Il me tardoit d'être seule avec vous, pour vous parler de cette ridicule affaire de ce matin.

M. BELTON, *d'un air froid et sérieux.*

En vérité, ma chère, je dois vous dire.....

MISTRISS BELTON, *affectant de rire.*

Ne prenez donc pas un air si grave. Allons, tout est éclairci, tout est fini; Charles vous a justifié; je suis désabusée, tranquille, contente.

M. BELTON, *avec joie.*

Est-il vrai, ma chère? ah! que vous me rendez heureux! Conservez cette paisible disposition, rejetez à l'avenir d'injustes, de cruels soupçons, et rien ne troublera notre félicité.

MISTRISS BELTON.

Réellement je commence à le croire; je ferai mes efforts pour les bannir, ces tristes soupçons. Je ne m'en défends pas, je suis quelquefois bien sotte. Ce matin, par exemple..... Je ne puis m'empêcher d'en rire, m'alarmer si vivement! donner à cette lettre une interprétation si fausse..... Mais j'ai reconnu mon erreur..... J'étois bien ridicule, n'est-ce pas?

M. BELTON.

N'en parlons plus, ma tendre amie; oublions cette

folie. Votre gaîté, cette humeur charmante où je vous vois, suffit pour tout réparer.

MISTRISS BELTON.

Je suis souvent trop emportée, je ne puis calmer la violence..... Je vous aime, M. Belton, je vous aime si passionnément...... Il m'est bien difficile. Mais...... vous avez raison, n'en parlons plus; n'en parlons jamais. Où est Charles?

M. BELTON.

Hélas! le pauvre Charles va, vient, court, s'agite, cherche partout cette jeune personne dont il est amoureux.

MISTRISS BELTON, *d'un air indifférent.*

Où pensez-vous qu'elle puisse être?

M. BELTON.

Sûrement chez quelques-uns de ses parens.

MISTRISS BELTON.

Elle a des parens à Londres? Eh savez-vous où ils logent, ses parens?

M. BELTON.

Ladi Freelove, sa cousine, loge dans notre voisinage.

MISTRISS BELTON, *le fixant d'un air attentif.*

Ladi Freelove? ah, ah, fort bien. Charles est-il allé chez elle? en apprendra-t-il des nouvelles chez cette dame?

M. BELTON.

Je n'en sais rien; mais je l'espère, le désire de tout mon cœur.

MISTRISS BELTON, *avec émotion.*

Vous l'*espérez*, vous le *désirez de tout votre cœur*, M. Belton?

M. BELTON.

Oui, je le désire; eh pourquoi ne le désirerois-je pas?

MISTRISS BELTON, *se remettant.*

Ce désir est très-naturel; je le souhaite aussi, je vous l'assure. Ma joie égaleroit la vôtre, si je voyois Charles se marier avantageusement. Vous n'en doutez pas, mon bon ami?

M. BELTON.

Non, ma chère, assurément; il ne peut mieux s'allier. Miss Clifford est une jeune personne remplie d'agrémens, de mérite.....

MISTRISS BELTON, *d'un air inquiet.*

Vous la connoissez donc beaucoup?

M. BELTON.

Mon Dieu, oui. L'été dernier, je la vis souvent à la campagne, chez son père et chez le Major; leurs terres se touchent.

MISTRISS BELTON, *d'une voix altérée.*

Très-souvent, vous l'avez vue très-souvent?

M. BELTON.

Presque tous les jours; Charles avoit soin d'arranger les parties, et les rendoit très-fréquentes.

MISTRISS BELTON, *toute troublée.*

En vérité!.... Mais.... Je voulois dire.... Mais je..... Je disois..... Oui, je disois.....

M.

M. BELTON.

Vous disiez, ma chère?

MISTRISS BELTON, *s'efforçant de se remettre.*

Je disois..... Je voulois demander..... Est-elle belle?

M. BELTON.

Prodigieusement belle.

MISTRISS BELTON, *avec dépit.*

Prodigieusement belle? Et passe-t-elle pour avoir de l'esprit?

M. BELTON.

C'est la plus spirituelle, la plus modeste, la plus charmante fille que j'aie vue ou entendue. Si vous la connoissiez, vous l'aimeriez à la folie.

MISTRISS BELTON.

A la folie! croyez-vous?

M. BELTON.

Je n'en doute pas. En vérité, ma chère, on est heureux près d'elle. Le pauvre Charles en fut d'abord épris, et chaque jour augmenta sa passion pour elle. Je n'en suis point surpris, elle possède des qualités si distinguées, des vertus si douces, si sociables; elle a tant de grâces, de talens; elle est si complaisante, si enjouée, si bonne, si généreuse! tout le monde l'admire, la chérit, l'adore.

MISTRISS BELTON, *avec beaucoup d'altération et de dépit.*

Eh! bon Dieu, vous voilà dans de grands ravissemens!

M. BELTON.

Des ravissemens! point du tout. Je vous peins seu-

lement les agrémens de sa figure, les charmes de son caractère; j'ai cru vous donner de la joie, en vous apprenant combien le choix de Charles doit naturellement le rendre heureux, parfaitement heureux.

MISTRISS BELTON, *se contraignant.*

Oh! Charles..... Oui, comme vous dites, Charles sera parfaitement heureux.

M. BELTON.

N'êtes-vous pas flattée de le penser?

MISTRISS BELTON, *s'efforçant de prendre un ton doux.*

Oh! très-flattée..... Ce pauvre Charles! combien je m'intéresse à ce qui le touche! Cette fuite doit lui causer beaucoup d'inquiétude..... Je pense, Monsieur Belton..... Oui, vraiment, il seroit très-bien à vous de l'aider dans cette affaire.

M. BELTON.

Le croyez-vous, mon ange? cette bonté pour Charles m'enchante. Oui, vous avez raison, nous devons l'aider, lui prêter nos secours..... Voyons..... Comment nous y prendre? par quel moyen..... Il me vient une heureuse idée; il nous sera facile de servir mon neveu.

MISTRISS BELTON.

Comment? Je suis disposée à tout faire pour vous obliger, mon cher.

M. BELTON.

Rien n'est plus tendre. Oh! ma très-chère amie, si vous conserviez ce calme, cette humeur douce; si

vous n'altériez jamais ce naturel aimable, nous serions les plus heureux époux!....

MISTRISS BELTON.

Mais parlez donc, quelle est cette idée?

M. BELTON.

Elle est très-simple, et vous l'approuverez, j'en suis sûr. Si Charles a le bonheur de retrouver sa maîtresse.....

MISTRISS BELTON, *ironiquement.*

Oh! il la retrouvera.

M. BELTON.

Alors, ma chère, avec votre permission, il pourra....

MISTRISS BELTON.

Il pourra, quoi?

M. BELTON.

La conduire ici?

MISTRISS BELTON, *d'un ton très-animé.*

Comment! ici?

M. BELTON.

Oui, la mettre sous votre protection ; en arrivant, son père la trouvera dans un asile décent; il verra la droiture et l'honnêteté des intentions de Charles; mon neveu sera tranquille, et.....

MISTRISS BELTON, *saisie d'étonnement.*

Je suis pétrifiée. Cette sécurité, cette hardiesse, surpassent mon attente; j'en crois à peine mes sens. Quoi! me proposer..... Vit-on jamais une telle assurance?..... La prendre sous ma protection, moi! Vous oseriez, dans ma maison, sous mes yeux.....

M. BELTON, *interdit.*

Mais je croyois..... J'imaginois.....

MISTRISS BELTON.

Espérer..... Vouloir me faire jouer cet indigne personnage! chez moi, dans ma propre maison; amener..... N'est-il point d'autres endroits..... Est-ce à votre femme à servir vos infâmes desseins?

M. BELTON.

Eh! bon Dieu, que voulez-vous dire? quelle étrange idée! je demeure surpris.....

MISTRISS BELTON, *très en colère.*

Oui, surpris, confus et même confondu. Votre impudente confiance vous trahit, vous découvre..... Me supposez-vous imbécile? privée de la faculté de voir, d'entendre, de penser, de sentir. La lettre de ce matin, Monsieur.....

M. BELTON.

La lettre, Madame.....

MISTRISS BELTON, *furieuse.*

S'adressoit à vous, à vous-même, Monsieur. Tout est expliqué, tout est éclairci; je n'ai plus le moindre doute, et je vous rends grâce des lumières que vous venez de me donner. J'en saurai faire usage, M. Belton; tout l'univers saura comment je suis traitée, quelle est la récompense de ma tendresse, de ma fidélité, de ma vertu. Perfide, j'exposerai votre bassesse à tous les yeux, et je n'épargnerai rien pour me venger du plus faux, du plus traître, du plus vil de tous les hommes. (*Elle sort*).

SCÈNE VII.

M. BELTON, *seul.*

UNE furie la possède! Comment une jalousie si mal fondée peut-elle renaître? Que veut-elle dire? qui vient d'exciter sa colère? Des lumières! Je lui ai donné des lumières, moi! Je n'y comprends rien.

(*Nelly traverse le théâtre.*)

Où allez-vous, Nelly?

NELLY, *parlant sans s'arrêter.*

Je vais avertir le portier. Madame ne veut voir personne aujourd'hui.

M. BELTON, *seul.*

Malheureuse femme! elle va s'occuper de ses soupçons, les nourrir, s'efforcer de réaliser ses tristes chimères..... Où courez-vous, John?

JOHN, *traversant la scène sans s'arrêter.*

Faire mettre les chevaux; Madame veut sortir tout-à-l'heure, Monsieur.

M. BELTON, *seul.*

Quel est son dessein? je la plains. Ses peines sont l'ouvrage de sa fantaisie; mais elle les sent, elle souffre. Mon malheur est trop vrai, le sien redouble. Tourmenté par son humeur, affligé de ses chagrins..... Mon cœur est déchiré. Cette compagne chérie, dont la société devoit me rendre si heureux, trouble mon repos, empoisonne tous les instans de ma vie, me

fait haïr mon existence.... Ah! cet état n'est plus supportable. A tout prix, il faut trouver le moyen d'en sortir. (*Il sort*).

SCÈNE VIII.

(Le théâtre change, et représente l'appartement de ladi Freelove.)

LADI FREELOVE, WILLIAM.

LADI FREELOVE, *tenant un billet, et lisant tout haut.*

Si vous le permettez, je prendrai la liberté de paroître chez vous, dans l'effroyable négligé d'un écuyer très-fatigué, sortant du manége. Attend-on la réponse?

WILLIAM.

Oui, Miladi; un des gens de milord James est en bas.

LADI FREELOVE.

Qu'on fasse mes complimens à Milord, je serai fort aise de le voir. Où est miss Clifford?

WILLIAM.

Dans son appartement.

LADI FREELOVE.

Que fait-elle?

WILLIAM.

Elle écrit, je crois.

LADI FREELOVE, *à part.*

La ridicule créature! elle écrit sûrement à cet étourdi, à ce Belton. (*Haut.*) Allez, William, allez lui dire que je voudrois lui parler.

(*William sort*).

LADI FREELOVE, *seule.*

Il est très-difficile de conduire une petite provinciale, simple, sans expérience, sans connoissance du monde et de ses usages. Comme toutes les jeunes personnes de son âge, Henriette s'est follement entêtée, a pris une passion romanesque; c'est son premier amour.... *Premier amour!* charmante expression, dont le sens est, tout uniment, que le premier homme dont l'hommage nous apprend le pouvoir de nos attraits, nous donne, à nos propres yeux, un air de conséquence, flatte notre orgueil et développe dans notre cœur les mouvemens de la vanité. La pauvre Henriette n'en sait pas tant, elle suppose son amour éternel, sa constance à toute épreuve; à l'entendre, elle sacrifieroit tout, pour se conserver à son amant; elle reviendra de cette erreur, je l'espère; décidément, Belton ne l'épousera point. Une alliance avec milord James, peut ajouter à l'éclat, à la dignité de notre maison; ce projet est raisonnable, il me plaît; si Milord me seconde, je lui donnerai des moyens..... Mais voici Henriette.

SCÈNE IX.

LADI FREELOVE, MISS HENRIETTE CLIFFORD.

LADI FREELOVE.

Eh bien, toujours triste, boudeuse, maussade? Eh! je vous prie, ma jolie petite fugitive, efforcez-vous d'être moins sombre; cette continuelle mélancolie me donne des vapeurs.

MISS HENRIETTE.

Daignez me pardonner, Madame; m'est-il possible d'être gaie dans la situation où je suis? Je connois la tendresse de mon père, la violence de son humeur; ma démarche indiscrète peut lui faire perdre la raison. Pourquoi l'ai-je quitté? Ah! je m'en repens; oui, je voudrois être près de lui, dussé-je subir le sort dont son obstination me menaçoit.

LADI FREELOVE, *d'un ton ironique.*

Oh! vous avez été une méchante, une hardie petite fille, il faut l'avouer. Mais ne vous inquiétez plus de votre papa; ma lettre a dû lui apprendre que sa brebis égarée est près de moi, à l'abri de tout danger, disposée à lui obéir, s'il veut la débarrasser de cet odieux sir Henry. Tranquillisez-vous donc, ma jolie parente; à propos de quoi vous affliger ainsi? Ah! bon Dieu, que cette éducation de province est pitoyable! Comment vous élève-t-on? quelle timidité, quelle enfance! Dans le cas où vous étiez, l'habitante de Londres la plus simple, la plus innocente, auroit

sauté par la fenêtre, se seroit jetée dans les bras d'un amant, et, sans songer à son père, auroit quitté le royaume en vingt-quatre heures.

HENRIETTE.

Hélas! je crains d'en avoir déjà trop fait. Je frémis, en songeant aux suites que peut avoir mon imprudence.

LADI FREELOVE.

Ce propos est d'une pruderie..... Rien de plus gauche que cette façon de penser.

HENRIETTE.

Mais, Madame, ma tendresse pour mon père, mon respect, ma reconnoissance, le devoir.....

LADI FREELOVE.

Ah! seigneur, vous m'allez donner le spleen! où prenez-vous ces vieux mots hors d'usage? Vous êtes une fille rare, Henriette : si réservée, si craintive, si respectueuse, si raisonnable, et pourtant amoureuse... Pourquoi rougir? L'amour est un sentiment naturel; je ne vous blâme point d'aimer, mais je m'étonne de votre goût, de votre choix : fi, ma chère, un simple gentilhomme, sans dignités, sans titres; quand vous êtes maîtresse d'épouser un homme de la première distinction.

HENRIETTE.

Je vous dirai librement ma pensée, Madame; je crois qu'un homme *de la première distinction* me rendroit fort malheureuse. L'égalité dans les époux convient mieux.....

LADI FREELOVE.

Voilà bien l'idée la plus plate, le préjugé le plus gothique, *l'égalité!* avant le déluge on pouvoit penser ainsi; mais à présent.....

HENRIETTE.

Je ne désire point d'être mariée, Madame.

LADI FREELOVE.

Tout de bon, ma petite! Eh bien, vos yeux tiennent un autre langage..... Sérieusement, vous avez de très-beaux yeux, Henriette. Demandez à ce pauvre lord James comment il les trouve?

HENRIETTE.

Lord James, Madame!

LADI FREELOVE.

Oui, lord James, ma chère, vous vous êtes bien aperçue de l'impression qu'ils faisoient sur son cœur. Mais vous êtes méchante; ne pas daigner l'honorer d'un regard obligeant, d'un souris grâcieux! rien n'est plus mal à vous : il faut encourager cet amant, vous le devez, Henriette, vous le devez, entendez-vous?

HENRIETTE.

En vérité, Madame, je n'en ferai rien. De tous les hommes du monde, milord James est celui qui me déplaît le plus.

LADI FREELOVE.

Eh! d'où vient donc, Miss? Milord est jeune, poli, bien fait, spirituel; toutes les femmes lui accordent leur suffrage, elles le trouvent charmant.

HENRIETTE.

Le nommez-vous *poli*, Madame? En ce cas, ce qu'on appelle politesse dans le grand monde, subsiste donc sans décence, sans honnêteté? Par sa figure, milord James plairoit peut-être, si ce foible avantage n'excitoit en lui la plus insupportable vanité. A l'égard de l'esprit, il en a précisément assez pour composer un fat accompli; qualité très-commune à tous ceux que le caprice et la mode ont rendu célèbres.

LADI FREELOVE.

Comment? de la morale, et même de la satyre..... Mais cela est délicieux? ce ton ne vous va point, ma petite; ennuyeux à tout âge, il est ridicule au vôtre. Je vous vois très-prévenue; cependant vous devez reconnoître le mérite de milord James, avouer la supériorité de son air, de ses discours.....

HENRIETTE.

Oui, si la plus insolente familiarité rend un homme supérieur. A juger de ses intentions par sa conduite, on diroit, en le voyant près de moi, que s'il me demande une faveur, ce n'est pas celle d'obtenir ma main.

LADI FREELOVE.

Remarque provinciale, pure enfance. Une jolie femme doit s'attendre à ces innocentes libertés, et peut les pardonner comme l'effet naturel des désirs que sa beauté fait naître.

HENRIETTE.

Si une jolie femme peut les pardonner, Madame, une femme honnête ne doit jamais les permettre.

LADI FREELOVE.

De grands principes vraiment, de merveilleuses maximes, un peu surannées à la capitale. Oh! vous changerez, ma chère, on vous instruira, vous penserez.....

WILLIAM *entre, et dit.*

Milord James. (*Il sort*).

LADI FREELOVE.

J'ai grande envie de lui répéter notre entretien; le voulez-vous, Henriette?

SCÈNE X.

LADI FREELOVE, MILORD JAMES, MISS CLIFFORD.

LADI FREELOVE.

Bonjour, Milord.

LORD JAMES, *en habit à monter à cheval.*

Je me jette à vos pieds, Miladi; pardon, mille fois pardon. Oser paroître à vos yeux dans cet équipage... Mais je sors du manége.... Miss Clifford, je suis le plus humble de vos esclaves. Vous me voyez enchanté, comblé de vous trouver ensemble, Mesdames; d'honneur, en honneur, miss Henriette, vous êtes charmante! Je commence à concevoir de grandes espérances..... Nous la formerons, Miladi, nous la formerons..... Sincèrement, je ne puis trop louer vos soins pour votre belle pupille.... Douée de toutes les grâces, de tous les avantages de la nature, elle avoit besoin de votre art pour les déployer, pour les mettre dans

leur jour. Sous une maîtresse si savante, ses progrès seront rapides; elle va devenir l'ornement de nos cercles, l'ame, les délices de la bonne compagnie.

HENRIETTE.

Un si magnifique éloge vous paroît mériter ma reconnoissance, Milord; mais voudriez-vous bien m'éclaircir un point qui m'arrête? *La bonne compagnie* s'éloigne-t-elle si fort de la nature, qu'on soit obligé d'y renoncer pour se rendre digne d'en faire partie?

LORD JAMES.

Précisément, Madame. La bonne compagnie, les gens du bon ton, ces êtres charmans, dont Miladi et moi vous offrons l'image, n'ont rien de commun avec le vulgaire. Parmi nous, rien n'est plus ignoble que mille choses dont on fait cas aux champs et même à la ville. Par exemple, avoir une santé robuste, fi! se servir de ses jambes, marcher sans se fatiguer, ah! l'horreur! regarder avec ses yeux, voir sans lorgnette, parler comme tout le monde, rien n'est plus misérable. Ces odieuses perfections de la nature sont utiles au peuple, aux bourgeois; elles sont des marques distinctives pour ces petites espèces, nous les leur abandonnons. Il faut pourtant l'avouer, cette grossière nature travaille quelquefois miraculeusement bien. En vous formant, elle a fait un ouvrage très-délicat, très-aimable, très-susceptible d'être aisément fini. Prenez nos airs, notre ton, vous serez divine. Mais moi, Madame, moi, tel que vous me voyez, je ne dois parbleu rien à la nature; mais je vous dis, rien du tout.

HENRIETTE.

En effet, Milord, il me semble que vous lui avez peu d'obligation.

LORD JAMES.

Ah! vous convenez donc que mes agrémens m'appartiennent, sont mon propre ouvrage? Voilà bien le compliment le plus spirituel, la louange la plus fine..... Je le répète, Miladi, nous formerons cette charmante enfant; sur mon honneur, nous en ferons un ange.

LADI FREELOVE.

Assurément, Milord, vous ferez de cette fille aimable une femme accomplie.

LORD JAMES.

Mais, oui, pourvu qu'elle se prête à mes vues, à mes soins.

HENRIETTE.

Jamais, Milord, jamais. Je manque de dispositions. Mon goût diffère du vôtre. Rien ne peut me persuader de m'écarter de la nature.

LADI FREELOVE.

En ce moment, Henriette, vous en êtes à mille lieues. Dites-moi, je vous prie, quelle femme dédaigneroit d'avoir un rang, de briller à la Cour?.... Le croiriez-vous, Milord? Depuis huit jours elle est à Londres, eh bien, je n'ai pû l'engager encore à m'accompagner à une assemblée, au concert, à l'opéra.....

LORD JAMES.

Mais, fi, fi donc, Madame; comment prendrez-

vous nos mœurs, nos usages, si vous vous enterrez, si vous refusez obstinément de vous mêler parmi des êtres raisonnables, faits pour vous guider, vous instruire..... Parbleu, soyez docile, vivez dans nos cercles, ils vous dégoûteront bien vite des sots et lourds habitans de nos tristes provinces..... A propos de ces monstres, j'ai appris ce matin des nouvelles de votre famille, miss Clifford.

HENRIETTE, *avec émotion.*

De ma famille, Milord? de mon père, peut-être?

LORD JAMES.

Oui, Madame, il est actuellement à Londres, on vous cherche; sir Henry, votre agréable berger, vous fait demander à tous les maquignons, à tous les marchands de chiens; en honneur, votre signalement court chez les plus fameux écuyers. Un de mes postillons l'a reçu au manège, où un certain Tom, autrefois à mon service, à présent à celui de sir Henry, est venu, par son ordre, dans l'espoir de vous y trouver sans doute. Rien n'est plus vrai : moi-même j'ai parlé à Tom.

LADI FREELOVE.

Votre père est-il fou, de vouloir vous unir à ce grossier sir Henry?

HENRIETTE.

Avez-vous dit à cet homme où j'étois?

LORD JAMES.

Non vraiment, Madame; je veux laisser M. Clifford et sir Henry se promener un peu par la ville, et donner l'essor à leur profonde capacité.

HENRIETTE.

Et savez-vous où mon père est logé?

LORD JAMES.

A Holborn, Madame, dans la première auberge qui s'est trouvée sur son chemin.

HENRIETTE.

Ah! ladi Freelove, écrivez-lui, je vous en conjure. Demandez à le voir, à lui parler, donnez-lui votre heure, qu'il vienne; mais, pour l'amour du ciel, qu'il n'amène pas avec lui cet odieux sir Henry; je le déteste. Hélas! je crains la première vivacité de mon père; si vous n'avez la bonté d'appaiser sa colère, jamais je n'oserai paroître à ses yeux.

LORD JAMES, *à part.*

Elle déteste sir Henry! mes affaires vont bien.

LADI FREELOVE.

Tranquillisez-vous, Henriette, je vais envoyer à l'instant.....

WILLIAM, *entre et dit tout bas à Miladi.*

Sir Henry Basset veut parler à Miladi, pour l'entretenir d'une affaire importante.

LADI FREELOVE, *bas à William.*

Renvoyez-le, je n'y suis pas, allez vite. On ne l'a pas laissé entrer?

WILLIAM.

Pardonnez-moi, Madame.

LADI FREELOVE, *toujours bas.*

Cela est affreux! comment s'en débarrasser? Faites-
le

le passer dans mon cabinet, qu'il attende, j'irai quand je pourrai. (*William sort*).

LORD JAMES.

Ce n'est pas une visite, j'espère? fait comme me voilà, je me sauverois très-vite.

LADI FREELOVE.

Oh! c'est une visite la plus désagréable, là moins prévue..... Vous n'en partagerez pas l'ennui. C'est cette vieille prude ladi Formal, et l'insupportable mistriss Pratte. (*A part.*) Je ne veux pas effrayer Henriette; la crainte de voir ce sir Henry la feroit évanouir.

LORD JAMES.

Eh! bon Dieu, vous voyez ces deux ridicules créatures?

LADI FREELOVE.

En vérité, je ne sais qu'en faire. A propos de quoi ces deux maussades bégueules s'avisent-elles de venir me déranger. Je vais les recevoir dans mon cabinet, m'en débarrasser, s'il est possible, Henriette, tenez compagnie à Milord, je vous rejoins à l'instant; j'écrirai à votre père dès que ces femmes m'auront laissée..... Milord, excusez. (*Elle sort*).

SCÈNE XI.

LORD JAMES, HENRIETTE.

LORD JAMES, *pendant qu'Henriette se promène en rêvant.*

Ah! ne vous gênez pas, entre amis doit-on se contraindre? (*A part.*) Seul avec elle! l'heureux mo-

ment, si j'osois..... Pourquoi non? Ce vieux fou de Clifford n'a-t-il pas eu l'impudence de me la refuser? Si je le contraignois à me la donner?...... Les vieux principes de ces sots campagnards..... Oui, la moindre faveur dérobée..... Elle est si simple, si innocente; d'un rien elle composera la plus terrible histoire; le mariage pourra seul.... Parbleu, tentons l'aventure.... On m'accusera de hardiesse, de témérité...... Tant mieux : un téméraire, un insolent! eh! c'est un dieu pour les femmes! (*Haut.*) Je suis charmé, miss Clifford, de l'arrivée de ces deux importunes. Ladi Freelove est adorable, de me procurer ce délicieux tête-à-tête.

HENRIETTE.

Ne lui en sachez pas gré, Milord, car assurément vous me trouverez *mauvaise compagnie*.

LORD JAMES.

Je me flatte du contraire. Profitons de cette favorable occasion, pour établir entre nous une douce familiarité.

HENRIETTE.

Je ne vous entends pas, Milord.

LORD JAMES.

Non? Si je m'explique plus clairement, vous vous fâcherez peut-être? (*Il la regarde fixement.*) Que je sois déshonoré, si vous n'êtes la plus belle des femmes!

HENRIETTE.

Si Milord n'a pas autre chose à me dire, il me permettra de le quitter.

LORD JAMES, *l'arrêtant comme elle veut sortir.*

De me quitter! puissé-je être anéanti, si j'y consens. L'instant, vos attraits, ma passion, mon ardeur, tout conspire.....

HENRIETTE, *effrayée.*

O ciel! comment osez-vous...... Malheureux...... Cessez cette indigne violence, ou craignez.....

LORD JAMES, *la tenant toujours.*

Impossible, Madame; en toute autre occasion je pourrois vous obéir; mais pardonnez si.....

HENRIETTE.

Impudent! l'excès de ta témérité...... A l'aide! au secours! au secours!

LORD JAMES.

Vos cris sont inutiles, on ne peut vous entendre.....

HENRIETTE, *en pleurs.*

Au nom du ciel, Milord....: Je vous conjure.... Je vous supplie..... Infâme!

LORD JAMES.

J'entends du bruit..... Le diable emporte..... Les instans sont précieux..... (*Voulant embrasser Henriette.*) Charmante fille, souffrez.....

HENRIETTE.

Puissances célestes, défendez-moi..... A l'aide! au secours! au secours!

SCÈNE XII.

CHARLES BELTON, SIR HENRY BASSET, LADI FREELOVE, LORD JAMES, HENRIETTE.

CHARLES, *accourant.*

Qu'entends-je! la voix de ma chère Henriette...... Ah! que vois-je? (*Mettant l'épée à la main*) Défends-toi, scélérat!

LORD JAMES.

Insolent, oses-tu.....

SIR HENRY.

Ah! ah! Miladi, vous ne mentez pas mal: Henriette n'étoit pas ici, disiez-vous?

LADI FREELOVE.

Bon Dieu! des épées tirées chez moi..... Qu'on les sépare..... Manquer de respect à une femme telle que moi?..... (*Henriette s'enfuit*).

LORD JAMES, *à Charles.*

Nous nous retrouverons, Monsieur, je vous connois.

CHARLES.

Et je vous connois aussi, Milord; nous nous reverrons quand vous voudrez, et le plus tôt sera le mieux.

SIR HENRY.

Si je comprends rien à tout ceci.....

LADI FREELOVE, *à Charles.*

Que signifient vos menaces et votre impertinence, Monsieur? De quel droit entrez-vous ici? Dans quelle maison vous croyez-vous?

CHARLES, *brusquement.*

Faites cette question à milord James, Madame; sa conduite peut dissiper vos doutes.

LADI FREELOVE.

L'insolence de ce propos..... Qui vous amène ici? qui êtes-vous?

CHARLES.

Un homme toujours prêt à défendre l'innocence opprimée, un homme qui vengera l'injure faite à la jeune dame que je viens de sauver des vils attentats de Milord, de votre ami, Madame.

LADI FREELOVE.

L'amant d'Henriette, sans doute?

CHARLES.

Oui, son amant, Miladi; mais bien moins entreprenant que Milord.

SIR HENRY, *criant de toute sa force.*

Le diable vous emporte tous! pendant que vous vous complimentez, l'oiseau s'est envolé. Où est Henriette? On la trouve, on la reperd; à présent, cherche.

LADI FREELOVE.

Vous allez la revoir, sir Henry. William?

WILLIAM *entre et dit:*

Que veut Miladi?

LADI FREELOVE.

Dites à miss Clifford.....

WILLIAM.

Elle est sortie, Madame.

LADI FREELOVE.

Sortie! où est-elle allée?

WILLIAM.

Je n'en sais rien, Madame. Elle est descendue par l'escalier dérobé, a traversé la cour, toute en pleurs, paroissant bien triste, bien effrayée; elle a pris une chaise à la porte, et....

CHARLES.

Mon aimable Henriette a quitté cette odieuse maison! J'en rends grâce au ciel. Vous ne vous plaindrez plus de ma pétulance, Miladi; j'espère ne vous revoir de ma vie : pour vous, Milord, vous aurez de mes nouvelles. A présent, je cours sur les pas d'Henriette.

(*Il sort.*)

SIR HENRY.

Morbleu, ventrebleu, n'ai-je pas bien du guignon? sans ce diable de contretemps, je prenois le lièvre au gîte.

LADI FREELOVE.

Ne vous inquiétez pas, suivez-moi tous deux. Nous allons retrouver Henriette; elle ne connoît personne

à Londres, c'est chez son père qu'il faut à présent la chercher; venez, sir Henry, venez, Milord.

LORD JAMES, *à part.*

J'ai bien mal réussi.

SIR HENRY, *à part.*

Le diable emporte tous les Lords. De quoi celui-ci s'est-il avisé d'effaroucher le gibier!

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

(La scène continue chez ladi Freelove.)

SCÈNE I.

LORD JAMES, LADI FREELOVE.

LORD JAMES.

Doucement, Miladi, doucement; modérez cette colère; je ne suis pas si coupable : quand on a des vues honnêtes, des intentions légitimes.....

LADI FREELOVE.

En vérité, Milord, en vérité, ce procédé ne peut s'excuser. Montrer si peu d'égards, si peu de respect pour moi; oser dans ma maison, sous mes yeux..... Je ne vous aurois jamais soupçonné d'un semblable emportement. A quoi m'exposez-vous? Combien de mauvais propos, de plates histoires va-t-on débiter dans le monde?.....

LORD JAMES.

Parbleu, que vous importe? Tenez-vous à l'opinion des sots? Cela seroit d'une enfance..... Allons, Miladi, cessez d'avoir de l'humeur. Je vous demande sincèrement pardon : mais je croyois bien faire. Je veux être déshonoré, si je n'ai pensé cette méthode la plus sûre.

LADI FREELOVE.

Fi, Milord, ne rougissez-vous pas? Recourir à cet odieux moyen..... Plus j'y réfléchis, plus je me sens indignée contre vous.

LORD JAMES.

Eh! depuis quand avez-vous donc la fantaisie d'être inexorable? De grâce, oubliez cette petite indiscrétion, à l'avenir je ne m'écarterai pas un instant de vos avis, je vous le promets.

LADI FREELOVE.

J'en fais serment, si vous ne les suivez pas avec exactitude, je cesse de m'intéresser pour vous. Comment! dans le temps où j'emploie mon adresse à cacher Henriette aux regards de sir Henry.....

LORD JAMES.

Le diable emporte sir Henry, et le jeune impudent qui est venu fondre sur moi si mal à propos. Ils sont cause de la fuite d'Henriette.

LADI FREELOVE.

Accusez plutôt votre propre indiscrétion; pourquoi lui apprendre l'arrivée de son père, l'instruire de sa demeure? Sans connoissance à Londres, si vous n'aviez pas été un étourdi, elle n'auroit encore d'asile que dans ma maison.

LORD JAMES.

Ma foi, cette petite fille est aussi trop farouche, trop ridicule..... Mettre tout le monde en alarmes, crier comme un aigle, faire un bruit, un vacarme..... Demandez-moi pourquoi? Une façon de penser rotu-

rière, des idées fausses, de sots préjugés, une vertu romanesque; où diable a-t-elle pris tout cela? Est-il possible que cette jolie prude soit de votre sang? J'ai peine à me le persuader; sur mon honneur, elle ne vous ressemble en rien.

LADI FREELOVE.

Finissez vos réflexions. Le temps est précieux. Vous voulez vous assurer la main d'Henriette? Comment vous y prendrez-vous?

LORD JAMES.

Que je sois abîmé si je le sais. J'avois pris des mesures, elles ont été déconcertées, vous ne les approuvez pas; je suis à bout, moi; mon imagination ne s'étend pas plus loin.

LADI FREELOVE.

Vous êtes un extravagant. Voulez-vous me laisser agir?

LORD JAMES.

De tout mon cœur. Disposez, je serai soumis.

LADI FREELOVE.

Il est un seul moyen de réparer votre honneur et le mien. Il faut aller chez mon parent. Vous avez de l'esprit, de l'éloquence, employez-les à diminuer votre faute aux yeux de M. Clifford. Renouvelez-lui vos propositions, redoublez vos instances, offrez de vous soumettre à toutes les conditions qu'il voudra vous imposer; enfin, obtenez son consentement pour épouser sa fille.

LORD JAMES.

Je le veux bien. Mais si le vieil imbécile persévère dans son obstination, s'il me préfère ce rustre, cet abominable Henry, vous me permettrez, s'il vous plaît, d'employer l'art? Car malgré ses défauts, cette aimable innocente m'inspire des désirs ardens. A tout prix, je veux m'assurer sa possession.

LADI FREELOVE.

Soit. Vos vues sont légitimes; Henriette n'est plus sous ma protection, je ne réponds point des événemens. Mais vous avez deux rivaux très-dangereux. L'un est chéri de ma nièce, l'autre de son père; comment les écarter?

LORD JAMES.

A l'égard du jeune spadassin, je veux le servir à son gré. Demain, il recevra de ma part un billet, et je compte, avant midi, le laisser sur le pré, hors d'état de me nuire. Pour cette brute de père et son stupide Baronnet, il me sera facile de m'en débarrasser.

WILLIAM *entre et dit.*

Le capitaine ô-Cutter, Madame.

LADI FREELOVE.

Oh l'assommante créature! décidément, je n'y suis point.

LORD JAMES.

Le capitaine ô-Cutter? N'est-ce pas cet Irlandais, qu'à votre recommandation j'ai placé dans la marine?

LADI FREELOVE.

Lui-même.

LORD JAMES.

Ah! parbleu, Miladi, ne le faites pas renvoyer. Je l'aime à la folie! c'est un ours, un vrai monstre marin..... Il me vient une idée, cet homme peut m'être utile. William, laissez-le entrer. (*William sort.*)

LADI FREELOVE.

Voir cette bête! c'est pour en mourir. Quel est votre dessein?

LORD JAMES.

Je le crois merveilleux..... Mais voici le Capitaine.

SCÈNE II.

LADI FREELOVE, LORD JAMES, le capitaine O-CUTTER.

LADI FREELOVE, *à part.*

QUELLE figure! est-il rien de si odieux! (*Haut.*) Eh! bonjour, Capitaine, je suis enchantée de vous voir.

LE CAPITAINE.

Bien de l'honneur, Miladi, beaucoup d'honneur. J'avois mis à la voile pour venir vous rendre grâce..... Mais que vois-je? Parbleu le vent m'est favorable, il a conduit ici mon noble protecteur..... Milord se porte bien, j'espère?

LORD JAMES.

Fort bien, Capitaine. Mais, avez-vous été blessé? vous portez sur l'œil la plus énorme mouche.

LE CAPITAINE.

Oh! ce n'est rien, Milord; de petits émolumens de mon nouvel emploi, voilà tout.

LADI FREELOVE.

Comment et où cet accident vous est-il arrivé?

LE CAPITAINE.

Hors de mon élément, dans un combat sur terre. J'aperçus, il y a deux jours, trois grands coquins, forts et vigoureux; je fais un signal, mes gens m'entendent, nous donnons la chasse à ces trois drôles, en vain ils fuient toutes les voiles au vent; atteints, accrochés, ils font feu de leur grosse artillerie, se défendent comme des corsaires; je suis blessé, mais la victoire est à moi, et notre prise est actuellement en sûreté sous les écoutilles. Savez-vous bien, Milord, que ce chien de métier d'enrôler des matelots, est plus dangereux que lucratif?

LORD JAMES.

Je n'en doute pas, Capitaine; mais dans peu j'espère vous procurer un noble emploi, vous élever au commandement d'un vaisseau; en attendant, je vous demande une faveur.

LE CAPITAINE.

Une faveur! Milord, je vous l'accorde.

LORD JAMES.

Avant de savoir?...

LE CAPITAINE.

Avant, après, qu'importe. Pour vous obliger, Milord, je ferois le tour du monde.

LORD JAMES.

Ce que j'exige ne vous mènera pas si loin. Il s'agit seulement de vous transporter à Holborn, dans une auberge, et de vous emparer de deux marauds qui ont osé m'offenser.

LADI FREELOVE, *bas à Milord.*

Y pensez-vous? comment! quel est votre dessein?

LORD JAMES, *à Miladi.*

Ne vous inquiétez pas, c'est une plaisanterie, je vous dirai tout.

LE CAPITAINE.

Rien n'est plus facile. Ces gens sans doute n'ont point de domicile, point de droit de bourgeoisie, ni charges, ni emplois?

LORD JAMES.

Non. Ce sont des vagabonds.

LE CAPITAINE.

Au moins, Milord, vous m'en répondez? car ces maudits habitans de Londres ont un si grand amour pour leur liberté, leurs franchises, leurs droits, que c'est le diable d'avoir affaire à eux.

LORD JAMES.

Ne craignez rien. Venez demain matin chez moi, nous irons ensemble à Holborn, je vous ferai connoître mes deux mauvais sujets, vous les prendrez sans frais et sans risques.

LADI FREELOVE, *bas à Milord.*

Mais ceci me paroît..... Je ne vous devine point.

LORD JAMES, *à Miladi.*

Fiez-vous à moi. Voudrois-je..... Soyez tranquille. Ce n'est pas tout, Capitaine. J'attends de vous un autre service. Un gentilhomme m'a insulté.

LE CAPITAINE.

Coupez-lui la gorge.

LORD JAMES.

C'est mon dessein : voulez-vous lui porter un billet de ma part.

LE CAPITAINE.

Avec joie, Milord. Non-seulement je porterai le billet, mais je serai votre second; vous tuerez votre homme, moi le mien, et tout sera fini.

LORD JAMES.

Bien dit, Capitaine. Commençons par le billet, après nous penserons à mes drôles d'Holborn.

LE CAPITAINE.

Comptez sur moi, Milord, demain, de grand matin, j'irai prendre vos ordres. Miladi, je vous salue.

LADI FREELOVE.

Bonjour, Capitaine; mes complimens à ma bonne amie mistriss ô-Cutter. Combien a-t-elle d'enfans?

LE CAPITAINE.

Bientôt quinze, Miladi.

LADI FREELOVE.

Miséricorde!

LE CAPITAINE.

Cela vous étonne, Miladi? Oh! vous ne connoissez

pas le capitaine ô-Cutter. Il emploie la moitié de sa vie à détruire les ennemis de sa nation, le reste à lui fournir de braves défenseurs. Votre serviteur, Miladi. A demain, Milord. (*Il sort*).

SCÈNE III.

LORD JAMES, LADI FREELOVE.

LADI FREELOVE.

Je n'y conçois rien, Milord : assurément, vous ne prétendez pas faire partir mon parent et sir Henry pour les Grandes-Indes.

LORD JAMES.

Eh mon Dieu non! je veux seulement leur donner un peu de connoissance de la merveilleuse composition d'un vaisseau, en les mettant à portée d'en examiner la beauté pendant un jour ou deux.

LADI FREELOVE.

Cette entreprise est hardie..... Puis-je consentir..... Quel avantage en tirerez-vous?

LORD JAMES.

Celui de les empêcher d'emmener brusquement Henriette, de s'opposer à mes projets; cette petite absence où je les condamne, me laissera le temps..... C'est un coup de maître, vous dis-je.

WILLIAM.

Mistriss Belton est en bas dans son carrosse; elle demande si elle peut voir Miladi?

LADI

LADI FREELOVE.

Les importuns m'assiégent. Je ne puis souffrir cette femme; que me veut-elle?

LORD JAMES.

N'est-ce pas cette jalouse, si ridicule?

LADI FREELOVE.

Elle-même. Vous m'y faites songer..... Je veux la voir. J'imagine..... Oui, sa manie peut nous servir..... je vais la recevoir, lui parler..... Allez, William, allez; qu'on la laisse entrer. (*William sort*).

LORD JAMES.

Je ne vois pas comment....

LADI FREELOVE.

Cette visite a sûrement Henriette pour objet. Elle vient peut-être me faire des excuses du procédé de son neveu, me parler en sa faveur; laissez-moi ménager cet esprit ombrageux; il est facile d'éveiller ses soupçons, un rien alarme sa jalousie; après notre entretien, elle ne sera pas tentée, je vous le jure, de s'allier avec votre maîtresse. Je l'entends..... sauvez-vous par l'escalier dérobé..... Mais elle vient, saluez-la très-profondément, et partez.

LORD JAMES.

J'obéis. (*Il salue mistriss Belton, et sort*).

SCÈNE IV.

LADI FREELOVE, MISTRISS BELTON.

LADI FREELOVE.

MADAME.....

MISTRISS BELTON.

Pardon, Miladi, ayant à peine l'honneur d'être connue de vous, ma visite vous surprend, et vous importune peut-être?

LADI FREELOVE.

Ah! bon Dieu, ne le pensez pas, Madame; on est toujours flatté de voir mistriss Belton. William, donnez un fauteuil à Madame.

MISTRISS BELTON.

Madame..... (*Elles s'asseyent, William sort*).

LADI FREELOVE.

Qui me procure l'honneur de votre visite, Madame?

MISTRISS BELTON.

Un sujet assez désagréable, Madame, une affaire de famille. Une lettre de M. Clifford, rendue ce matin à mon mari, nous a causé la plus grande surprise.

LADI FREELOVE.

Une lettre! et de M. Clifford, Madame!

MISTRISS BELTON.

Oui, Madame, occasionnée par la fuite de sa fille. Comme elle a l'honneur de vous appartenir, Miladi, j'ai pris la liberté de m'adresser à vous.....

LADI FREELOVE.

Il est vrai, Madame, miss Clifford est ma parente. Mais après sa démarche, après ce qu'elle a fait aujourd'hui, en vérité j'ai honte d'avouer.....

MISTRISS BELTON.

Quoi ! sa conduite seroit-elle assez blâmable?.....

LADI FREELOVE.

Je vous en fais juge. Malgré son indiscrétion, l'indécence de cette fuite, j'espérois encore étouffer, par ma prudence, une affaire si déshonorante pour ma famille : la jeune étourdie ne m'en a pas laissé les moyens, Madame ; depuis deux heures elle s'est furtivement dérobée de chez moi.

MISTRISS BELTON, *troublée.*

Ah ciel ! et vous ignorez la retraite qu'elle s'est choisie ?

LADI FREELOVE.

Absolument.

MISTRISS BELTON.

Et vous n'imaginez pas même ?....

LADI FREELOVE.

Mais, non. Mes idées sur cela sont très-vagues..... En vérité, cette fille est étrange ; si peu circonspecte, à son âge ! avoir tant de goût pour les aventures ! se montrer si décidée, si intrigante..... Je ne la connoissois pas. Je suis fâchée de le dire, mais je crois dangereux, très-dangereux de la tenir près de soi.

MISTRISS BELTON.

Est-il possible ?

LADI FREELOVE.

Si vous saviez, Madame..... Si je vous confiois..... Mais je dois me taire, ménager l'honneur de ma famille, et le repos d'une autre, peut-être.

MISTRISS BELTON.

Vous m'étonnez, Madame! auriez-vous découvert entre elle et M. Belton.....

LADI FREELOVE.

De quel Belton parlez-vous, Madame?

MISTRISS BELTON.

Duquel?..... Mon Dieu..... de M. Belton, Madame.

LADI FREELOVE.

Est-ce de votre mari?

MISTRISS BELTON, *la regardant d'un air inquiet.*

Mon mari?..... non..... assurément, Madame. Il la connoît, il la connoît beaucoup..... pourtant je ne puis accuser mon mari.... Est-il vraisemblable..... Je parle de son neveu, Miladi; la conduite de votre parente, à l'égard de Charles, a-t-elle droit de vous alarmer?

LADI FREELOVE.

Pendant son séjour ici, sa conduite étoit si mystérieuse; je n'ai pu la pénétrer. Des messages continuels, des lettres, des réponses; de quelle part? je l'ignore. Sans doute vous savez que M. Belton est venu chez moi?

MISTRISS BELTON, *effrayée.*

Quoi! mon mari, Madame?....

LADI FREELOVE, *affectant de l'embarras.*

Votre mari...... Madame...... non assurément...... pouvez-vous soupçonner..... Je n'ai rien dit, je crois.... Je parle de son neveu; n'est-ce pas Charles que vous le nommez?

MISTRISS BELTON, *voulant paroître assurée.*

Oui..... oui..... son neveu..... Charles..... En effet, Madame, il me l'avoit dit, je le sais; il se proposoit de vous rendre ses respects.

LADI FREELOVE.

Ses respects, Madame? Une intention si polie ne l'attiroit point ici, je vous le jure; sa visite étoit un dessein formé de m'insulter. Milord James, qui sortoit quand vous êtes entrée, avoit des vues sur Henriette, une si brillante alliance devoit la flatter; mais témoin de l'audace de M. Belton, de ses airs insolens, présent à des propos..... fi! jamais Milord ne pourra songer à elle.

MISTRISS BELTON.

Je suis honteuse, Madame, qu'un de mes parens ait pu s'oublier chez vous, vous manquer à ce point; mais la passion emporte un amant.....

LADI FREELOVE.

Un amant, Madame? hum..... J'ai peine à me persuader..... Vous le croyez aimé d'Henriette?

MISTRISS BELTON.

Mais.....

LADI FREELOVE.

La jeune personne a sûrement de la tendresse,

même un attachement très-vif; mais je suis fort trompée, si Charles en est l'objet. Je le croirois plutôt son ami, son confident..... Bon Dieu, Madame, vous pâlissez..... qu'avez-vous? vous trouveriez-vous mal?

MISTRISS BELTON, *d'un ton foible.*

Rien, Madame, rien. Je suis seulement blessée d'apprendre que Charles...... être son confident, jouer un personnage si bas..... oser vous manquer de respect.... mais je ne suis pas bien..... une migraine affreuse..... Pardon, Madame, si je vous ai dérangée.

LADI FREELOVE.

Votre état m'inquiète, je vous vois très-affectée...., il ne m'est rien échappé, je crois..... Je me reprocherois.... tranquillisez-vous, Madame, ne portez pas vos idées trop loin; je ne saurois penser..... Les hommes, il est vrai, s'accordent d'étranges libertés. Malgré cela, je suis persuadée, convaincue..... Ah! mon Dieu, si par mon imprudence, je vous avois causé le moindre chagrin, j'en serois inconsolable.

MISTRISS BELTON.

Du chagrin, Madame? Je n'en ai point, je suis sans craintes, sans soupçons..... Vous n'avez rien découvert où je puisse être intéressée, n'est-ce pas?

LADI FREELOVE.

Eh non! non vraiment; quand je serois parfaitement instruite, conviendroit-il..... aurois-je l'inhumanité, la barbarie de déchirer le cœur d'une tendre et malheureuse épouse?..... Je ne sais rien..... rien du tout. Calmez-vous. Pourriez-vous n'être pas aimée, uniquement aimée?..... Malgré cette certitude, usez

de votre prudence, soyez attentive, et surtout gardez-vous bien d'accorder un asile..... Vous m'entendez?....

MISTRISS BELTON.

Je vous suis bien obligée, Miladi, je suivrai vos conseils..... Je sens vos égards, vos ménagemens, vous craignez de m'apprendre.... Je vous entends.... Hélas! vous êtes persuadée.....

LADI FREELOVE.

De rien, vous dis-je; mais quelle folie! qu'est-ce que c'est..... idée ridicule! je ne me pardonnerois pas..... Moi, porter le trouble dans votre maison!.... Vous m'intéressez, Madame, j'ai vécu plusieurs années avec un mari, je devine vos peines, je les partage. Un cœur sensible, une ame délicate..... que vous êtes à plaindre! mais calmez-vous. Je ne sais pas la moindre chose, je vous le jure.

MISTRISS BELTON.

Ah, Madame! mais je vous laisse, c'est assez vous importuner.

LADI FREELOVE.

Je vous retiendrois, si je ne vous voyois très-abattue. Ne vous alarmez pas. Ne causez point votre malheur par de vaines chimères.

MISTRISS BELTON, *laissant couler quelques larmes.*

Moi, nourrir des chimères? Je serois trop heureuse.... mais je suis tranquille, paisible: votre bonté... ma reconnoissance..... Je voudrois vous exprimer..... j'ai le cœur si serré.... Adieu, Madame, adieu. (*A part.*) Ah! le traître! ah! le monstre! est-il une plus noire perfidie! (*Elle sort*).

SCÈNE V.

LADI FREELOVE, LORD JAMES.

LADI FREELOVE, *éclatant de rire.*

Ah! la sotte créature! elle étouffe. La colère, la jalousie, la rage la dévorent. Le joli tapage qu'elle va faire! le ciel ait pitié de son pauvre mari..... Quoi, Milord, vous n'êtes point sorti?

LORD JAMES.

La curiosité m'a retenu, j'ai tout entendu. Ah! l'extravagante femme!

LADI FREELOVE.

Il ne m'a pas été difficile de la faire tomber dans le piége.

LORD JAMES.

Vous êtes divine, incomparable! j'admire votre esprit, votre finesse; cette bombe jetée dans l'ouvrage de l'ennemi.....

LADI FREELOVE.

Fera le plus grand effet..... Mais pardon, Milord, j'ai vingt visites à rendre, je vous laisse. Demain vous m'instruirez du succès de votre expédition sécrète; elle n'est pas trop de mon goût; il s'agit d'un de mes parens, je vous recommande au moins des égards.....

LORD JAMES.

J'en aurai, soyez-en sûre. Mon ami le capitaine ô-Cutter est un homme d'ordre, tout se passera décemment.

LADI FREELOVE.

Adieu donc, à demain; je vais m'habiller.

SCÈNE VI.

(Le théâtre change, et représente l'appartement de M. Belton.)

HENRIETTE CLIFFORD, JOHN.

HENRIETTE.

Elle n'y est pas? Je voudrois bien pourtant..... Est-il sûr que mistriss Belton ne soit pas chez elle?

JOHN.

Oui, Madame, elle est sortie; un instant plus tôt vous l'eussiez trouvée.

HENRIETTE.

Il m'est important de la voir. Ne me permettrez-vous pas de l'attendre?

JOHN.

Il n'est pas apparent qu'elle vous reçoive, Madame; avant de sortir, elle avoit fait donner ordre de ne laisser entrer personne.

HENRIETTE.

Mais, si vous lui dites qu'une affaire pressante.....

JOHN.

Je n'oserois lui désobéir, Madame.

HENRIETTE.

Ce contre-temps est bien malheureux. Comment faire? Puis-je parler à M. Belton?

JOHN.

Oui, Madame : souhaitez-vous que je l'avertisse?

HENRIETTE.

Je vous en prie.

JOHN.

Le nom de Madame?

HENRIETTE.

Il n'est pas nécessaire. Dites-lui seulement qu'une dame de sa connoissance a besoin de l'entretenir un instant.

JOHN.

J'y vais. (*Il sort*).

HENRIETTE, *seule*.

Où me vois-je réduite? Que va-t-on penser de cette démarche? n'est-ce pas une nouvelle imprudence? Du moins si je pouvois m'adresser à mistriss Belton, lui parler d'abord : mais où aller, où trouver un asile? Retourner chez ladi Freelove? ah! jaimerois mieux mourir! Sans l'arrivée de Charles, sans son généreux secours..... Une obligation si grande ranime toute ma tendresse..... Mais chercher une retraite dans la maison où lui-même habite, implorer la protection de ses parens....... Ma délicatesse est blessée..... O mon père! dans combien de périls votre cruelle persévérance jette votre infortunée fille!

SCÈNE VII.

M. BELTON, HENRIETTE CLIFFORD.

M. BELTON.

Ou est cette dame?... O ciel! miss Clifford! (*A part.*) Ah! pouvoit-il, dans la circonstance où je me trouve, pouvoit-il m'arriver rien de plus fâcheux? (*Haut.*) Vous ici, Madame, vous! est-il possible?

HENRIETTE.

Votre surprise est naturelle, Monsieur; mais quand vous connoîtrez les motifs de ma conduite, peut-être vous paroîtra-t-elle moins blâmable.

M. BELTON.

Vous n'avez pas besoin d'en faire l'apologie, Madame, dispensez-vous..... (*A part.*) Si le diable ramène ma femme, je suis perdu!

HENRIETTE.

Vous connoissez l'attachement de votre neveu, Monsieur, vous savez qu'il m'aime.....

M. BELTON.

Oui, Madame: vous n'avez point à vous plaindre de lui, je l'espère au moins. Si je croyois que Charles vous eût offensée, je ne voudrois le voir de ma vie.

HENRIETTE.

Ah! Monsieur, je suis bien loin de l'accuser; mais...

M. BELTON, *se retournant d'un air inquiet.*

Mais, mais quoi, Madame? Achevez, parlez vite,

je vous en conjure. (*A part.*) Voilà bien le plus maudit événement..... grand Dieu, si elle rentroit!

HENRIETTE.

Vous paroissez inquiet, Monsieur, qu'avez-vous?

M. BELTON.

Rien. Rien du tout. Continuez, je vous prie.

HENRIETTE.

Que puis-je vous dire, Monsieur? par une suite de circonstances extraordinaires, je me trouve, en ce moment, dans la plus triste situation. Sans protecteur, sans asile, si vous me refusez votre secours.....

M. BELTON.

Vous le refuser, Madame? Ah! j'emploierai tous mes soins à vous servir. Instruit de votre fuite par une lettre de M. Clifford, le reste m'est inconnu. Hâtez-vous de m'en informer.

HENRIETTE.

Hélas! forcée d'abandonner la maison de mon père, pour éviter d'être à un homme abhorré, je croyois trouver en ladi Freelove, une parente, une amie, une médiatrice..... mais..... comment vous exprimer.... aujourd'hui même, dans sa maison, un malheureux, un infâme..... je rougis..... sans votre neveu, Monsieur; sans son secours.... j'éprouvois le sort le plus.... je frémis d'y penser. J'ai fui ce lieu détesté..... j'ai laissé votre généreux parent engagé dans un combat avec ce méprisable Lord, dont l'audace..... je tremble.....

M. BELTON.

Rassurez-vous, Madame, Charles a paru ici depuis qu'il vous a vue chez ladi Freelove; il vous cherche.... Mais revenons à vous, qu'exigez-vous de moi?

HENRIETTE.

Daignez engager mistriss Belton à m'accorder l'asile que je viens lui demander. Pendant mon séjour auprès d'elle, voyez mon père, parlez-lui, faites ma paix. Il m'aime tendrement. Obtenez de lui qu'il renonce à me rendre la victime de sa prévention pour cet odieux sir Henry. S'il y consent, j'irai volontairement me remettre en son pouvoir, implorer à ses pieds le pardon de ma faute, le consoler des peines que je lui ai causées, peines dont la seule idée me pénètre de regret et de douleur.

M. BELTON, *à part.*

Ma situation est-elle assez embarrassante? Puis-je refuser à cette aimable fille..... Mais, ma femme! ma femme!..... (*Haut.*) Engager mistriss Belton à vous donner un asile, cela est tout simple, Madame..... Je tiendrois à grand honneur..... Une réflexion m'arrête. Charles loge ici, on sait qu'il vous adore; libre de vous voir tout le jour..... Je parle pour le monde; il est si malin, si injuste..... votre réputation.....

HENRIETTE.

J'ai craint de l'exposer, Monsieur; je me disois à l'instant..... Mais les desseins de votre neveu sont honorables, et la présence de mistriss Belton.....

M. BELTON, *à part.*

Ah! si elle savoit..... Je souffre une peine insup-

portable. N'oser, ne pouvoir assurer..... faut-il que j'éloigne de chez moi..... (*Haut.*) Ne seroit-ce point irriter votre père, Madame, vous rendre irréconciliables..... Voyez si votre intérêt ne s'oppose point.....

HENRIETTE.

Quoi, vous hésitez, Monsieur? vous semblez craindre..... Ah! malheureuse! que deviendrai-je? Pourquoi, pourquoi quittois-je la maison de mon père!

SCÈNE VIII.

MISTRISS BELTON, M. BELTON, HENRIETTE.

MISTRISS BELTON, *au fond du théâtre, à part.*

Que vois-je! une femme avec mon mari..... N'en doutons point, c'est mon indigne rivale! s'il est possible, contraignons-nous, et tâchons de les entendre.

M. BELTON.

Ne vous affligez pas, Madame; au nom du ciel, ne vous affligez pas. Me croyez-vous capable de vous abandonner? Comptez sur mes soins; sur mes secours; je vais vous procurer une retraite ignorée, aussi sûre, plus décente, plus convenable à votre situation.

MISTRISS BELTON, *à part.*

L'infâme!

HENRIETTE.

Quoi, j'ai vainement espéré.....

M. BELTON.

Chère Miss, croyez-le, je fais tout pour le mieux.

MISTRISS BELTON.

Chère Miss! le traître!

M. BELTON, *à part.*

N'entends-je point...... Mon Dieu, je crains toujours. (*Haut.*) Hâtons-nous, Madame, le temps presse. Je vais vous ouvrir mon ame, justifier un refus qui blesse votre cœur et déchire le mien. J'ai honte de l'avouer...... Mais...... Mais je ne suis pas le maître dans ma propre maison. Ma femme est d'une humeur..... d'une humeur singulière : elle est soupçonneuse, jalouse, et porte ce caprice à un si terrible excès.....

MISTRISS BELTON, *à part.*

Bon Dieu! donnez-moi de la patience!

HENRIETTE.

Ma conduite, Monsieur, me mettroit à l'abri.....

M. BELTON.

Vous ne connoissez pas mistriss Belton : en vain vous vous observeriez, vos regards, vos discours, votre silence même..... Eh mon Dieu, tout élève ses soupçons!

HENRIETTE.

En l'assurant que votre neveu.....

M. BELTON.

Inutile assurance. La lettre de M. Clifford a porté la rage dans son cœur. J'ai dit qu'elle s'adressoit à Charles, je l'ai juré, il lui a tenu le même langage, nous n'avons pu la persuader. Ecoutez mon projet; je vais vous conduire dans une demeure écartée, igno-

rée de ma femme, de mon neveu, du monde entier; si par malheur, mistriss Belton la découvroit, peut-être seroit-il plus facile alors de lui persuader.....

MISTRISS BELTON, *à part.*

J'étouffe!

HENRIETTE.

Ah! Monsieur, vous m'effrayez; je suis perdue, perdue à jamais.

M. BELTON.

Ne dites pas cela, ma chère miss Clifford; gardez-vous de le penser. Je vous estime, je vous aime, votre sort m'intéresse vivement. Loin de vous abandonner dans votre solitude, je m'échapperai pour vous visiter, vous consoler, vous instruire des démarches......

MISTRISS BELTON, *paroissant.*

Ah! c'en est trop! la visiter, la consoler..... Joli projet, Monsieur!

M. BELTON.

Ma femme! je suis mort.

MISTRISS BELTON.

Et vous, Madame, ne rougissez-vous pas.....

HENRIETTE.

Je ne puis concevoir, Madame.....

MISTRISS BELTON.

N'espérez pas m'en imposer par cet air de candeur; j'ai tout entendu, Madame. Votre hardiesse m'étonne; si jeune, avoir tant d'audace, oser me fixer, soutenir ma présence!

M.

M. BELTON.

Prenez garde à qui vous parlez, Madame; miss Clifford est une fille de condition, c'est elle dont mon neveu.....

MISTRISS BELTON.

Votre neveu ! eh oui, je sais l'histoire, j'étois derrière vous quand vous prépariez ce mensonge.

M. BELTON.

Ecoutez. Ce matin.....

MISTRISS BELTON.

Je le sais.

M. BELTON.

Charles, par le plus grand bonheur.....

MISTRISS BELTON.

Je le sais, vous dis-je.

M. BELTON, *vivement.*

Me laisserez-vous parler, Madame? miss Clifford est venue dans la seule intention de vous voir, de vous engager.....

MISTRISS BELTON.

Et pour me voir elle choisit précisément le moment de mon absence; je vous suis très-obligée, Madame, il suffit. J'ai reçu votre visite.

HENRIETTE.

En vérité, Madame, votre accueil, vos propos, sont si nouveaux pour moi.....

M. BELTON, *à sa femme.*

Vous abuserez-vous toujours? Vous ignorez.....

MISTRISS BELTON.

Rien, Monsieur, je sais tout; Madame s'est enfuie de chez son père, elle vient d'abandonner brusquement ladi Freelove, sa parente, de quitter sa maison; j'espère qu'elle va me faire la faveur de s'éloigner de la mienne.

HENRIETTE, *toute en larmes.*

Ah! grand Dieu, peut-on être plus insultée, plus humiliée!

M. BELTON, *à sa femme.*

Je me lasse à la fin. Madame, vous ne savez ce que vous dites, ce que vous faites; cette dame restera, je vous l'assure.

MISTRISS BELTON.

Pas une minute, Monsieur.

M. BELTON, *en colère.*

Une minute, une heure, un jour, un mois, une année..... tant qu'il lui plaira.

MISTRISS BELTON.

Comment, vous avez l'insolence.....

HENRIETTE.

Laissez-moi sortir, Monsieur, laissez-moi sortir; je vous en conjure.

M. BELTON, *la retenant.*

Non, Madame; vous avez besoin d'asile; je ne permettrai pas que vous en cherchiez ailleurs. Elle restera, mistriss Belton; elle restera, je vous le jure.

SCÈNE IX.

M. CLIFFORD, M. BELTON, MISTRISS BELTON, MISS HENRIETTE.

M. CLIFFORD, *parlant avant d'entrer.*

Le diable vous emporte, marauds..... Des valets me retenir!.... J'entrerai, vous dis-je? Elle est ici..... On ne me la cachera pas.

HENRIETTE.

Qu'entends-je! la voix de mon père..... Je me meurs. (*Elle s'évanouit*).

M. BELTON, *l'embrassant pour la soutenir.*

O ciel! elle perd connoissance; sonnez mistriss Belton, appelez, venez la secourir.

MISTRISS BELTON.

L'embrasser en ma présence!....

M. CLIFFORD, *entrant brusquement.*

Cessez de m'arrêter, faquins, ou morbleu..... Où est-elle? où est mon Henriette? Que vois-je! elle se trouve mal, je crois..... O! mon enfant, mon cher enfant..... Que lui ont-ils donc fait?

M. BELTON.

Votre arrivée, le son de votre voix...... Un peu de frayeur..... Ce n'est rien, Monsieur; elle revient.

HENRIETTE.

O Monsieur! ô mon père!

M. CLIFFORD.

Ah! ma chère fille, ma fille bien-aimée; ma bonne, mon aimable Henriette! comment as-tu pu te résoudre à quitter un père qui t'aime si tendrement? M. Belton, je ne me trompois pas. J'étois bien sûr de la trouver chez vous.

MISTRISS BELTON.

Cela s'entend. Fi, Monsieur..... Il est honteux à vous de mériter les reproches de cet honnête gentilhomme, d'avoir engagé sa fille dans une démarche...

M. CLIFFORD.

Oui, ventrebleu, cela est honteux. Deviez-vous l'encourager à cette fuite?

MISTRISS BELTON.

Séduire une fille, affliger un père, trahir une femme..... Ces procédés sont horribles, M. Belton.

M. BELTON.

Tous deux vous vous trompez. J'ignorois.....

M. CLIFFORD.

Monsieur, vous me ferez raison de cette insulte.

HENRIETTE.

Je vous jure, mon père.....

M. CLIFFORD.

Taisez-vous, insolente; il vous convient bien de jurer.

M. BELTON.

Monsieur, c'est une méprise.....

M. CLIFFORD.

Une méprise? Sang et furies! ne voilà-t-il pas ma fille chez vous?

M. BELTON.

Il est vrai; mais.....

MISTRISS BELTON.

N'aviez-vous pas dessein de la cacher à tous les yeux?

M. CLIFFORD.

Cette maudite intrigue ne dure-t-elle pas depuis long-temps en dépit de moi?

M. BELTON.

Jamais je ne me suis mêlé.....

MISTRISS BELTON.

Impudente fausseté! ne prétendez-vous pas la faire rester ici malgré moi?

M. CLIFFORD.

N'avez-vous pas envoyé au-devant d'elle?

M. BELTON, *en colère.*

Non.

MISTRISS BELTON.

N'avez-vous pas essayé ce matin de m'en imposer sur la lettre.....

M. BELTON, *très en colère.*

Non, non.

M. CLIFFORD.

J'en crois mes yeux.

MISTRISS BELTON.

Moi, mes yeux, mes oreilles.

M. BELTON.

Malédiction !.... Voulez-vous m'écouter. Tous deux insupportables, tous deux extravagans...... Plût au ciel que vous fussiez unis !

M. CLIFFORD.

Je prendrai mon temps pour vous parler, Monsieur.

M. BELTON.

Eh ! ventrebleu, Monsieur, vous venez de parler pour toute votre vie.

MISTRISS BELTON.

Cette dame est à présent entre les mains de son père, je suis contente de la voir hors des vôtres, M. Belton ; vous paierez cher..... Mais je n'en puis plus, quelqu'un, mes femmes...... (*Nelly paroît.*) Conduisez-moi dans ma chambre. (*Elle sort en s'appuyant sur Nelly*).

M. BELTON.

Un ennemi de moins. A présent, M. Clifford, voulez-vous m'entendre ? votre emportement, la prévention de ma femme.....

SCÈNE X.

M. BELTON, M. CLIFFORD, HENRIETTE, CHARLES BELTON.

CHARLES, *agité, sans voir personne.*

Mes peines sont inutiles, mes recherches vaines, je ne puis découvrir..... (*Apercevant Henriette.*) Que vois-je..... Seroit-il possible..... C'est elle; ô bonheur! ma chère, mon aimable Henriette!... Je vous retrouve enfin. Ah! de ma vie je ne veux me séparer de vous. (*Il la prend dans ses bras sans voir son père*).

M. CLIFFORD, *courant à sa fille.*

Comment morbleu! moi présent...... jeune impudent, oses-tu bien....

CHARLES.

Son père, ô ciel!

M. CLIFFORD.

Suis-moi dans l'instant, fille insensée, suis-moi, ou crains.....

CHARLES.

Monsieur, daignez m'entendre.

M. CLIFFORD.

Pas un mot.

CHARLES.

Au nom de tout ce qui vous est cher, ne me privez pas de votre charmante fille.

M. CLIFFORD.

Vous ne la verrez plus. Demain, dès ce soir, elle épousera sir Henry.

CHARLES.

Jamais, jamais, tant que je respirerai. Henriette est à moi, par son choix; elle m'aime, je l'adore, aucune puissance.....

M. CLIFFORD.

Corbleu, sangbleu! ne suis-je pas son père? N'est-elle pas ma fille? Qui osera me disputer mes droits?

CHARLES, *furieux.*

Moi. J'en ai d'aussi sacrés.

M. CLIFFORD.

Mort et damnation! toi, toi.....

CHARLES, *hors de lui-même.*

Cruel, barbare! vous me réduisez au désespoir...... tremblez..... Non, vous ne m'enleverez point..... vous n'exécuterez pas vos funestes desseins, je ne permettrai pas qu'Henriette......

M. CLIFFORD.

Tu ne permettras pas? Moi, je veux.....

CHARLES, *mettant l'épée à la main, et se plaçant entre sa fille et lui.*

Vous ne me la ravirez pas, vous ne me l'arracherez point.

M. BELTON, *le saisissant.*

Charles, y pensez-vous?

HENRIETTE, *se mettant devant son père.*

Arrête, malheureux! grand Dieu, dans quel délire... Va, ce dernier trait m'apprend à te connoître. Il déchire mon cœur, mais il me rend à moi-même. Après ce criminel emportement, indigne de ma tendresse, de mon estime..... O mon père! je vous suis, et j'attends de votre seule indulgence, le pardon de mes fautes et de mon erreur. (*Elle sort avec son père*).

CHARLES, *se débattant dans les bras de M. Belton.*

Henriette, vous nous perdez, l'inhumain va vous contraindre..... (*A son oncle.*) Laissez-moi, Monsieur, laissez-moi.....

M. BELTON.

Arrêtez, Charles, c'est votre propre fureur qui vous perd. Venez et tâchez de rendre le calme à vos sens égarés.

CHARLES.

Elle est partie, tout est fini pour moi, je ne la verrai plus, je ne la verrai jamais, je suis désespéré.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

(Toujours chez M. Belton).

SCÈNE I.

LE MAJOR BELTON, MISTRISS BELTON.

LE MAJOR.

Que diable vous dirois-je, ma sœur? Vous savez la vérité, vous refusez de la croire, que peut-on vous dire? Ai-je affaire de toutes ces sottises-là? Hier, il s'est passé chez vous une scène fâcheuse, vous vous êtes emportée, vous avez querellé votre mari, vous voilà brouillée avec lui? Rien d'étrange à cela : c'est l'ordinaire. Que m'importe à moi? étois-je ici, m'en suis-je mêlé, est-ce ma faute enfin?

MISTRISS BELTON.

Oui, Monsieur, c'est votre faute; vous vous plaisez à faire naître les querelles, à les fomenter. Vous êtes la cause de tous mes chagrins; c'est chez vous, dans votre terre, que la connoissance de M. Belton et de ma rivale a commencé; à présent vous conduisez cette intrigue ici.....

LE MAJOR.

L'idée est obligeante! fort bien, Madame, fort bien. Votre mari vous donne de l'humeur, et vous venez la passer sur moi.

MISTRISS BELTON.

Il est honteux à vous de le soutenir dans son indigne conduite, de lui conseiller de me traiter durement : avant vos pernicieux avis, jamais il n'en avoit usé si mal avec moi.

LE MAJOR.

Il en use mal avec vous, et c'est moi?.....

MISTRISS BELTON.

Oui, vous-même, Monsieur.

LE MAJOR.

Parbleu, je m'en félicite de tout mon cœur.

MISTRISS BELTON.

En vérité?

LE MAJOR.

Oui, en vérité. En ce cas vous devez m'être obligée. Allons, ma sœur, n'est-il pas temps de réfléchir, de vous corriger? Mon frère est déjà l'objet de la raillerie de ses parens, de ses amis; si cette ridicule affaire se répand, nous deviendrons tous la fable de la ville.

MISTRISS BELTON.

Oui, si vous continuez à nous donner en spectacle, à plaisanter de mes chagrins; les démêlés domestiques se renferment ordinairement dans l'intérieur des familles; mais ici, non-seulement on les excite, mais on s'amuse à les raconter, à les rendre publics.

LE MAJOR.

Eh qui, Madame?

MISTRISS BELTON.

Vous, Monsieur, vous êtes mon plus grand ennemi. Vous êtes celui de tout mon sexe, au moins de la plus honnête partie. Avez-vous des sentimens? concevez-vous le bonheur que procure la paix entre deux époux? avez-vous la moindre idée de la tendresse, de l'attachement d'une femme? Non, vous n'avez pas même de l'humanité. Comment comprendriez-vous l'amour délicat d'une sensible épouse?

LE MAJOR.

Les peines, les tourmens qu'il cause, vous voulez dire. Eh bien, vous avez raison; je ne suis point dans le cas de les connoître. Cependant j'ai le cœur capable de *tendresse*, d'*attachement*, pour me servir de vos expressions; mais avant de m'*attacher*, Madame, je voudrois trouver une femme douce, sensible, reconnoissante, qui pût m'aimer à son tour.

MISTRISS BELTON.

Cruelle insinuation!..... Mais je défie votre noire malice. M. Belton ne peut douter de ma sincère affection.

LE MAJOR.

Eh mon Dieu! je n'en doute pas non plus. Mais, ma foi, Madame, votre tendresse a tous les effets de la haine. Sans cesse contrarié, tourmenté, querellé, gêné, mon malheureux frère ne semble exister que pour exercer votre mauvaise humeur.

MISTRISS BELTON.

Mais je vous prie, Monsieur.....

LE MAJOR, *continuant sans l'écouter.*

Votre violence, vos emportemens lui rendent sa maison insupportable, empoisonnent ses repas, détruisent son repos.....

MISTRISS BELTON.

Mais encore une fois, Monsieur, je vous prie.....

LE MAJOR, *sans l'écouter.*

Un rien élève vos soupçons, allume votre colère, vous prenez feu, l'incendie se communique à tout ce qui vous environne..... Ah! que mon frère est heureux, d'avoir une épouse si tendre!

MISTRISS BELTON.

Il n'est point de patience à l'épreuve d'une telle insolence. Osez-vous prétendre que je vous servirai de jouet, Monsieur? Mon mari peut me traiter comme il lui plaît; mais je ne souffrirai pas qu'un vil libertin m'insulte chez moi, me ravisse l'amour de mon époux, le rende infidèle..... C'est vous qui êtes l'incendiaire, qui mettez le feu dans ma maison. Je vous la défends; sortez-en tout-à-l'heure, et gardez-vous d'y reparoître. (*Elle sort*).

SCÈNE II.

LE MAJOR, *seul.*

Je le savois bien, que Madame me mettroit à la porte..... Le diable..... Elle revient, je crois..... Non. Elle va trouver mon frère; le pauvre homme! hum, s'il avoit seulement la moitié de mon courage, l'impertinente bégueule passeroit mal son temps..... Ah! te voilà, Charles.

SCÈNE III.

CHARLES BELTON, le major BELTON.

LE MAJOR.

Eh bien, mon ami, comment vont tes affaires?

CHARLES.

Mal, très-mal, mon oncle. Savez-vous ce qui s'est passé hier?

LE MAJOR.

Oui, mon ami, je le sais. Suivant ton usage ordinaire, tu t'es comporté comme un extravagant. C'étoit, dit-on, un bruit, une confusion!..... Ta maîtresse pleuroit, son père hurloit, mon frère renioit, personne ne s'entendoit..... J'aurois, ma foi, donné dix guinées pour assister à ce spectacle.

CHARLES.

Et moi, j'en aurois donné mille pour être ailleurs. Transporté de retrouver Henriette, frémissant du danger de la perdre, entendre son père la menacer... je ne me connoissois plus, je n'étois plus à moi-même... Elle est irritée, très-irritée contre moi; M. Clifford est furieux..... Que devenir, que faire?

LE MAJOR.

Calme-toi, tout cela se raccommodera; la première fois que tu verras Henriette.....

CHARLES.

Ah! la reverrai-je? J'ignore où son père l'a conduite, je n'ai pas songé à le faire suivre, j'étois comme

un fou. Peut-être l'a-t-il déjà contrainte à épouser cet imbécile Baronnet.

LE MAJOR.

Elle aura refusé ce monstre, ne crains rien.

CHARLES.

Vous ne connoissez pas la violence de M. Clifford, la timidité, la douceur d'Henriette.

LE MAJOR.

Elle est douce? tant mieux, elle en sera plus obstinée; rassure-toi.

CHARLES.

Mais sa colère.....

LE MAJOR.

Tu l'appaiseras.

CHARLES.

Eh comment? si je n'espère plus de la voir?

UN VALET *entre et dit à Charles.*

Le capitaine ô-Cutter demande à parler à Monsieur.

CHARLES.

Je ne veux voir personne, je n'y suis pas, allez.

LE VALET.

Il a, dit-il, une affaire importante à vous communiquer.

CHARLES.

Son nom est, dites-vous?.....

LE VALET.

Le capitaine ô-Cutter.

CHARLES.

Jamais je n'entendis parler de cet homme : connoissez-vous cela, Major ?

LE MAJOR.

Non; il veut vous parler en particulier, je vous laisse.

CHARLES.

Ai-je des secrets pour vous, mon oncle! Je suis fort tenté de le renvoyer..... Mais s'il venoit de la part de ma chère Henriette..... Le renvoyer, à quoi pensois-je? Vite, faites entrer. (*Le valet sort.*)

SCÈNE IV.

Le major BELTON, CHARLES BELTON, le capitaine O-CUTTER.

LE CAPITAINE.

Votre humble serviteur, Messieurs : qui de vous deux se nomme Charles Belton ?

CHARLES.

C'est moi, Monsieur; que souhaitez-vous?

LE CAPITAINE.

Simplement vous communiquer..... Mais, comme l'affaire doit être secrète, le diable m'emporte si je parle avant de voir le tillac débarrassé.

CHARLES.

Ce gentilhomme est mon parent, mon ami, Monsieur. Tout ce qui m'intéresse peut lui être confié.

LE

LE CAPITAINE.

Est-il votre ami? J'en suis parbleu charmé : ah! vous avez un ami? la rencontre est heureuse. Çà, Monsieur, il s'agit de décider un différend entre vous et milord James : comme je faisois route de ce côté, il m'a prié de vous apporter cette lettre.

LE MAJOR.

Comment, Monsieur, un cartel?

LE CAPITAINE.

Oui, morbleu, un cartel. Milord m'a fait l'honneur de me choisir pour second; si le cœur vous en dit, vous accompagnerez ce gentilhomme.

CHARLES, *à part.*

Cet homme s'est trompé de lettre, profitons de sa méprise; je vois par les premiers mots..... Achevons de lire. On doit être sans scrupule avec des gens de cette espèce.

LE CAPITAINE, *au Major.*

Eh bien! marcherez-vous de conserve avec votre ami, Monsieur? hem!

LE MAJOR.

Très-volontiers. Plus on est de fous, plus on rit. Aimez-vous à vous battre, Capitaine?

LE CAPITAINE.

Ventrebleu! Monsieur, si j'aime à me battre? C'est un de mes passe-temps, c'est mon plaisir le plus vif.

LE MAJOR.

Et par quel hasard vous intéressez-vous dans cette querelle? En savez-vous le fond?

LE CAPITAINE.

Non, le diable m'emporte! Qu'est-ce que cela fait à moi?

LE MAJOR.

Comment! se battre sans savoir pourquoi?

LE CAPITAINE.

Quand le signal est donné, on combat, qu'importe le sujet.

LE MAJOR.

Ainsi, Monsieur, un duel vous paroît un amusement?

LE CAPITAINE.

Ma foi, vous avez raison. Sur mer, sur terre, à propos de quelque chose, à propos de rien, tout cela m'est égal. En Irlande, je me suis battu pour la politique, où je n'entends rien; pour une pièce de théâtre que je n'avois pas vue; pour le parlement, dont je ne me soucie guère; pour Sally, pour Betty, que sais-je! Mais en Angleterre, je n'ai pas tiré l'épée; sans cette favorable occasion, je restois à rien faire.

CHARLES, *à part.*

Voilà bien la plus heureuse découverte! (*Haut.*) Capitaine, ayez la bonté de faire mes complimens à Milord. J'aurai l'honneur de me trouver au rendez-vous.

LE CAPITAINE.

Fort bien. Et ce Monsieur, viendra-t-il?

LE MAJOR.

N'en doutez pas, Capitaine; nous répéterons, vous

et moi, nos exercices. Nous pousserons de tierce, de quarte.....

CHARLES, *à part.*

J'oubliois...... Tâchons de tirer adroitement...... (*Haut.*) L'heure indiquée est, je crois?....

LE CAPITAINE.

Six heures. Vous dites juste.

CHARLES.

Et le lieu du rendez-vous, derrière les murs de..... de.....

LE CAPITAINE.

Non, à Hyde-parc, près du rond. J'ai moi-même choisi cet endroit, de peur des importuns.

CHARLES.

Ah! oui, vous avez raison. A Hyde-parc donc. Assurez Milord de mon exactitude.

LE CAPITAINE.

Et le diable emporte qui se fera attendre. Ce ne sera pas moi toujours. Le capitaine ô-Cutter vous apprendra...... vous lui ferez raison...... Tête-bleu !...... Votre serviteur, Messieurs.

SCÈNE V.

LE MAJOR, CHARLES.

CHARLES, *vivement.*

Félicitez-moi, mon oncle, félicitez-moi.

LE MAJOR.

De quoi, mon ami? De courir le risque d'être tué,

ou de t'expatrier? Je ne fais pas grand cas de cette bonne fortune-là.

CHARLES, *d'un air gai.*

Félicitez-moi, vous dis-je; Henriette, ma chère Henriette est retrouvée; je sais où elle est.

LE MAJOR.

Retrouvée! Comment?

CHARLES.

Cet aimable, ce cher brouillon de Capitaine s'est mépris; il m'a donné une lettre adressée à ladi Freelove: oh! je l'aimerai toute ma vie pour cette étourderie.

LE MAJOR.

Adressée à ladi Freelove?

CHARLES.

Oui. La lettre est de milord James. Il informe sa digne associée, que mon Henriette est avec son père à Holborn; il s'excuse de n'avoir point vu Miladi ce matin; ses desseins sur miss Clifford ont pris tous ses momens..... Ses desseins! je les ignore, voilà le mal; mais parbleu, Milord me mettra dans sa confidence. Si je puis le rencontrer aujourd'hui, nous terminerons ensemble, sans que son capitaine irlandais s'en mêle. Adieu, mon oncle.

LE MAJOR.

Où courez-vous?

CHARLES.

Chercher à m'approcher d'Henriette, tout tenter pour la voir, pour l'appaiser, pour la garantir des entreprises de milord James.

LE MAJOR.

Attendez, je n'ai pas la meilleure opinion de l'honnêteté de ce lord; il faut se précautionner.....

CHARLES.

Ne craignez rien. J'agirai prudemment. Je laisserai mon carrosse à vingt pas, personne ne me verra.....

LE MAJOR.

Je ne me fie point à vous, écoutez.....

CHARLES.

Je ne puis m'arrêter. Voilà le hasard le plus heureux, le plus favorable augure! Je ne me serois jamais imaginé qu'un cartel pût causer tant de joie. Adieu, mon oncle, à tantôt.

SCÈNE VI.

LE MAJOR, *seul.*

Attends, écoute, arrête, Charles; un mot..,.. Il est parti. Le voilà bien corrigé!.... Quelle chaleur, quelle tête! dans cette maudite maison, je suis, ma foi, le seul qui ait le sens commun. Charles est fou, mistriss Belton enragée, mon frère..... oh diable! c'est un grave et sententieux imbécile celui-là, rempli de maximes philosophiques. *Le calme est,* dit-il, *le bonheur de l'ame; une vie paisible est le plus grand des biens; la patience est la vertu des forts......* Assurément il en a de la patience, et pourtant il est bien le plus malheureux chien!.... Malédiction sur sa tendre moitié! j'enrage; il faut absolument qu'il me doive la

fin de son esclavage, je veux l'engager à se révolt. Je veux le porter à une rebellion ouverte contre souveraine; l'insolente me chasse, qu'ai-je à ménage Oh! parbleu, mistriss Belton, laissez-moi faire; vais, à mon tour, m'emparer de votre mari, l'ar mer, l'aiguillonner; je veux qu'il jure, crie, tempête, et jette la maison par les fenêtres.

SCÈNE VII.

(Le théâtre représente une chambre de l'hôtellerie où M. Clifford est logé.)

HENRIETTE CLIFFORD, *seule.*

O ciel! que vais-je devenir? mon père, sourd à mes prières, à mes cris, se montre inexorable. Il m'ordonne, il me contraint, il me force d'être à sir Henry, à l'objet de mon dédain, de mon aversion..... Peine sensible; et pourtant un chagrin plus amer encore.... Ah! Charles, Charles! ton imprudence, ton emportement..... Quoi, rien ne peut donc arrêter la fougue de cette ame impétueuse..... Mon père eût cédé peut-être à tes vœux, aux miens..... Ah! je dois l'oublier, renoncer à lui. Y renoncer, l'oublier? Hélas! un penchant insurmontable s'oppose à ma raison. Mon destin est d'aimer Charles, de haïr sir Henry, d'être malheureuse à jamais. Le voilà ce ridicule baronnet, mon père veut que je l'entretienne; ah! bon Dieu! comment soutenir sa présence?

SCÈNE VIII.

MISS HENRIETTE, SIR HENRY.

SIR HENRY.

Bonjour, Miss, votre serviteur..... Vous ne me regardez pas, vous ne répondez point; vous êtes honteuse, je gage; vous nous avez donné assez de mal, le pauvre Snip sait bien qu'en dire. Oh çà, écoutez-moi, je ne fais pas de longs discours; je vais droit mon chemin, sans jamais me détourner. Voici le fait. Je vous veux pour ma femme; il faut me dire, je vous veux pour mari. Ce que je vous propose est simple; voyez-moi, examinez-moi; point de faux pas à craindre avec Henry, j'ai le pied sûr, je suis jeune, de bonne race, franc du collier.....

HENRIETTE.

Parlez anglais, Monsieur, si vous voulez que je vous réponde.

SIR HENRY.

Parler anglais? Eh! que fais-je donc? Je vous demande si vous m'aimerez pour votre mari, cela n'est-il pas bon anglais? Je n'entends rien à vos circonlocutions françaises, moi. Votre père jure que vous serez ma femme, et je vous demande encore une fois si vous m'aimerez pour votre mari?

HENRIETTE, *à part.*

Que lui dire? Comment s'y prendre avec un esprit si borné..... Essayons si la raison, la douceur, ont

quelque pouvoir sur cette ame grossière.... (*Haut.*) Sir Henry, vos desseins m'honorent; mais, croyez-moi, vous méritez une femme plus parfaite, plus disposée à reconnoître.....

SIR HENRY.

Plus parfaite! non, ma foi, Miss, vous ne m'en ferez point accroire, je m'y connois; en un mot, je suis content de mon marché.

HENRIETTE.

Permettez, Monsieur, que je m'explique. Dans notre position, la sincérité doit l'emporter sur une vaine politesse. J'ose donc vous le dire. Jamais je ne serai votre femme. Si vous vous intéressez à mon bonheur, si mon repos vous est cher, renoncez à vos prétentions, engagez mon père à me laisser libre, cessez de presser une union mal assortie; par ce généreux procédé vous m'obligerez sans rien sacrifier, car je suis absolument déterminée à vous refuser, fût-ce au péril de ma vie.

SIR HENRY.

A me refuser, à ne point vouloir de moi, n'est-ce pas? Parbleu, Madame, vous êtes difficile. Mais, mais comment donc, que signifie tout cela? Votre père prétend, je prétends aussi; nous prétendons..... Enfin.....

HENRIETTE.

De grâce, sir Henry, ne vous obstinez point..... Il m'est impossible..... tout-à-fait impossible..... Jamais on ne pourra me contraindre.....

SIR HENRY.

Vous verrez, Miss, si l'on ne vous contraindra pas. Eh fi, commencer une partie et retirer les enjeux, c'est agir comme un enfant. Jouez, ou payez. Miss, c'est la règle.

HENRIETTE.

Laissez-vous persuader, Monsieur, ne persévérez pas dans une vaine poursuite. Je suis décidée, positivement décidée à vous refuser ma main.

SIR HENRY.

Oui-da? Mais votre père est décidé à me la donner, je suis décidé à l'accepter; c'est deux contre un, nous devons l'emporter.

HENRIETTE.

Eh! je vous en conjure.

SIR HENRY.

Prière inutile.

HENRIETTE.

Considérez.....

SIR HENRY.

Je ne vous écoute pas.

HENRIETTE.

Mais la générosité.....

SIR HENRY.

Chanson.

HENRIETTE.

L'honneur.....

SIR HENRY.

Sottise.

HENRIETTE.

Vous ordonnent.....

SIR HENRY.

Le diable m'emporte si j'obéis. Tout est rangé conclu; vous devez être ma femme, vous la serez; je n'en démordrai pas. Là.

HENRIETTE.

Votre femme! je me donnerois plutôt à l'homme le plus abject, au dernier des esclaves; je préfère la mort.... Vous me mettez au désespoir.... Craignez..... (*Elle se promène avec agitation, marche vite et s'évente*).

SIR HENRY, *la regardant marcher.*

Une charmante encolure, ma foi; le plus joli trot!....

HENRIETTE, *sans s'arrêter.*

Malheureux, je vous honorois trop, en vous supposant susceptible d'un sentiment d'humanité.

SIR HENRY, *allant à elle, et prenant sa main.*

Là, là, ne prenez pas le mors aux dents.

HENRIETTE, *s'efforçant de retirer sa main.*

Comment osez-vous..... Laissez ma main, laissez-la dans l'instant.

SIR HENRY.

Doucement, doucement, ne vous câbrez pas. Pensez-vous m'effrayer? Ah! parbleu, nous en avons bien vu d'autres! je vous laisse ronger votre frein. Je cours informer M. Clifford de votre soumission. Oh! nous vous rendrons docile, je vous en réponds; si la

de ne suffit pas, nous emploierons la gourmette.
que vous me voyez, j'en ai dompté de plus rétives.
i, oui, tout-à-l'heure.... Laissez-moi faire. (*Il sort*).

HENRIETTE, *seule*.

Va, misérable, tu es au-dessous de ma colère. Ai-je pu me flatter d'émouvoir cette ame insensible? Il ne me reste donc plus d'espérance? Ah! par combien de peines mon triste cœur est déchiré! la cruelle persévérance de mon père fait mon supplice, ma désobéissance l'irrite et l'afflige, ses chagrins augmentent mes douleurs; que n'est-il en mon pouvoir de céder, de suivre ses ordres..... Ah! plutôt la mort que sir Henry! Mon père vient, faisons un dernier effort pour le fléchir.

SCÈNE IX.

M. CLIFFORD, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Quelle colère éclate dans ses yeux! Ah! mon père, daignez m'entendre.....

M. CLIFFORD.

Paix; ne dites pas un seul mot. Voulez-vous l'épouser?.... Comment, morbleu, ne sauriez-vous parler? Répondez-moi. Voulez-vous l'épouser?

HENRIETTE.

Ah! Monsieur, excepté cet ordre inhumain, il n'est rien.....

M. CLIFFORD.

Taisez-vous, n'achevez pas. Fille perverse!.... Sang et furies! vous l'épouserez.

HENRIETTE.

Au nom de tout ce qui peut vous attendrir, Monsieur.....

M. CLIFFORD.

Vous l'épouserez, insolente! vous l'épouserez dès ce soir. Comment avez-vous osé l'insulter, après m'avoir promis de le bien traiter?

HENRIETTE.

Je vous ai tenu parole, Monsieur; mais son impertinente conduite.....

M. CLIFFORD, *dans une grande passion.*

Son impertinente conduite? Confusion! il ne périra que de ma main. Etre impertinent avec mon Henriette..... où est-il l'infâme? Je veux lui brûler la cervelle!.... Mais c'est un mensonge, un impudent mensonge, il n'est pas assez hardi.... Voulez-vous l'épouser? Répondez à cela; voulez-vous l'épouser?.... Eh bien! êtes-vous muette..... Damnation! vous l'épouserez.

HENRIETTE.

Si vous aviez de la tendresse pour moi, Monsieur....

M. CLIFFORD.

Si j'ai de la tendresse pour toi? pour mon Henriette! Ah! ma chère fille, ton pauvre père t'adore; si je ne t'aimois à la folie, voudrois-je te forcer..... N'est-ce pas ton bonheur que je cherche..... Mais je connois la cause de ta désobéissance; ce jeune em-

porté, cet insolent Belton.... il m'a insulté, menacé.... je le hais, je le déteste..... pour me faire enrager, tu l'aimes, tu en es folle, tu n'en veux point d'autre..... Maudite contradiction!

HENRIETTE.

Délivrez-moi de sir Henry; et si je dispose de ma main sans votre consentement, privez-moi du nom de votre fille.

M. CLIFFORD.

Si tu n'acceptes sir Henry, je t'en prive à l'instant, je te renonce, je te déshérite, je te maudis.

HENRIETTE.

Mais mon cœur l'abhorre!.... Monsieur, mon père, vous ne savez pas combien il m'est affreux de vous contester vos droits, de ne pas vous obéir; je ne saurois épouser sir Henry, mais je puis mourir pour vous plaire.....

M. CLIFFORD.

Mourir! mourir pour me plaire! diabolique, infernale méchanceté! Je désirerois ta mort, moi!..... Vous briserez mon cœur, Henriette, vous le briserez infailliblement. N'est-ce pas pour vous rendre heureuse que je m'obstine? Sir Henry n'est-il pas le plus riche baronnet de la province? N'est-on pas heureuse quand on est riche? Toutes les filles du comté le désirent..... Vous êtes opiniâtre, entêtée, vous prenez plaisir à me tourmenter, à me fâcher;..... mais je ne vous céderai pas. Entendez-vous, Henriette, ventrebleu, morte ou vive, vous l'épouserez. Quelles raisons avez-vous à m'opposer? hem?

HENRIETTE.

J'en ai mille, Monsieur.....

M. CLIFFORD.

Paix, paix. Je vous défends de prononcer un mot. Vous serez sa femme, ce soir il sera votre mari. Je vais à l'instant chercher une licence, m'assurer d'un ministre. Damnation! osez-vous disputer contre moi? Ne suis-je pas votre père? N'ai-je pas droit?.... Corbleu! tu m'obéiras, je t'en réponds. Tu l'épouseras, oui, oui, oui, tu l'épouseras. (*Il sort en fureur*).

HENRIETTE, *seule, allant après lui.*

Eh! Monsieur, eh! mon père.... Il ne m'entend plus, il ne veut pas m'entendre. *Vous êtes ma fille, vous devez m'obéir.* Cruels parens; je ne conteste pas vos droits; mais devez-vous abuser de votre autorité? Imposez au moins des lois raisonnables à des êtres libres et éclairés; soyez justes, humains, n'exigez pas des sacrifices impossibles à faire.... Charles!.... hélas! une licence..... un ministre..... O toi qui possédois mon cœur, toi que j'adorois, devois-tu menacer mon père?.... Vain regret, inutiles plaintes..... Pour jamais séparés..... Bon Dieu! que vois-je?

SCÈNE X.

CHARLES BELTON, HENRIETTE.

CHARLES.

Ne vous alarmez point, ma chère Henriette; ah! ne craignez rien d'un amant soumis et repentant.

Depuis deux heures j'erre autour de cette maison, j'attends l'instant de m'approcher de vous. Sir Henry, votre père, sont sortis. Je saisis cette heureuse occasion de venir expier ma faute, implorer à vos pieds un pardon.....

HENRIETTE.

Vous prenez, Monsieur, une peine très-inutile. Ni je n'attendois, ni je ne souhaitois votre visite.

CHARLES.

O ma charmante amie ! vos paroles, vos regards, glacent mon ame. Depuis hier, savez-vous à quel tourment ?..... Ah ! ne vous éloignez pas de moi, ne rejetez pas les prières de votre malheureux amant. J'ai tort, je me hais, j'ai dû vous irriter ; mais pardonnez un mouvement indiscret..... l'excès de ma passion, la crainte de vous perdre..... Mon désespoir m'ôtoit à moi-même.

HENRIETTE.

Eh ! comment pardonner un emportement si criminel ? Oser disputer une fille à son père, porter l'égarement, la fureur.... Grand Dieu ! de quel effroi ce souvenir me pénètre ! Laissez-moi, Monsieur, laissez-moi pour jamais. Vous avez menacé les jours de mon père, je ne dois plus vous regarder sans horreur.

CHARLES.

Moi, je vous ferois horreur ? Ah ! vous m'accablez.... J'ai mérité vos reproches, ils sont justes ; mais mon repentir, ma douleur..... Henriette, je vous adore ! je ne respire que pour vous aimer..... Ah ! rendez-moi

votre cœur, mes espérances.... Tous les instans de ma vie seront employés à vous faire oublier mes offenses Jamais, jamais vous ne me reverrez coupable.....

HENRIETTE.

Eh ! comment osez-vous en répondre ? Vos passions ont trop d'empire sur vous; voyez où leur excès a pu vous conduire ? Ah ! Charles, celui qui ne sait pas en modérer l'ardeur, s'il est encore vertueux, risque à chaque instant de cesser de l'être.

CHARLES.

Le désir de vous plaire, de me rendre digne de vous, sera désormais un frein à ces passions trop vives. Mon amour seul m'a fait commettre des fautes. Rendez-le heureux, mon aimable Henriette; alors maîtresse de mon ame, vous calmerez ses mouvemens impétueux, sans cesse excités par la crainte de n'être point à vous. O ma douce, ma généreuse amie, pardonnez-moi. Betty vient de me dire que votre père est allé chercher une licence..... Juste ciel! vous donneriez-vous à sir Henry? consentiriez-vous à m'abandonner? Non, vous n'y consentez pas? Evitez une affreuse violence, je viens vous en délivrer. Saisissons cet instant, ma voiture est à dix pas, venez ma chère, venez.....

HENRIETTE.

Non. J'attendrai l'évènement. Je ne fuirai point. O Charles! si j'écoutois mon penchant....... Ils ne peuvent me forcer d'épouser sir Henry..... Hélas! sans votre dernière imprudence, peut-être..... Mais, comment nous flatter!..... Mon père, avant de sortir, me reprochoit une malheureuse tendresse.... N'avoit-il pas

pas raison? Ah! pourquoi, pourquoi la violence de votre caractère.....

CHARLES.

J'en rougis, j'ai honte de moi-même. Ne me reprochez plus mes égaremens; soumis le reste de mes jours à vos conseils, je ne penserai, je n'agirai..... Mais le temps s'écoule, votre père peut revenir..... Ah! consentez à me suivre, mon oncle vous prépare un asile sûr..... Hâtons-nous, je frémis des dangers que vous courez ici.

HENRIETTE.

Non, je veux rester. Abandonner encore mon père! Fuir avec l'objet de sa haine, ce seroit justifier sa rigueur et flétrir ma réputation.

CHARLES.

Insensé! qu'ai-je fait! Envisagez donc, ma chère Henriette, toute l'horreur de votre situation; si vous dédaignez de me sauver la vie par une complaisance que je vous demande à genoux, que votre propre intérêt vous engage à me faire grâce, à quitter ce lieu. Vous ne connoissez pas tous vos dangers; milord James a formé des desseins contre vous, je le sais, j'en suis sûr. Souffrez que je vous défende contre sa violence.

HENRIETTE.

C'est auprès de mon père, c'est sous ses yeux, où je puis être à l'abri des complots de ce méprisable lord.

CHARLES.

Quoi! rien ne peut-il vous persuader?

HENRIETTE.

Non, ma résolution est prise.

CHARLES.

Vous me désolez, Henriette : considérez.....

HENRIETTE.

Tout est considéré. Votre imprudence a mis un obstacle invincible à vos vœux, je ne puis ni ne dois me confier à vos soins.

CHARLES.

Ah! malheureux! malheureux Charles! Ah! mon Dieu! si cruelle, vous, vous, ma chère, ma bien-aimée Henriette..... Quoi! la crainte d'être à sir Henry.....

SCÈNE XI.

BETTY, *accourant toute effrayée*, LES MÊMES.

BETTY.

Bonté du ciel! Madame..... Ah mon Dieu! l'événement le plus incroyable.....

HENRIETTE.

Quoi donc?

BETTY.

Une troupe de ces coquins qui enrôlent de force des matelots, viennent d'enlever mon maître et sir Henry. L'un jure en vain qu'il est chevalier baronnet, l'autre écuyer et seigneur de paroisse, les misérables ne veulent pas les entendre.

HENRIETTE.

Sir Henry, mon père! cela est impossible, Betty.

CHARLES.

Ah! voilà son complot découvert.

BETTY.

Rien n'est plus vrai, Madame, le maître de la maison, vos valets, les siens, courent après eux, c'est un bruit, une rumeur, la populace fuit..... Bon Dieu! que ferons-nous? Si on alloit nous prendre aussi.

HENRIETTE.

Si je pensois, Monsieur, que pour vous assurer cet entretien, vous eussiez osé.....

CHARLES.

Vous, Madame, vous, me soupçonner d'une pareille infamie..... Henriette, vous ne le croyez pas?

HENRIETTE.

Non. Vous êtes un homme d'honneur, pardonnez... Mais qui peut donc être l'auteur.....

CHARLES.

Milord James aura sans doute imaginé cette indigne ruse. Une lettre qu'il n'avoit pas dessein de m'adresser..... Mais j'entends du bruit..... on vient..... c'est lui. Ne craignez rien, je saurai lui en imposer. O ma chère, je vous défendrai de ses viles entreprises!

SCÈNE XII.

LORD JAMES, CHARLES BELTON, HENRIETTE.

LORD JAMES, *accourant d'un air satisfait.*

Enfin ma jolie, ma délicieuse Henriette, je puis... Ah! que vois-je? Encore ce diable d'homme. Parbleu, Monsieur, puisqu'il vous plaît d'être partout, terminons sans plus tarder. (*Il met l'épée à la main.*) Mais vous êtes sans armes, à la bonne heure. Cédez-moi cette dame, cédez-la, vous dis-je, ou sur mon honneur, je ne vous ménagerai pas. (*Il va sur lui*).

CHARLES, *tirant un pistolet.*

Doucement, Milord, doucement. Eloignez-vous. J'ai des armes. Si vous faites un pas, j'aurai l'honneur de vous mettre deux balles dans la tête.

LORD JAMES.

Comment, ventrebleu, un pistolet!

CHARLES.

Au très-humble service de Milord. Le pistolet, comme l'épée, est une arme à notre usage, je sais me servir de l'une et de l'autre. Si celui-ci manque, le pareil est dans ma poche.

HENRIETTE.

Dieu tout-puissant!

LORD JAMES.

Mais, mais.....

CHARLES.

Ne vous effrayez pas, Madame; Milord a pris la peine d'écarter vos amis, vos parens, dans l'intention apparemment de remplacer leurs soins, de vous donner les siens. Avez-vous dessein de profiter de sa bonté, voulez-vous vous mettre sous sa protection?

HENRIETTE.

Ah! cruel Charles, vous le voyez trop, je ne puis plus m'en défendre, la nécessité m'oblige à vous suivre.

CHARLES, *donnant la main à Henriette, et présentant son pistolet à Milord.*

Milord voudra bien s'éloigner un peu de la porte.

LORD JAMES.

Confusion! Monsieur, Monsieur!

CHARLES.

Pardon, Milord, je n'ai pas le loisir de causer à présent..... Un peu plus de côté, je vous prie..... Vous savez ma demeure; si vous êtes inquiet de miss Clifford, vous aurez de ses nouvelles chez moi..... Reculez donc un peu, Milord..... Encore..... Fort bien, là, à merveille. Je suis le plus humble de vos serviteurs.

(*Il sort avec Henriette*).

LORD JAMES, *seul.*

Ne viens-je pas de jouer un joli personnage. Malédiction sur mes stratagêmes; j'ai donc imaginé, concerté, exécuté le dessein le plus profond, le plus po-

litique, seulement pour servir cet impertinent!.... Me voir préférer une espèce que personne ne connoît, un gentilhomme de campagne; sacrifier à cela un lord distingué par sa figure, sa fortune, son esprit, mille qualités brillantes!.... Le diable emporte l'amour, les intrigues, et toutes les plates provinciales des trois royaumes.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

(Le théâtre représente l'appartement de ladi Freelove.)

SCÈNE I.

LADI FREELOVE, LORD JAMES.

LADI FREELOVE.

Oui, vous dis-je, le spirituel Capitaine a porté la lettre que vous m'avez écrite au jeune Belton, et m'a remis à moi le cartel destiné pour votre rival.

LORD JAMES.

Maudit soit le stupide animal! comment a-t-il pu faire une pareille balourdise? Me voilà bien avancé. Morbleu, je suis furieux! après avoir pris de si justes mesures, au moment où je m'attends à recueillir le fruit de mes soins, un sot renverse toutes mes espérances.

LADI FREELOVE.

Seroit-il impossible de tirer avantage de cet accident?

LORD JAMES.

Eh! comment, Miladi, comment?....

LADI FREELOVE.

Vous pouvez délivrer les prisonniers, faire valoir ce service à M. Clifford..... Attendez donc..... Oui, à

merveille ! il faut lui persuader que Charles lui a joué ce tour pour se rendre maître de sa fille.

LORD JAMES.

Ah ! vous avez raison. Charles ayant enlevé miss Clifford à l'instant même..... L'invention est admirable ; je cours les retirer des mains du capitaine ô-Cutter, et défendre à cet imbécile de se mêler jamais de mes affaires. Mais après qu'ils seront libres, comment leur prouver que mon rival.....

LADI FREELOVE.

Conduisez-les chez mistriss Belton. En trouvant sa fille avec Charles, d'où s'éleveroient les doutes de mon vieux parent ?

LORD JAMES.

Mais cette méprise du Capitaine, ma lettre.

LADI FREELOVE.

Vous la nierez hardiment, avec intrépidité. Vous accuserez Charles d'avoir contrefait votre écriture. Eh ! dites-moi, je vous prie, qui peut discerner l'imposture de la vérité, quand deux hommes soutiennent ce qu'ils avancent avec une égale fermeté.

LORD JAMES.

Je ne rougis pas aisément ; mais soutenir en face, à des gens instruits, prêts à me confondre sur tous les faits, que je n'ai aucune part.....

LADI FREELOVE.

C'est une nécessité. Après avoir délivré Clifford, si vous l'abandonnez à sa propre conduite, il ira chercher sa fille chez Belton. On lui dira la vérité, vous

serez accusé, jugé, condamné; Belton triomphera, vous perdrez Henriette, sans rétablir votre réputation. Allons donc, du courage, Milord. Votre présence en imposera. Accompagnez Clifford chez Belton, il le faut, l'honneur l'exige; il n'y a point à balancer.

LORD JAMES.

Un motif si puissant me détermine. Mais puis-je compter sur vous? avec un tel corps de réserve, j'oserai commencer l'attaque.

LADI FREELOVE.

Soyez sûr de moi. J'irai vous soutenir. Comment, se laisser abattre, humilier, terrasser par de pareilles espèces? Des personnes de notre rang..... Fi, cela seroit honteux.

LORD JAMES.

On ne pense point avec plus de dignité, vous êtes incomparable! Je cours exécuter vos ordres, délivrer mes prisonniers, combattre, remporter la victoire et mériter vos louanges. Adieu. Au moins vous viendrez chez mistriss Belton, n'y manquez pas.

LADI FREELOVE.

Eh! non. Allez vite, et songez à prendre un ton convenable avec ces gens-là.

LORD JAMES.

Oh! s'il ne s'agit que d'être très-haut, très-supérieur, notre affaire ira bien. (*Il sort*).

LADI FREELOVE, *seule*.

Cet homme est foible, pusillanime; il manque d'une

noble assurance. S'il alloit s'embarrasser, hésiter, se couper, me compromettre..... Je prendrai toutes mes précautions. J'irai chez mistriss Belton. Je me présenterai hardiment. Si Milord a l'avantage, je lui conserverai ma protection; j'avouerai notre intelligence. Appuyer ses desseins, presser son union avec Henriette, ce sera me montrer une ardente amie, une bonne parente. Si Milord est découvert, haï, méprisé; je l'abandonne, je me récrie contre ses projets; je blâme sa conduite, déteste son caractère; puis j'embrasse le vieux Clifford, le plat Baronnet, l'impertinent Charles, ma sotte petite cousine, et maudis avec eux milord James et ses noires perfidies. (*Elle sort*).

SCÈNE II.

(Le théâtre change, et représente une pièce de l'appartement de mistriss Belton.)

MISTRISS BELTON, *seule*.

Je ne puis résister à ce tourment affreux. Le chagrin, l'inquiétude, l'impatience me dévorent. M. Belton, me traiter avec ce mépris! sortir sans moi, sans me prévenir, sans me consulter. Où est-il? que fait-il? dans quels lieux? avec qui?.... L'insolent Major lui inspire cette audace..... Depuis deux heures n'être pas rentré!.... (*Nelly survient.*) Eh bien, Nelly?

NELLY.

Eh bien, Madame, Monsieur n'est point encore de retour.

MISTRISS BELTON.

Pas encore de retour?.... Ah! mon Dieu.... Mais où est-il allé? dites donc?

NELLY.

Je ne le sais pas, Madame.

MISTRISS BELTON.

Vous ne savez jamais rien. Pourquoi ne savez-vous pas?.... Ignoriez-vous que mon mari sortiroit aujourd'hui? prétendez-vous me persuader que vous l'ignoriez?

NELLY.

Je veux mourir à l'instant, si je m'en suis seulement doutée. Je jure à Madame, je lui proteste.....

MISTRISS BELTON.

Finissez vos impertinences.

NELLY, *pleurant.*

Il est bien dur de s'entendre accuser quand on est innocente. Monsieur Parisien n'est pas mort, Dieu merci; il peut dire à Madame.....

MISTRISS BELTON.

Quoi, que peut-il me dire?

NELLY.

Il affirmera que je ne sais rien, Madame.

MISTRISS BELTON.

La sotte! Faites venir Parisien.

NELLY.

Oui, Madame. (*Elle sort*).

MISTRISS BELTON.

Tout conspire contre mon repos. Ne parviendrai-je point à découvrir, à savoir enfin..... (*Nelly rentre avec Parisien.*) Parisien, où est votre maître?

PARISIEN, *d'un ton grave.*

Il est sorti, Madame.

MISTRISS BELTON.

L'animal! Je vous demande où il est allé?

PARISIEN.

Où il est allé?

MISTRISS BELTON.

Oui.

PARISIEN.

Je n'en sais rien, Madame.

MISTRISS BELTON.

Je n'en sais rien, je ne sais pas; voilà leur réponse à tous. Jamais on ne fut plus mal servie; je suis environnée de sots, d'imbéciles.... Ne devez-vous pas toujours savoir où est votre maître? vous êtes un valet bien attaché, fort attentif..... D'où vient ne pas venir m'avertir que votre maître sortoit?

PARISIEN.

Qu'il sorte, qu'il ne sorte point, cela ne me regarde pas. Je suis son valet de chambre, je l'habille, c'est mon devoir, je le remplis exactement. Quand je n'ai plus rien à faire auprès de sa personne, il peut aller, venir, rester, je ne m'en embarrasse pas le

moins du monde; il me laisse libre; pourquoi le gênerois-je?

MISTRISS BELTON.

L'impertinente gravité de ce faquin est insoutenable. Allez-vous-en.

PARISIEN.

Très-volontiers, Madame.

MISTRISS BELTON.

Eh bien, Nelly, à quoi vous amusez-vous? pourquoi ne pas faire monter John, Thomas, Abraham, le portier? faut-il vous répéter cent fois la même chose?

NELLY.

Madame ne me l'a pas encore dit. (*Elle sort*).

MISTRISS BELTON.

Pas encore dit? Cette créature est d'une impudence..... Mon Dieu, que deviendrai-je? Je suis dans une agitation.....

(*Nelly rentre avec John.*)

JOHN.

Que veut Madame?

MISTRISS BELTON.

Pourquoi n'avez-vous pas suivi votre maître?

JOHN.

C'est qu'il est sorti dans le carrosse de M. le Major, Madame.

MISTRISS BELTON.

Où sont-ils allés?

JOHN.

J'imagine qu'ils sont allés chez M. le Major, Madame.

MISTRISS BELTON.

Il *imagine!* Quoi, vous n'en êtes pas sûr?

JOHN.

Non, Madame; je le pense, mais je n'en suis pas certain.

MISTRISS BELTON.

Pas certain? Ils disent tous la même bêtise. Ils ne savent jamais ce qu'on leur demande; des paresseux, des ignorans, des brutes..... Oh! oui, je renouvellerai toute ma maison..... Sortez..... Attendez..... Courez chez le Major, informez-vous si votre maître y est.

JOHN.

Et s'il y est, que lui dirai-je de votre part, Madame?

MISTRISS BELTON.

Quel automate! c'est pour en mourir! Ne lui dites rien, allez seulement chez le Major, demandez si votre maître y est, m'entendez-vous?.... Eh bien, partirez-vous?

JOHN.

J'y cours.

MISTRISS BELTON.

John, John..... Revenez.... Non, allez.... Restez.... Ecoutez.... Non, volez chez le Major. (*John sort*).

NELLY, *à part.*

La voilà de belle humeur, nous aurons une jolie journée. (*Haut.*) Madame veut-elle s'habiller?

MISTRISS BELTON.

Quoi, cette créature aura l'audace de me tourmenter aussi! Je ne jouirai pas d'un moment de paix, de tranquillité dans ma propre maison? M'habiller, me parler de m'habiller en l'état où je suis! Sortez, insolente, ne m'importunez point par vos plates questions; il vous convient bien de m'en faire.... Nelly.... Nelly.

NELLY.

Madame?

MISTRISS BELTON.

Personne ne monte? où sont donc tous mes gens? Il ne vous plaît donc pas..... Personne ne veut donc m'obéir.

JOHN, *accourant.*

Mon maître est ici, Madame; il vient d'arriver avec Monsieur son frère, Monsieur son neveu et la belle dame qui étoit ici hier.

MISTRISS BELTON.

La dame!..... Quoi..... que dites-vous? La jeune personne qui vint hier est ici?

JOHN.

Oui, Madame.

MISTRISS BELTON.

La même? elle est avec lui?

JOHN.

Oui, Madame.

MISTRISS BELTON.

Il la ramène..... L'a-t-il enlevée une seconde fois? Ah! c'en est trop, quelle hardiesse! cet homme est

sans pudeur, c'est un cœur corrompu, détestable...... Je vais descendre, chasser de chez moi..... Pense-t-il m'outrager impunément? Je lui ferai voir..... Non, un profond mépris..... Je veux sortir, abandonner cette maison, m'en éloigner, n'y plus rentrer..... Quoi, laisser triompher cette jeune audacieuse! elle est avec lui..... Ah Dieu! le Major est un infâme; Charles, un vil complaisant..... Je suis trahie, perdue! il lui jure de l'aimer, de me haïr...... L'ingrat, le perfide...... Courons, je dois m'opposer..... Bon Dieu! j'ai la tête en feu; des éblouissemens.... Je me meurs. Nelly, conduisez-moi dans ma chambre, je m'y renfermerai, j'y resterai seule, j'y mourrai; jamais, jamais je ne reverrai un cruel, un barbare, qui n'a pas craint de me percer le cœur, de me donner le coup de la mort.

(*Elle sort*).

SCÈNE III.

(Le théâtre change, et représente une pièce de l'appartement de M. Belton.)

MISS HENRIETTE CLIFFORD, M. BELTON, LE MAJOR, CHARLES.

CHARLES, *à Henriette.*

CALMEZ-vous, ma charmante amie, calmez-vous, je vous en conjure.

HENRIETTE.

Impossible! je ne puis dissiper mon trouble, mes craintes. Ah! cet indigne Lord, où faisoit-il conduire mon père? comment le délivrer?

M.

M. BELTON.

Rassurez-vous, Madame, dans un moment vous en aurez des nouvelles; tout va s'arranger au gré de vos désirs, des nôtres; je l'espère.

HENRIETTE.

Ah! Monsieur, plus d'une inquiétude cause mon agitation. Je tremble d'exciter encore une triste passion, de faire naître une seconde altercation entre vous et votre épouse. Sans le vouloir, j'ai fâché mistriss Belton, ma présence a vivement blessé son cœur; je ne saurois me consoler d'être l'innocent objet de sa peine; pourquoi donc exigez-vous tous les trois que je vienne?.....

LE MAJOR.

Daignez vous prêter à nos desseins, Madame; il importe au bonheur de mon frère que vous ayez cette complaisance. Il doit se conduire obligeamment à votre égard, éclaircir sa conduite, ne pas céder au plus extravagant des caprices; et la décence exige que mistriss Belton vous reçoive, vous traite en amie, en parente.....

NELLY *entre, et dit à M. Belton.*

Je voudrois, Monsieur.....

M. BELTON.

Quoi? que voulez-vous, Nelly?

NELLY.

Vous parler sans être entendue des autres, Monsieur.

M. BELTON, *s'approchant d'elle.*

Eh bien, dites?

(*Nelly lui parle bas.*)

M. BELTON, *bas au Major.*

Elle est malade, mon frère, bien malade; elle ne peut descendre, elle me fait prier de monter; que me conseillez-vous?

LE MAJOR.

Comment, ce que je vous conseille? Gardez-vous bien d'y aller.

M. BELTON.

Mais....

LE MAJOR.

Mais, non, et cent fois non. Laissez-la bouder tout à son aise.

M. BELTON.

Je suis en compagnie, Nelly, vous le voyez; je ne saurois monter. Dites à votre maîtresse qu'elle descende. Je la prie de venir, entendez-vous? je serai charmé de la voir. Allez. (*Nelly sort*).

LE MAJOR.

Bon, fort bien; je commence à être assez content de vous.

M. BELTON.

Je veux aller tout doucement écouter comment elle recevra ma réponse. Permettez-vous, belle Henriette?....

LE MAJOR.

Aller écouter! êtes-vous fou? Si vous reprenez votre foiblesse, je vous abandonne. Avez-vous entrepris d'être à jamais esclave et malheureux?

M. BELTON.

Vous me faites tort, mon frère; je suis tendre, je

suis sensible; mais je ne suis pas *foible*. Ma femme est injuste, la raison est pour moi, je ne dois pas céder, je soutiendrai mes droits; vous me trouverez plus de fermeté qu'en pareille occasion vous n'en montreriez vous-même. Soyez donc sans crainte, fiez-vous à moi. Je vais de mon cabinet écouter ses discours, observer ses mouvemens, et je réglerai ma conduite sur mes découvertes. (*Il sort*).

LE MAJOR.

Il va tout gâter. Quand j'y pense, je doute que cet homme soit mon frère.

CHARLES.

Ah! ma chère Henriette, votre tristesse me pénètre de douleur; je vais mettre tous mes soins à trouver votre père, je vous le ramenerai. Séchez vos pleurs, ma douce, ma charmante maîtresse, croyez.....

SCÈNE IV.

M. CLIFFORD, LORD JAMES, SIR HENRY, LES MÊMES.

M. CLIFFORD, *parlant avant qu'on le voie.*

Venez, venez, sir Henry; ils me rendront compte de ma fille, et de l'insulte qu'ils ont osé nous faire!

HENRIETTE.

Ah! j'entends sa voix, c'est lui, c'est mon père! O ciel! je te rends grâce! (*Au Major*) Monsieur, tâchez d'appaiser sa colère.... Je crains.... Ah! Charles,

gardez-vous d'oublier..... O mon ami ! remplissez vos promesses ; soyez doux, soyez patient.

CHARLES, *à Henriette.*

Je ferai tout pour vous plaire.

LORD JAMES, *à M. Clifford en entrant.*

Vous le voyez, Monsieur, votre fille est ici ; je ne vous en ai point imposé.

M. CLIFFORD.

Oui, la voilà. Je ne vois que trop..... Aurois-je pu le penser, le croire !.... Ma fille, ma propre fille..... Courage, Henriette, courage ! ce n'est pas assez de quitter votre père, vous le faites enlever par des brigands, avec violence, avec dureté, vous mettez sa vie en danger, et puis vous avez le front, l'audace, l'insolence de venir..... Vous.... vous..... La colère, la rage me suffoque ; je ne saurois parler..... J'étouffe.

CHARLES.

Je vous assure, Monsieur.....

M. CLIFFORD.

Tu *m'assures*..... Je te trouve bien hardi de *m'assurer!* après m'avoir ôté le cœur de ma fille, après avoir égaré sa raison, après l'avoir ensorcelée, rendue mon ennemie, ma plus cruelle ennemie..... tu *m'assures?* Eh ! que diable m'assures-tu ?

LE MAJOR.

Si vous voulez m'entendre, Monsieur.....

M. CLIFFORD.

Il est bien question de vous entendre ! Rendez-moi ma fille, rendez-la-moi tout à l'heure.

LE MAJOR.

Si vous aviez un peu de patience, M. Clifford.....

M. CLIFFORD.

De la patience! corbleu, Monsieur, pour qui me prenez-vous? Je ne veux point avoir de patience, je veux ma fille. Elle est à moi, je demande mon bien, pour en disposer à ma fantaisie. Oh! tu l'épouseras, sir Henry; à leur barbe tu l'épouseras.

LORD JAMES.

Mais.... mais, vous êtes violent, M. Clifford, et votre conduite est très-cavalière. Que parlez-vous encore de sir Henry? Songez donc à mes prétentions? Faites attention, je vous prie, à ma naissance, à mon rang, à mes titres.....

M. CLIFFORD.

Des titres, un rang, de la naissance? beau sujet d'attention! Je me moque de tous les lords du royaume. Ma fille ne sera jamais une bégueule de la Cour, une impertinente de la ville; saisis-toi d'elle, Henry; c'est ta femme, emmène-la.

CHARLES.

Sir Henry, gardez-vous de tenter.....

HENRIETTE.

Mon père, daignez.....

M. CLIFFORD.

Je ne daignerai pas.

LE MAJOR.

Un mot, M. Clifford; un seul mot.

M. CLIFFORD.

Pas une syllabe. Henry, saisis-toi de sa main, entraîne l'obstinée, emporte la rebelle..... Eh bien, m'entend-il? Le stupide animal ne sauroit-il obéir?

LORD JAMES.

Parbleu, Monsieur, il n'en sera rien, nos conventions..... Je m'y oppose, je le puis.

M. CLIFFORD.

Quoi? que pouvez-vous?

HENRIETTE.

Eh! mon père.

CHARLES.

Eh! Monsieur.

LE MAJOR.

Souffrez.....

SIR HENRY.

Paix, paix, taisez-vous tous. Vous ne savez pas le prendre. Je vais l'appaiser. Çà, beau-père, écoutez: Vous vouliez me marier avec votre fille, n'est-ce pas? Moi, comme un sot, je consentois à l'épouser.....

M. CLIFFORD.

Comment, ventrebleu!....

SIR HENRY, *criant plus fort que lui.*

Doucement donc, écoutez tout. Quand on a pris une mauvaise route, il n'est pas défendu de rentrer dans le bon chemin; s'il se présente un sentier qui y mène, on s'y jette bien vite. C'est ce que j'ai fait. Milord a bien voulu troquer son cheval bai, son superbe Nabab..... la plus belle, la plus magnifique

bête!.... Il l'a payé quatorze cents guinées; savez-vous?.... Enfin il a bien voulu la troquer contre votre Henriette; là, noblement, troc pour troc, sans exiger de retour..... J'ai tant désiré ce beau Nabab..... Je ne suis, ma foi, pas dupe; le bon marché que j'ai fait là! Comme mon ami, M. Clifford, vous devez me féliciter.....

M. CLIFFORD.

Qu'entends-je? se peut-il!.... Troquer ma fille! troquer mon Henriette contre un cheval!

SIR HENRY.

Eh pardi oui, je l'ai troquée; elle me portoit malheur. N'avons-nous pas pensé nous rompre le cou, le pauvre Snip et moi, pour courir après elle? Ne perdrai-je pas ma gageure à Newmarket? Ne m'a-t-on pas enlevé, mis à fond de cale dans ce maudit vaisseau? N'ai-je pas été bien heureux pendant que je faisois la cour à Madame? Toujours ombrageuse, toujours rétive...... Enfin j'en suis débarrassé. Henriette est à Milord, Nabab est à moi; je suis content comme un roi.

M. CLIFFORD.

Que la peste t'étouffe, toi, Nabab, Milord, et.....

LORD JAMES.

Un peu plus d'égards, M. Clifford, ces propos.....

M. CLIFFORD.

Rage, fureur!..... Ils me feront devenir fou. Existe-t-il un plus malheureux chien? Ma fille trahit son père, cette brute de Baronnet me fait un sanglant

affront, ce maudit Lord veut être mon gendre en dépit de moi, ce jeune étourdi de Belton s'empare de ma fille à mon nez.....

LE MAJOR.

M. Clifford, voulez-vous m'accorder un moment d'audience. Je m'engage à rétablir le calme dans votre esprit, à justifier votre fille, à vous prouver son respect et sa tendresse pour vous; enfin, à vous montrer ceux qui méritent votre haine et votre mépris.

M. CLIFFORD.

Eh bien, morbleu, parlez. Parlez donc, puisque vous en avez tant d'envie.

LE MAJOR.

Je vais exposer la vérité, tant pis pour ceux qu'elle offensera. Nous avons de violentes présomptions sur un fait, des preuves positives sur un autre. La conduite de Milord avec votre fille, chez ladi Freelove, peut le faire soupçonner d'un attentat..... Elle montre au moins un homme peu délicat sur les moyens de remplir ses désirs. Une lettre de sa main découvre qu'il est l'auteur de l'insulte et de la violence dont vous vous plaignez. Voilà cette lettre; elle est, je crois, une preuve incontestable.....

LORD JAMES.

Fable, invention, pure adresse.

CHARLES, *à M. Clifford.*

Lisez, Monsieur, lisez. Cette lettre est tombée entre mes mains, par la méprise du porteur. Un égard dont vous ne pouvez me savoir mauvais gré, me force à

cacher le nom de la personne à qui Milord l'adressoit; ainsi je supprime l'enveloppe.

LORD JAMES.

Que je sois déshonoré, monsieur Clifford, si cette lettre..... Supposition, détour, stratagême! (*A part.*) Ladi Freelove ne vient point; le diable soit de la femme, m'abandonner, quand j'ai le plus grand besoin de son impudence!

SIR HENRY.

Oui, oui, supposition; m'auroit-il cédé Nabab, s'il n'étoit pas le plus honnête homme du monde?

M. CLIFFORD, *répétant haut des mots de la lettre qu'il lit tout bas.*

Le plein succès de mon entreprise..... Cela est clair. *Mon expédition maritime.* Très-clair. *Ce vieux fou de Clifford.* Fort obligé vraiment. *Le campagnard jurera, mais nous rirons.* (*A Milord James.*) Sang et furies! c'est donc vous.....

LORD JAMES.

Non, du tout, malice, fausseté, vous dis-je. Quand vous serez de sang-froid.....

M. CLIFFORD.

De sang-froid, ventrebleu, de ma vie je ne veux être de sang-froid. Quoi! j'accusois ma pauvre fille, je la croyois d'intelligence..... Viens dans mes bras, ma chère enfant, viens me dire que tu es innocente, que ce Lord est un infâme.....

LORD JAMES.

Mais, mon cher Clifford.....

M. CLIFFORD.

Allez au diable. Ma bonne, ma douce Henriette!

HENRIETTE, *embrassant son père.*

Avez-vous pu me soupçonner, Monsieur.....

M. CLIFFORD.

Moi, ma fille! c'est lui qui t'accusoit..... J'étois un sot de le croire, ma fille, ma chère fille; je t'ai toujours regardée comme un ange.

LE MAJOR.

Oui, miss Clifford est un ange, Monsieur. Vous devez la rendre heureuse. Sir Henry vient de vous montrer qu'il n'est pas digne d'elle; Milord cesse apparemment d'y prétendre : mon neveu l'adore, consentez.....

SIR HENRY.

Eh, non, non. Ce n'est pas là notre accord; la dame à Milord, Nabab à moi : vous arrangez mal les choses, M. le Major.

LORD JAMES.

Ma foi, mon bon M. Clifford, vous le prenez sur un ton..... Comme dit le Major, je cesse de prétendre à votre divine Henriette. Elle est belle, charmante; mais tant de rudesse dans le père..... Un homme tel que moi est-il fait pour prier? Parbleu! je romps avec vous, mon petit campagnard; je vous refuse tout net l'honneur de mon alliance. Serviteur. Vous vous repentirez en vain : de mes jours je ne veux entendre parler, ni de la province, ni des sauvages qui l'habitent.

SIR HENRY, *courant après lui.*

Et Nabab, Milord? ce n'est pas ma faute.

LORD JAMES, *en s'en allant.*

Nous verrons.

SIR HENRY.

Je le suis. Ma foi, M. Clifford, vous êtes un plaisant ami, me mettre dans le cas de manquer Nabab. Adieu, je ne veux jamais vous voir, si Milord rompt le marché. (*Il sort.*)

M. CLIFFORD.

Allez, plat animal, allez trouver votre sot courtisan.

LE MAJOR.

Allons, M. Clifford, laissez-vous fléchir. Rendez-vous à la nature, à la raison : vous aimez votre fille, et vous la chagrinez, vous la désolez. J'ai vu le temps où vous estimiez Charles; sa naissance, sa fortune.....

M. CLIFFORD.

Sont convenables, je ne le nie pas. Mais après la façon dont il m'a traité.....

LE MAJOR.

Vous pouvez lui reprocher trop de vivacité; mais je réponds de son cœur.

M. CLIFFORD.

N'est-il pas l'auteur de tous mes chagrins? N'a-t-il pas concerté la fuite d'Henriette avec vous autres?....

CHARLES.

Jamais, Monsieur. J'ignorois son dessein, sa demeure.....

M. CLIFFORD.

Est-il vrai, Major?

LE MAJOR.

Oui, sur mon honneur, Monsieur.

M. CLIFFORD.

Mais j'ai promis de ne pas céder, je l'ai juré; ne suis-je pas le père de ma fille? le maître d'en disposer?... Un jeune dogue enragé, qui vouloit hier me tuer!

CHARLES.

Pardonnez mon égarement..... La plus forte passion..... Vous m'arrachiez votre fille..... Perdre Henriette, Henriette que j'adore..... Non, je ne puis vivre sans elle! O ma belle amie! ô M. Clifford..... soyez mon père..... Je proteste, je jure..... Oui, ma tendresse, mon respect, vous prouveront......

M. CLIFFORD.

Tarare! ne me l'avez-vous pas enlevée à Holborn, hem?

HENRIETTE.

Ah! pouvez-vous lui en faire un reproche! O mon père! que devenois-je sans le généreux secours de Charles? Il m'a sauvée deux fois des vils attentats de ce méprisable Lord.

M. CLIFFORD.

Il t'a sauvée..... Il a sauvé mon enfant..... Viens, mon ami Charles, viens; je t'aime, je te donne ma fille..... Eh! que diable ne me disiez-vous.....

CHARLES.

Ah! Monsieur, vous me rendez le plus heureux de

tous les hommes! Ma chère Henriette, partagez-vous mes transports?

HENRIETTE.

Souffrez, mon père.....

M. CLIFFORD.

Souffrir! quoi? comment? toujours désobéissante, n'est-ce pas? Gageons que tu n'en veux plus? je te le donne, c'est assez. Morbleu, le veux-tu, le prendras-tu?

HENRIETTE.

Eh oui, oui, mon père, je vous obéis de tout mon cœur.

M. CLIFFORD.

Miracle! Ecoute, mon ami Charles, si tu n'es pas un bon mari, si tu ne rends pas mon Henriette la plus heureuse des femmes, tu ne mourras que de ma main. Damnation! Je veux la voir rire du soir au matin.

CHARLES.

Et moi, je veux expirer à l'instant où je lui causerai de la tristesse.

M. CLIFFORD.

Embrassez-moi tous deux.

HENRIETTE et CHARLES.

De toute mon ame.

SCÈNE V.

LADI FREELOVE, LES MÊMES.

LADI FREELOVE.

Ma chère miss Clifford, pardonnez si.....

CHARLES.

Dites mistriss Belton, Miladi.

LADI FREELOVE.

Est-elle mariée?

HENRIETTE.

Pas encore, Madame; mais mon père consent à notre union.

LADI FREELOVE.

En vérité? J'en suis comblée. Embrassez-moi, mon aimable cousine; je vous félicite, M. Belton; recevez mon compliment, M. Clifford.

LE MAJOR, *à part.*

Que d'aisance, quelle noble impudence!

LADI FREELOVE.

Ah! Major, je ne vous voyois pas; il y a cent ans que je ne vous ai rencontré.

LE MAJOR.

Votre humble serviteur, Miladi. Vous avez fait de grands progrès dans la philosophie, depuis que je n'ai eu l'honneur de vous rendre mes devoirs. Je vous

admire, en vérité. Pas le moins du monde affectée de la petite contradiction qui renverse vos projets, point du tout sensible au peu de succès de votre honnête ami?

LADI FREELOVE.

De quoi, de qui parlez-vous?

LE MAJOR.

D'un rien, d'une misère; seulement des procédés de milord James.

LADI FREELOVE.

Comment, auriez-vous sujet de vous en plaindre?

M. CLIFFORD.

La question est bonne! votre Lord est un faquin, un.....

LADI FREELOVE.

Ah! bon Dieu, quelle expression! si milord James s'est mal conduit, j'en suis très-fâchée. Mais après tout, on ne répond pas de ses amis. Dans le grand monde, on se voit, on se rencontre, on vit ensemble, et pourtant on se connoît à peine. Si Milord est capable d'un mauvais procédé, vous m'obligez de me l'apprendre; et s'il vous a manqué, ma porte lui sera fermée.

LE MAJOR.

Quel front!

CHARLES.

Parbleu, Miladi, c'en est trop. Votre audace m'é-

tonne. Par égard pour M. Clifford, je voulois vous ménager; mais vous ne méritez pas..... (*A M. Clifford.*) Tenez, Monsieur, voilà l'enveloppe de la lettre que vous venez de lire.

M. CLIFFORD.

A miladi Freelove..... C'est à vous qu'il écrivoit tant d'impertinences? Vous étiez de concert avec lui... Perdre ma fille..... m'insulter..... Ventrebleu! je ne sais qui me tient..... Vous n'êtes pas une femme, vous êtes un monstre!

LADI FREELOVE.

D'un ton plus bas, M. Clifford; vous avez l'honneur d'être mon parent, mais.....

M. CLIFFORD.

Bel honneur, ma foi, ne vous en vantez pas plus que moi, personne ne le saura.

LADI FREELOVE.

Si vous sortez du respect.....

M. CLIFFORD.

L'effrontée! du respect! Je vous respecterois, moi? Sang et furies! vous êtes un objet bien respectable.

LADI FREELOVE.

Ah juste ciel! cet homme me fend la tête; il jure d'une façon abominable, il extravague, il est fou, décidément fou.

M. CLIFFORD.

Otez-vous de mes yeux, ou.....

LADI

LADI FREELOVE.

Retenez-le, sa démence m'effraie; hâtez-vous de le faire enfermer. J'étois trop bonne, en vérité; je voulois bien reconnoître cette famille ridicule, la produire dans le monde, l'avancer, l'illustrer; mais cet homme est un ogre..... Je vous abandonne tous, ne comptez plus sur ma protection : je vous défends de me voir, je vous défends même d'oser prononcer mon nom. (*Elle sort*).

M. CLIFFORD.

Une infernale coquine..... De ma vie je ne veux entendre parler de lords, de ladis..... Charles, ne t'avise pas d'acheter un titre..... Mais où est donc M. Belton? Ah! le voici.

SCÈNE VI.

M. BELTON, LES MÊMES.

LE MAJOR.

VENEZ, mon frère, venez embrasser ces heureux amans. M. Clifford consent enfin au bonheur de notre cher neveu.

CHARLES, *se jetant entre ses bras.*

Partagez ma joie, mon oncle; je suis le plus content des hommes.

M. BELTON.

Votre serviteur, M. Clifford. Est-il vrai que Charles obtient enfin?....

M. CLIFFORD.

Oui, c'est à présent mon fils et mon ami; il m'a gagné le cœur, en sauvant mon Henriette des griffes de ce chien de lord.

M. BELTON.

Je ne pouvois apprendre une nouvelle plus consolante. Mon cher neveu, ma charmante nièce, votre joie me pénètre de plaisir.

LE MAJOR.

Eh bien, vos observations?

M. BELTON.

O mes chers amis! aidez-moi; voici l'instant le plus critique de ma vie. Ma femme est insensée, mais je l'aime, sa jalousie me désole; je voudrois changer son caractère et non pas son cœur; la guérir de ses soupçons, sans lui ôter sa tendresse, sans renoncer à la douceur d'en être aimé. Je ne sais comment m'y prendre.

LE MAJOR.

Qu'avez-vous vu? qu'avez-vous entendu?

M. BELTON.

Je viens de me convaincre que ses larmes, ses vapeurs, ses évanouissemens, sont une adresse pour abuser de ma sensibilité, pour obtenir tout de moi.

LE MAJOR.

Je vous le disois bien.

M. BELTON.

Jamais elle n'eut tant de sujet de se trouver mal, et je vous proteste qu'elle n'y songe seulement pas.

LE MAJOR.

Mais quand elle vous verra, crac, un accès.

M. CLIFFORD.

Oh, les femmes entendent cela!

M. BELTON.

Pauvre mistriss Belton, comme elle se tourmente! elle sonne, appelle, veut me parler, ne veut jamais me voir. Elle va, vient, court, me demande, ordonne à ses femmes de venir me dire qu'elle est mal, fort mal, qu'elle est mourante; puis elle leur défend de sortir de sa chambre. Elle s'agite, crie, tempête. Ah! bon Dieu, que faire?

LE MAJOR.

Tenir bon.

M. CLIFFORD.

C'est mon avis.

LE MAJOR.

Elle va venir vous chercher, soyez-en sûr. Ignorez son dépit, sa colère; ne vous laissez point faire de questions, de reproches, prenez un ton d'autorité; que diable, ne sauriez-vous dire je veux, une fois en votre vie?

M. BELTON.

Oh! je conserverai mes avantages, n'en doutez point, mon frère.

M. CLIFFORD.

De la fermeté, morbleu!

LE MAJOR.

La bonne discipline fait de bons soldats, entendez-vous, mon frère?

M. BELTON.

Elle vient, Major, elle vient..... Ah, mon Dieu!.....

LE MAJOR.

Avez-vous peur? Chantez pour vous rassurer.

M. BELTON.

M. Clifford, voulez-vous bien entrer dans ce cabinet, et vous aussi, mon aimable Henriette? Peut-être elle va se livrer à ses premiers mouvemens..... Elle est si violente! excusez.....

M. CLIFFORD.

Oh! je ne suis pas pressé de la voir. Je croyois bonnement hier qu'elle prenoit mon parti..... Ecoutez, criez bien fort; si vous avez besoin d'un second pour la quereller, je suis à votre service.

(Henriette et son père entrent dans le cabinet.)

SCÈNE VII

MISTRISS BELTON, NELLY, LES MÊMES.

MISTRISS BELTON.

Vous vous intéressez fort à moi, M. Belton; envi-

ronné de mes ennemis, pendant que, seule, malade, affligée..... Mais c'en est fait : négligée, abandonnée, dédaignée dans ma propre maison, bannie de votre cœur, importune à vos yeux, je crois devoir vous délivrer de ma présence. Nelly, qu'on m'appelle des porteurs..... Je ne veux pas me plaindre, vous fatiguer, Monsieur : eh! pourquoi troublerois-je votre joie? Je vous laisse avec ceux que vous me préférez. Adieu.

M. BELTON, *bas au Major.*

Me laisser, Major! me laisser.....

LE MAJOR, *bas à son frère.*

Eh bien, déjà confus, atterré..... Répondez froidement, sans hésiter, sans vous fâcher.

M. BELTON.

Vous prenez mal votre temps pour sortir, mistriss Belton. J'ai du monde à dîner, il vous convient de faire les honneurs de ma table : ce soir si vous avez affaire, vous serez libre d'aller.....

MISTRISS BELTON.

Insultante raillerie! pourquoi feindre de ne me pas entendre? Je ne sors point pour affaire, Monsieur; je vous quitte, je vous parle pour la dernière fois, je me sépare de vous, je m'en sépare à jamais.

M. BELTON.

En ce cas, Madame.....

LE MAJOR, *bas à son frère.*

Ne la retenez pas, consentez.....

M. BELTON.

En ce cas, miss Clifford voudra bien s'asseoir à table à votre place; et.....

MISTRISS BELTON.

Oh! je n'en doute pas, elle prendra ma place à table, ailleurs...... Surprenante audace! Terrible, incroyable dureté! je sens..... Ah! cela pouvoit-il se prévoir? Un mari si tendrement aimé, me traiter avec ce mépris, ce dédain, cette cruauté..... O douleur insupportable! hâtons-nous de fuir..... Mais je m'affoiblis, mon cœur se serre..... Un froid glaçant.... Nelly, soutenez-moi, un siége, je me meurs.

(*Elle tombe dans un fauteuil, Nelly l'évente.*)

LE MAJOR.

Très-bien joué, ma foi.

HENRIETTE, *accourant.*

Eh vite! des sels, des eaux spiritueuses; mais j'en ai sur moi : ah, la pauvre dame!

M. BELTON, *bas à Henriette en l'arrêtant.*

Ne l'approchez pas, Madame; au nom du ciel, ne l'approchez pas.

CHARLES.

Mais elle est sans connoissance.

LE MAJOR.

Tais-toi.

HENRIETTE.

Quoi, ne pas la secourir!

LE MAJOR.

Elle est évanouie comme moi.

CHARLES.

Je vous dis, mon oncle.....

M. BELTON.

Ne craignez rien, Charles. (*A sa femme.*) Eh fi, Madame, fi ! Cessez ce jeu, il ne peut plus m'abuser. Me prenez-vous pour un enfant ? Levez la tête, cette attitude ne vous sied pas aussi bien que vous le pensez.

MISTRISS BELTON, *toute en larmes.*

O ciel ! raillée, insultée, rejetée, chassée !....

M. BELTON.

Chassée ? Non, Madame, non.....

LE MAJOR, *bas à Belton.*

Prenez garde, pesez vos paroles.

M. BELTON.

Vous voulez me quitter, sans sujet, sans cause réelle de vous plaindre; je vous laisse aller, je consens à vos désirs. Ne pas vous contredire, est-ce vous insulter ?

MISTRISS BELTON, *apercevant Henriette.*

Que vois-je?

M. CLIFFORD, *sortant du cabinet.*

Corbleu, c'est ma fille. Ne vous avisez pas, Madame.....

M. BELTON.

Vous voyez une personne assez sensible, assez généreuse pour accourir à votre secours, malgré l'impertinente réception que vous lui fîtes hier. Rougissez, mistriss Belton, rougissez de votre folle conduite. (*A Henriette en l'embrassant.*) O ma chère nièce! permettez-moi de vous saluer, de me féliciter du bonheur de vous voir dans ma famille. Soyez la bien venue chez moi, n'y craignez personne; Charles, reçois mon compliment, et mérite la charmante compagne que M. Clifford veut bien te donner.

MISTRISS BELTON, *se levant et marquant beaucoup de surprise.*

Sa nièce! la compagne de Charles! seroit-il vrai.... Quoi, mes soupçons.... Ai-je pu.... Ah, grand Dieu! j'étois donc injuste..... Major, est-elle en effet la compagne de Charles?

LE MAJOR.

Eh non, c'est la maîtresse de votre mari : je mène l'intrigue, vous le savez, vous en êtes sûre. Je vais séduisant de jeunes et belles héritières, pour lui composer un sérail. Parbleu c'est l'usage des militaires, vous me l'avez dit.

M. CLIFFORD.

Je me réjouis de vous voir en bonne santé, mistriss Belton. Eh bien, qu'est-ce? allez-vous encore mettre mon Henriette à la porte? Vous êtes donc jalouse? Ah! ma foi, c'est un vice qui porte avec lui sa punition.

MISTRISS BELTON.

Vous avez raison, Monsieur, j'avoue cette vérité. Ah Major! j'ai rendu mon mari malheureux, je l'ai troublé, fâché, révolté. Vous me le disiez bien, mon amour ressembloit à la haine, en avoit tous les effets. Oui, j'étois une furie, quand je me livrois à mes transports jaloux. Votre frère m'adoroit! j'ai blessé son cœur, je l'ai perdu..... Jamais, jamais il ne peut me pardonner.

M. BELTON, *bas au Major.*

A présent je puis.....

LE MAJOR, *le repoussant et se mettant entre sa femme et lui.*

Non, laissez-moi faire. (*A mistriss Belton.*) Ecoutez, ma sœur, vous avez été diablement insupportable. Comme vous m'avez traité! Mais, pour vous montrer qu'un guerrier n'est ni *insensible,* ni *inhumain,* à certaines conditions je puis devenir médiateur..... (*Bas à son frère.*) Imposez des lois, voilà l'instant de tout obtenir d'elle..... (*A elle.*) Si vous vous repentez, si vous voulez vous soumettre.....

MISTRISS BELTON.

A tout, mon frère, à tout, pour réparer mes torts.

LE MAJOR.

Eh bien je veux vous servir. Belton, il ne faut pas être trop dur, passer d'une extrémité à l'autre. Vous nous avez montré tout-à-l'heure une fermeté ap-

prochante de la rudesse. Vous *voulez*, vous *exigez*.... Voyons, soyez raisonnable. (*Bas.*) Un ton décidé, absolu..... (*Haut.*) Parlez, mon frère, expliquez vos intentions. Que demandez-vous de votre femme?

M. BELTON.

Qu'elle me laisse libre, mon frère. Je veux être le maître chez moi, recevoir compagnie, jouer, rire, m'amuser, sortir s'il m'en prend envie, rentrer quand il me plaira; n'être ni étourdi de leçons, ni fatigué d'attentions, ni troublé par des plaintes, ni attristé par des vapeurs. Si mistriss Belton consent à se montrer douce, égale, obligeante, elle sera toujours mon amie, ma maîtresse.....

LE MAJOR, *bas à son frère.*

Halte-là. (*Haut.*) Eh bien, ma sœur?....

MISTRISS BELTON.

Eh bien mon frère, il a raison; il n'exige rien qu'il n'ait droit de vouloir. J'ai été folle, capricieuse, ridicule, insoutenable! Je reconnois mon injustice, mes fautes, mes erreurs; j'ai honte de ma conduite et de moi-même. Mon mari devroit me haïr, me détester, m'abandonner à mes regrets, à mes remords..... Rien ne peut me consoler de l'avoir gêné, tourmenté, affligé! J'implore sa pitié, sans espérer son pardon; c'est à ses pieds que je veux lui demander grâce.

(*Elle veut se mettre à genoux*).

M. BELTON, *l'arrêtant.*

A mes pieds, toi! ah! ma chère amie, c'est dans

mes bras où je veux recevoir tes excuses; c'est sur tes lèvres que je veux sceller ton pardon. *Te haïr, t'abandonner!* ah jamais! Sois aussi raisonnable que tendre, et nous serons toujours paisibles et heureux.

MISTRISS BELTON.

Tant de douceur, de bonté, me rappelle à moi-même. O mon sensible, mon indulgent mari, que vous m'êtes cher! mon estime, ma vénération vous sont de sûrs garans du retour de ma raison. Oui, soyez le maître chez vous. Je renonce à l'empire que j'usurpois. Guidez-moi. En me conduisant par mes propres idées, j'ai fait mon malheur et le vôtre : de ce moment vos désirs régleront tous les miens.

LE MAJOR.

Sur mon ame, ce jour est le plus agréable de ma vie.

HENRIETTE.

Me permettez-vous, Madame?....

MISTRISS BELTON.

Je ne puis me rappeler sans confusion.... daignez, belle Henriette, oublier un procédé dont je rougis. A l'avenir, je mettrai tous mes soins à l'effacer de votre souvenir. Charles, je vous félicite. M. Clifford, me pardonnez-vous?

M. CLIFFORD.

Il faut bien tout pardonner aux femmes. Je suis fort aise de vous voir corrigée.

MISTRISS BELTON.

Major, mon frère, mon véritable ami, que de reproches n'êtes-vous pas en droit de me faire?

LE MAJOR.

Ne parlons plus de cela, ma chère sœur; vous êtes tous contens, le bonheur de mes amis suffit pour me rendre heureux.

FIN DE LA FEMME JALOUSE.

Cette pièce est en partie prise du fameux roman de M. Fielding. On connoît trop bien Tom Jones, pour ne pas se rappeler l'inimitable caractère de Werstern, en voyant la déraison et l'emportement de M. Clifford. Cette comédie est une de celles qu'on a le plus suivie dans sa nouveauté, et dont les reprises attirent le plus de spectateurs.

LES CAQUETS,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

Représentée pour la première fois par les Comédiens italiens ordinaires du Roi, le 4 février 1761; et au théâtre de Louvois, le 30 septembre 1802.

AVERTISSEMENT.

Une Dame [1] pour qui je dois avoir de l'estime et de l'amitié, avoit jeté sur le papier les deux premiers actes de cette comédie. Je ne les ai que très-légèrement retouchés, et je ne puis donner, comme de moi, que le dernier acte seulement. L'idée de cette pièce est prise d'une comédie de *Goldoni*, qui a pour titre : *J. Petegolezzi*. Ceux qui savent l'italien pourront faire la comparaison des deux ouvrages, et voir jusqu'à quel point ils se ressemblent [2].

(1) Madame Riccoboni.

(2) Cet avertissement et ce que l'on a dit à la page VII de la Notice sur Madame Riccoboni, doivent faire attribuer la comédie des Caquets plutôt à cet auteur qu'à M. Riccoboni. C'est ce qui nous a déterminé à la faire entrer dans cette édition.

PERSONNAGES.

ADRIEN, patron de barque.

BABET, qui passe pour sa fille.

Madame GRIFFON, procureuse.

MANETTE, sa parente.

DU BOIS, prétendu de Babet.

M. BELHOMME, bourgeois; bossu.

MAROTTE, } Cousines d'Adrien, revendeuses.
CATHERINE, }

ANGÉLIQUE, couturière.

M. RENAUD, père de Babet, Négociant.

MENECHEM, Juif.

La Scène est à Paris.

LES

LES CAQUETS,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente une salle de compagnie de la maison d'Adrien.)

SCÈNE I.

Madame GRIFFON, MANETTE, BABET, M. BELHOMME, CATHERINE, MAROTTE, *tous assis en cercle.*

MADAME GRIFFON.

Allons donc, ma petite accordée, soyez de bonne humeur. On vous donne un mari que vous aimez, on va signer le contrat; c'est le moment d'être gaie.

BABET.

Je ne sais ce que j'ai, Madame : tout m'inquiète; ne trouvez-vous pas que M. du Bois et mon père tardent bien à venir?

CATHERINE.

Si vous voulez que je vous le dise, cousine, ça n'me paroît pas dans l'honnêteté qu'un fiancé se fasse attendre le propre jour d'une signature. Oh! j'aurois bien voulu que mon mari se fût donné de ces airs-là! comme j'vous l'aurois rembarré!

BABET.

M. du Bois ne manque pas d'empressement, ma cousine, soyez-en sûre; je n'ai pas lieu de m'en plaindre; et tout le monde n'est pas si pressé que vous.

MAROTTE.

Comme ça répond!

CATHERINE.

Cousine, montre-nous les présens; ça nous divertira.

BABET.

Je les attends.

CATHERINE.

Votre amoureux est un malappris. Ça devroit être fait. J'avois une belle coiffure à vendre l'autre jour : mais M. du Bois l'a trouvée trop chère.

BABET.

Il ne la trouvoit pas trop chère, mais il la vouloit neuve.

M. BELHOMME.

En cas de mariage, voilà ce qu'on cherche.

MAROTTE.

Diantre! Une demoiselle à équipage s'en est fort bien accommodée.

M. BELHOMME.

Ces dames-là s'accommodent de tout.

CATHERINE.

Oh! les présens se font la veille.

MAROTTE.

Oui; les personnes d'éducation savent ça.

MADAME GRIFFON.

Et qui vous a appris comment les personnes d'éducation se conduisent? Dites, ma bonne Marotte?

MAROTTE.

En vérité, Madame, en fait de savoir vivre, chacun vaut son prix. A ça la richesse n'y fait rien.

CATHERINE.

Pardi! a de la civilité qui veut.

MADAME GRIFFON.

Oui; et de la malice aussi, à ce qu'il me paroît. Il est fort mal fait à vous autres de vouloir la prévenir contre du Bois, qu'elle aime, qu'elle va épouser, et que je protège, entendez-vous? Ce n'est pas un garçon de rien que du Bois, c'est le filleul d'un bon procureur de la Cour, de mon mari enfin; un garçon sage, appliqué, qui a la plus jolie main du monde, et qui fera son chemin, et dont il ne vous convient point de mal parler.

MAROTTE.

Mal parler, dà! Je parle comme une autre.

CATHERINE.

Et mieux que bien d'autres.

BABET.

Eh! laissons cela, mes cousines.

MADAME GRIFFON.

Vous avez là des parentes qui ne vous ressemblent guère, ma chère Babet. Vous êtes douce, polie, aimable, vous.

MAROTTE.

Entends-tu, Catherine?

CATHERINE.

Il faudra nous corriger, Marotte.

MAROTTE.

Oui, pour être aimable.

MADAME GRIFFON.

Vous devriez être honnêtes du moins, et votre métier de revendeuses à la toilette vous approche des personnes qui le sont.

CATHERINE.

Métier! Qu'appelez-vous métier? Nous sommes marchandes.

MAROTTE.

Quant à l'égard du métier, chacun a le sien; je ne voudrois pas troquer contre de certaines gens. Il vaut mieux accommoder des familles de ce qui leur manque, que de les ruiner, par exemple.

CATHERINE.

Attrappe.

M. BELHOMME.

Ça est un peu fort.

MADAME GRIFFON, *se levant.*

Babet, je suis venue signer à votre contrat, parce que vous m'en avez priée. Mamselle Manette m'a été confiée par ses parens, et je vous l'ai amenée pour vous faire honneur; mais on ne s'attend pas à se voir confondre avec de petites gens. Sortons, ma chère Manette.

BABET.

Eh, Madame! ne prenez pas garde à elles; je vous demande pardon de leur impertinence.

MAROTTE.

Elle est obligeante, ma cousine.

MADAME GRIFFON.

Je veux m'en aller.

MANETTE.

Et moi aussi, je vous assure.

CATHERINE.

Range-toi, Marotte, que ces dames passent.

MAROTTE.

Me ranger? ah, oui!

M. BELHOMME.

Ce quartier-ci n'est pas encore trop bien policé, Madame : il faut passer bien des choses.

SCÈNE II.

ADRIEN, DU BOIS, LES MÊMES.

ADRIEN.

Tout est fini, tout est arrangé. Baise-moi, Madame la mariée. Allons, de la joie. Ah! Mesdames, excusez; je n'ai vu d'abord que ma fille, et je ne m'attendois pas à l'honneur que vous lui faites.

MAROTTE.

Bonjour, cousin.

CATHERINE.

Avancez donc, M. du Bois.

ADRIEN.

Si j'avois imaginé trouver si bonne compagnie, je n'aurois pas tardé si long-temps à venir.

MAROTTE.

Quand est-ce qu'il nous parle?

MADAME GRIFFON.

Approchez donc, M. du Bois; venez vous asseoir auprès de Babet.

DU BOIS.

C'est mon dessein; mais je voudrois saluer madame Griffon; et vous aussi, si vous me le permettez.

MADAME GRIFFON, *l'embrassant.*

Cela est juste.

MAROTTE.

Doucement; Babet sera jalouse.

BABET.

Vous avez bien tardé, du Bois.

DU BOIS.

Ce n'est pas ma faute, je vous l'assure.

MAROTTE.

Et à nous, rien?

CATHERINE.

J'ai vu le temps que dans les assemblées on faisoit politesse aux parens.

M. BELHOMME.

Chacun aura son tour.

CATHERINE.

Son tour! eh! mais vraiment!

MAROTTE.

Attendre son tour, des cousines germaines!

M. BELHOMME.

Il faut faire place à notre ami du Bois.

MANETTE.

Et qu'il soit auprès de Babet.

ADRIEN.

Reculez-vous un peu, Marotte, et vous aussi, Catherine.

CATHERINE.

Je ne recule jamais.

MAROTTE.

Ni moi non plus, je m'en vante.

ADRIEN.

Mais, encore faut-il bien qu'il trouve place.

BABET.

Allons donc, mes cousines, faut-il vous le dire deux fois?

MAROTTE.

Et pourquoi donc nous déranger plutôt que les autres?

ADRIEN.

Parce qu'il faut céder à qui il appartient. Ces dames méritent des égards, elles nous honorent de leur compagnie, et nous leur devons de la reconnoissance et du respect.

CATHERINE.

Oh! je ne suis pas respectueuse, moi.

MAROTTE.

Ces dames vous honoreront tant qu'il vous plaira : mais je ne bougerai, j'en jure.

CATHERINE.

Nous avons de la tête, cousin.

BABET.

Oh! comme je m'impatiente!

DU BOIS.

Ne vous fâchez pas, ma chère amie.

MADAME GRIFFON.

Voilà de sottes créatures.

MANETTE.

Et qui se méconnoissent bien assurément.

MAROTTE.

En tout cas, nous connoissons bien les autres.

ADRIEN.

Vous ne voulez pas vous taire? Qu'est-ce donc que les airs que vous vous donnez? Prétendez-vous égaler ces dames?

MADAME GRIFFON.

Ah! tout au moins, je vous le proteste.

MAROTTE.

Oh! que non, Madame : je ne m'égalise qu'à mes pareilles. En v'là encore d'une bonne, s'égaliser! Madame est procureuse, on li accorde ça; mais elle ne l'a pas toujours été. On fait du chemin quand on prend des traverses, et qui ne craint pas les ornières va bien loin.

CATHERINE.

C'est bien tapé, ça.

MADAME GRIFFON.

Que veulent dire ces insolentes-là?

CATHERINE.

Eh! mais cela est clair. Aller de travers, tout le monde entend ça. Si j'avois voulu faire fortune....... Mais l'honneur par-dessus tout, voyez-vous!

ADRIEN.

Au diable les impertinentes!

MAROTTE.

Grand merci, cousin. C'est beau de faire affront à sa famille pour plaire à des bégueules pomponnées. Est-ce ainsi qu'on ne se connoît pas? Si je voulois parler; mais je suis bonne, et je sais me taire. Une femme

a un mari, cela répare tout; s'il ne l'étoit pas, il l'est devenu; on a une charge, c'est un relief; si on la doit, si on ne la doit pas, est-ce mon affaire? Je suis discrète; vraiment! si je ne l'étois pas, plus d'une personne auroit le nez bien allongé. Je ne parle pas du marié, dà! c'est un bon garçon; pas trop honnête à la vérité. Ça vous entre dans une parenté la tête la première, sans dire garre; mais c'est jeune, ça se fera. Ma cousine Babet, je souhaite que vous vous trouviez bien en ménage, je ne veux pas vous faire tort. Quand je ne danserois pas à votre noce, je n'en serai pas moins Marotte le Brun.

CATHERINE.

Ni moi Catherine Gellé, pas moins que ça, ma cousine Babet.

BABET.

Mais êtes-vous folles, que vous a-t-on dit? pourquoi vous fâcher? Restez.

CATHERINE.

Non, non, cousine; ne vous gênez pas; les mélanges sont toujours mauvais. Il y a trop de différence de ces dames à nous.

MAROTTE.

S'il y en a, ça ne nous fait pas de tort, Catherine: je suis connue fille, je suis connue femme, je suis connue veuve; j'ai de la réputation dans mon quartier et de l'argent dans ma poche, avec cela on va tête levée.

ADRIEN.

Un moment: je ne veux pas que dans un jour fait

pour la joie, on puisse me reprocher de m'être brouillé avec mes cousines. Embrassons-nous, faisons la paix, soyez honnêtes, et restez, je vous en prie.

MADAME GRIFFON.

Comment! vous les retenez après leur insolence! Allons, mamselle Manette, sortons : comme dit mon mari, en fait de noce *rubi pare;* c'est-à-dire qu'il ne faut pas s'encanailler.

MANETTE.

Adieu, ma chère Babet, je suis bien fâchée de vous quitter : adieu, M. du Bois.

DU BOIS.

Quoi! Mesdames, vous voulez nous laisser? Je suis désolé.

M. BELHOMME.

Quand une fois la querelle est entamée chez les dames, ça ne se raccommode pas.

MADAME GRIFFON.

Je veux partir tout-à-l'heure.

ADRIEN.

Je vous prie d'excuser.

DU BOIS.

Permettez que je vous donne la main.

BABET.

Madame, Mademoiselle, je n'obtiendrai donc rien? O les méchantes cousines que j'ai là!

(*Les dames s'en vont; on les reconduit.*)

SCÈNE III.

MAROTTE, CATHERINE.

CATHERINE.

Les v'là partis : ma foi, le champ de bataille nous reste.

MAROTTE.

Babet fait bien la dame! elle épouse un petit commis; ça peut aller loin; mais, en attendant, il faut avoir un bon cœur pour ses proches; il est assez temps de les renier quand on a fait fortune.

CATHERINE.

C'est bien dit, ça. Je ne sais où tu prends de l'esprit, Marotte; mais tu n'en manques pas.

MAROTTE.

Où je le prends? Je vends de vieux livres.

CATHERINE.

Pourquoi pas de tout neufs?

MAROTTE.

Bon? ça ne dure rien.

SCÈNE IV.

ANGÉLIQUE, MAROTTE, CATHERINE.

ANGÉLIQUE.

Ah! c'est vous, Catherine! et Marotte aussi! où est mamselle Babet?

CATHERINE.

Elle va revenir : que portez-vous là?

ANGÉLIQUE.

C'est la robe de noce, je viens l'essayer.

CATHERINE.

Voyons, voyons.

MAROTTE.

Peste! du fond blanc, du cannelé, du broché, des manchettes aux manches, une doublure à la pièce! Adrien est bien imbécile.

CATHERINE.

C'est sa fille après tout; et puis on ne se marie pas tous les jours.

MAROTTE.

Sa fille! Et oui dà.

CATHERINE.

Elle prend un ton à ruiner du Bois.

ANGÉLIQUE.

Oh! ne me parlez pas de M. du Bois; c'est un méchant, un infidèle, un traître : je ne sais comment j'ai pu me résoudre à faire cette robe-là : chaque point d'aiguille me perçoit le cœur.

CATHERINE.

L'étoffe est donc bien dure?

ANGÉLIQUE.

La pauvre Babet n'en sait rien, ce n'est pas sa faute. Mais quand j'y songe, je ne saurois m'empêcher de pleurer.

CATHERINE.

C'est donc sérieux? Est-ce que du Bois par malheur?....

ANGÉLIQUE.

Ah! Catherine, je ne suis point fille à être soupçonnée de malheurs. M. du Bois m'a recherchée; j'aurois été sa femme, si j'avois eu de l'argent; mais je n'ai que de la sagesse, et la vertu d'une fille n'est propre à rien, voyez-vous! Enfiu il en épouse une autre, et j'en serai affligée plus d'un jour.

MAROTTE.

La pauvre fille! ça est triste, Catherine. Là, contez-nous votre chagrin, mamselle Angélique: autant vaut s'amuser de ça que d'autre chose.

CATHERINE.

J'aime les histoires d'amour, il y a toujours à profiter.

ANGÉLIQUE.

Ce n'est point une histoire amoureuse; c'est de l'inclination seulement. Les hommes sont plus méchans que des ours, et si l'on faisoit bien..... Mais c'est que cette maudite tendresse vous prend tout d'un coup de la tête aux pieds comme une migraine. On est dans sa chambre paix et aise, un monsieur que l'on connoît, et si que l'on ne connoît pas assez, vous fait des honnêtetés; on y répond bonnement; il vous trouve agréable, on voit qu'il est bien fait; il a de l'attention, cela donne de l'amitié; il dit de jolies choses, on les écoute; il fait des complimens, cela flatte; il est toujours là, on s'accoutume à le voir; l'habitude s'y met, le plaisir s'y rencontre: puis vient le sé-

rieux : ce Monsieur qui vous faisoit rire commence à vous faire pitié. Il lui passe cinquante fantaisies par la tête, c'est comme une folie; il a des volontés, on l'envoie promener; il boude, cela inquiète; il se plaint, son chagrin vous touche; on s'attendrit, on se brouille par raison, on se raccommode par bonté, et avec tout cela le cœur d'une fille s'attache, et puis au fait et au prendre un perfide vous laisse là. Voilà pourtant ce que c'est que l'amour !

CATHERINE.

Elle a raison d'être fâchée. Il ne faut pas qu'un homme se raccommode pour se brouiller tout-à-fait après.

ANGÉLIQUE.

Enfin, je serois madame du Bois, si Babet n'avoit pas deux mille écus en mariage.

MAROTTE.

Deux mille écus! Il faut qu'Adrien soit fou de se ruiner comme ça pour une morveuse qui peut-être n'est seulement pas de la famille.

ANGÉLIQUE.

Quoi ! la fille d'Adrien n'est pas de la famille?

CATHERINE.

Elle est folle.

MAROTTE.

Oh! je sais bien ce que je dis. C'est sa fille; et si ce ne l'est pas, voyez-vous! il y a un dessous de cartes à ça qui vous passe toutes les deux.

CATHERINE.

Bon! et qu'est-ce que ça fait? Pardi! si on s'avisoit de douter de son père, il n'y auroit plus de fiat à rien.

ANGÉLIQUE.

Ah! ma chère Marotte, contez-nous cela, je vous en prie.

MAROTTE.

Oh! vraiment oui, que je vous conte! Me prenez-vous pour une bavarde? Je ne ferois pas un caquet pour tous les biens du monde. Une femme qui a de la langue me feroit fuir à cent lieues; ça mettroit une ville sens dessus dessous : ce n'est pas là mon défaut; je sais ce qu'il faut dire et ce qu'il faut taire; oui, ma foi, vous avez bien trouvé votre causeuse!

CATHERINE.

Falloit donc te taire tout-à-fait. On ne met pas les gens dans le soupçon pour rien.

ANGÉLIQUE.

Oh! je vous le demande en grâce : parlez.

MAROTTE.

Impossible. C'est un secret confié. Il n'y avoit que ma mère qui le sût : en mourant elle me l'a dit. On n'enterre pas ces choses-là. Depuis, je ne l'ai dit qu'à mes belles-sœurs et à quelques-unes de mes amies, parce que cela venoit à la conversation : car du reste on ne me fait pas parler.

ANGÉLIQUE.

Eh! mais, nous valons bien les autres. D'abord je suis discrète.

CATHERINE.

CATHERINE.

Et moi, pour le secret : j'en ai gardé un plus de huit mois!

MAROTTE.

Oh çà! Vous n'en parlerez pas?

ANGÉLIQUE.

Oh! jamais.

CATHERINE.

Un secret! j'aime ça, moi.

MAROTTE.

Il faut que vous sachiez qu'Adrien avoit épousé une fille par amour. Ça vous étoit joli, fringant, alerte, un port de reine, un caquet! Oh! c'étoit une maîtresse poulette. Tant qu'Adrien demeuroit à la maison, tout alloit bien; mais pendant qu'il conduisoit ses bateaux à Rouen, c'étoient des promenades, des collations, le bal du matin au soir, des madames à paniers, des officiers d'armée, un train..... Enfin elle a bien fait parler d'elle.

CATHERINE.

Je ne savois pas ça, par exemple. Après?

MAROTTE.

Eh bien! v'là qu'Adrien devint jaloux comme un tigre, et qu'il prit le parti de mener sa femme avec lui. Ils avoient une petite fille qui mourut à Rouen. Ma mère y étoit qui a vu tout ça. V'là qui est bien, elle est morte. Point du tout : six semaines après, Adrien s'en revient avec sa fille, comme si de rien n'étoit.

ANGÉLIQUE.

Avec sa fille morte?

MAROTTE.

Eh non pas! Avec sa fille d'à présent, qu'il a mise à la place de celle qui n'y étoit plus. Deux ans après sa femme mourut. Babet est demeurée la maîtresse de la maison. Après tout, il y a des parens plus proches que Babet; et cela nous fait tort, n'est-ce pas?

CATHERINE.

Eh mais vraiment! Mais es-tu bien sûre de ça?

MAROTTE.

Ma mère y étoit, je vous dis; et puis, pour en être plus sûre, j'ai fait venir le papier de la petite fille; tenez, le voilà.

CATHERINE.

Voyons. Diantre! on pourroit faire des affaires à Adrien, oui.

ANGÉLIQUE.

Mais où a-t-il pris Babet? Qui est-elle?

MAROTTE.

V'là mon embarras. Elle pourroit bien être à lui, et n'y être pas d'une certaine façon. Si ce n'est que Babet est fière et qu'elle s'en fait trop accroire, on n'auroit rien à dire. De droite ou de gauche, il faut que tout le monde vive. J'ai bon cœur, j'aime mon prochain, je ne dis rien sur personne; ainsi je vous recommande bien de vous taire. Il faut laisser les choses comme elles sont.

ANGÉLIQUE.

Ah! n'ayez pas peur que j'en parle; mais puisque

cela est ainsi, Babet n'a qu'à venir essayer sa robe au logis. Je lui ferai dire par mon apprentie que je ne vais pas chez tout le monde.

CATHERINE.

Si j'avois su ça tout-à-l'heure! je lui aurois bien dit, sans faire semblant de rien, qu'un enfant trouvé ne doit pas le prendre si haut. Ah! pardi! qu'elle y revienne.

MAROTTE.

Avez-vous le diable au corps toutes les deux? Vous m'avez promis de vous taire, et voilà déjà vos langues maudites en train de jaser.

ANGÉLIQUE.

Mais si le père à du Bois savoit cela, j'aurois de l'espérance que le mariage ne se feroit pas, et peut-être qu'alors du Bois me reviendroit. Je vais chez madame Griffon pour achever sa robe. Je ne lui dirai rien, à moins qu'elle ne m'en parle.

MAROTTE.

Ecoutez, mamselle Angélique, une fille d'honneur n'a que sa parole; et si vous manquez à la vôtre, vous verrez beau jeu! c'est à moi que vous aurez affaire, entendez-vous?

ANGÉLIQUE.

Et que ferez-vous?

MAROTTE.

Vous le verrez.

CATHERINE.

Ah! te voilà. Le feu te monte bien vite à la tête.

Tu avois bien affaire de nous embarrasser de ton secret. On écoute une histoire ; c'est pour s'orner l'esprit, pour se faire honneur dans une compagnie, en racontant ce que l'on sait. Ne rien dire, vaudroit autant ne rien savoir.

MAROTTE.

Parlez donc, parlez bavardes; mais prenez garde à vous. La première de vous deux qui me met en jeu, s'apercevra que j'ai deux mains, songez-y.

ANGÉLIQUE.

Je voudrois bien le voir!

CATHERINE.

Venez, venez, mamselle Angélique, n'ayez pas peur; Marotte est vive, mais c'est une bonne femme. Elle a une langue de chien : mais pour le cœur c'est une reine.

ANGÉLIQUE.

Adieu, Catherine; ne parlez pas de mes amours, au moins.

CATHERINE.

Pas plus que de l'histoire à Babet.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

(Le théâtre représente une petite place où l'on voit la maison de madame Griffon.)

SCÈNE I.

Madame GRIFFON, DU BOIS.

MADAME GRIFFON.

Oui, mon cher du Bois, la chose est sûre. Je suis fâchée de vous l'apprendre, mais Babet n'est point fille d'Adrien. Ses parens vont faire de l'éclat, j'en suis avertie. Votre père, en nous envoyant son consentement, s'est reposé sur moi; je l'ai déjà prévenu que je n'en ferois point usage; dans l'instant je viens de lui écrire que tout étoit changé. Je vois à votre air que ce contretemps vous afflige.

DU BOIS.

On ne peut davantage, Madame; j'aime tendrement Babet, je suis sûr de son cœur; je ne suis pas né moi-même dans un état assez élevé pour tenir beaucoup à la naissance d'une femme : mais je sens bien que mon père pensera différemment. Peu de momens ont bien changé ma situation. Si je n'épouse pas Babet, je suis malheureux pour toute ma vie. Mais, d'où tenez-vous cette nouvelle?

MADAME GRIFFON.

Suffit qu'elle est très-vraie. Mais vous m'étonnez, du Bois; est-il possible qu'un jeune homme bien élevé soit si foible! Malheureux pour toujours! Quel discours! Apprenez que pour être quelqu'un dans le monde, il faut s'attacher à son intérêt seulement. Celui qui aime beaucoup les autres perd une partie de l'attention qui lui est nécessaire pour lui-même. Faire sa fortune d'abord, se livrer au plaisir ensuite : voilà comme se conduisent les gens sensés. Vous aimiez Babet, elle vous convenoit; elle ne vous convient plus, il faut en aimer une autre.

DU BOIS.

Oh jamais, jamais, Madame! Si vous saviez combien elle a d'esprit, de sentiment; un cœur excellent, pas la moindre vanité; elle m'aime de bonne foi : comment renoncer au bonheur que j'espérois avec elle? Quand elle perdroit tout le reste, sa tendresse et ses bonnes qualités m'attacheroient pour toujours à elle. Non, je ne quitterai point Babet. Mais, Madame, encore un coup, de qui tenez-vous ce que vous m'apprenez?

MADAME GRIFFON.

D'une personne qui le sait très-bien. Mais vos questions sont malhonnêtes; elles marquent premièrement que vous doutez de ce que je vous dis, et puis que vous me croyez capable de trahir la confiance de ceux qui m'ont instruite : cela est plaisant! Mêlez-vous de faire du bien aux gens, voilà le gré qu'ils vous en savent. Je vous trouve bien singulier de m'interroger de la sorte. Suffit que je le sais, que je l'ai écrit à

votre père, que mon mari vous empêchera bien de vous marier. Et vous aurez la bonté de vous en rapporter à lui. Je vais lui dire avec quelle reconnoissance vous nous récompensez de nos soins.

SCÈNE II.

DU BOIS, *seul.*

Elle est folle, mais son humeur me touche peu. Babet, ma chère Babet! pourrois-je renoncer à toi? Que ne suis-je mon maître? Je lui prouverois dans l'instant que je n'aime rien autant qu'elle : mais la voici.

SCÈNE III.

DU BOIS, BABET.

BABET.

Il faut donc que je vous cherche? Vous ne revenez pas. Mais quel air rêveur! Qu'avez-vous donc, mon cher du Bois? Est-ce l'impertinence de ces femmes qui vous chagrine? Ce sont mes cousines, il est vrai; mais quand elles me seroient encore plus proches, je ne les verrai plus, si vous le voulez. Demain, mon cher du Bois, tout le monde me sera bien indifférent, je n'y verrai plus que vous.

DU BOIS.

Demain, ma chère Babet? hélas!

BABET.

Vous soupirez, vous paroissez triste; votre chagrin me désespère : parlez donc, dites-moi ce que vous pensez.

DU BOIS.

Ce que je pense?

BABET.

Oui, ouvrez-moi votre cœur : le mien est tout troublé.

DU BOIS.

Ah! Babet, si vous saviez ce qu'on vient de me dire!

BABET.

Quoi?

DU BOIS.

Mon père ne voudra plus.....

BABET.

Comment! il ne voudra plus?

DU BOIS.

Le vôtre auroit bien dû.....

BABET.

Après? expliquez-vous.

DU BOIS.

Mon amour pour vous est vif, il est tendre, il durera toujours; mais.....

BABET.

Ah! je ne respire pas : quelle inquiétude vous me donnez! dites donc.

DU BOIS.

Que dire? je suis au désespoir.

BABET.

Ah! comme le cœur me bat! est-il arrivé quelque chose? Ne me tenez pas en suspens; votre silence me tue.

DU BOIS.

Modérez-vous, ma chère amie. Je vais vous apprendre ce qu'on vient de me dire. Mais ne vous fâchez pas.

BABET.

Que peut-on dire? Je suis honnête fille.

DU BOIS.

Oui, sans doute.

BABET.

Je vous aime de tout mon cœur.

DU BOIS.

J'en suis certain, mais.....

BABET.

Finissez donc.

DU BOIS.

Adrien..... Je n'ai pas la force de parler.

BABET.

Lui est-il survenu quelque affaire, est-il ruiné, malade, mort? Parlez donc.

DU BOIS.

On dit, ma chère Babet, que vous n'êtes pas sa fille.

BABET.

Bon! et qui est la bête qui le dit? Voilà une bonne histoire! Tranquillisez-vous; je suis la fille de mon père, j'en suis sûre. Quelque maudite langue veut nous brouiller. Oh! si c'est là tout, mon cher du Bois, rien n'est plus aisé à éclaircir. Allons, point de tristesse, et dites-moi d'où vous savez cette sotte nouvelle.

DU BOIS.

Je vous le dirai, mais à une condition; c'est que vous n'en parlerez pas.

BABET.

Oh sûrement. C'est à mon père à confondre cette imposture. Mais dites-moi, du Bois; si je n'étois pas la fille d'Adrien, est-ce que vous renonceriez à moi?

DU BOIS.

Ma chère amie, renoncer à vous! Non, jamais; mais si vous étiez ce que l'on dit..... Je n'ai que vingt ans, et mon père pourroit.....

BABET.

A merveille, M. du Bois. C'est une bonne excuse qu'un père. Mais, vois-tu bien, si je te croyois capable de me quitter pour quelque raison que ce fût, tiens, je t'arracherois ces deux vilains yeux-là que j'aime mille fois mieux que les miens.

DU BOIS.

Te quitter, toi, Babet! je renoncerois à tout plutôt qu'à ma chère petite amie. Ce maudit caquet va retarder notre bonheur. Madame Griffon s'est avisée d'écrire à mon père.

BABET.

Ah, ah! c'est donc Madame Griffon qui s'ingère de débiter ces visions-là!

DU BOIS.

Ne lui dites rien, je vous le demande en grâce.

BABET.

J'en serois bien fâchée. Je m'en vais seulement lui demander quel démon la possède d'inventer des choses pareilles.

DU BOIS.

Ah! je suis perdu! Vous l'irriterez contre moi, elle aigrira mon père.

BABET.

Elle fera ce qu'elle voudra, j'en aurai le cœur net.

DU BOIS.

Quelle obstination! La voici, je me retire; quel personnage ferois-je entre vous deux? Babet, si vous m'aimez, au moins ne me nommez pas.

BABET.

Oh! je n'ai garde.

SCÈNE IV.

BABET, Madame GRIFFON.

BABET.

M. du Bois, qui me quitte, m'a dit, Madame, que vous lui avez fait de plaisans contes. Pour une dame comme vous, cela n'est guère bien de vouloir mettre la division entre un fiancé et une accordée.

MADAME GRIFFON.

Qu'est-ce que c'est donc que le ton de cette petite fille. Est-ce à moi que vous parlez, Babet?

BABET.

Assurément. Quoique jeune, j'ai du cœur, de l'honneur, et je ne prétends pas être insultée de personne. Comment! dire que je ne suis pas la fille d'Adrien! où avez-vous pris cette belle idée-là, Madame?

MADAME GRIFFON.

Ecoutez, Babet, vous êtes très-impertinente, et vous ne méritez pas que je vous réponde : mais comme les personnes d'une certaine façon ne s'embarrassent guère de gens de votre espèce, je ne me tiens point offensée par Babet. Ainsi, mon enfant, je veux bien vous dire que c'est Angélique qui m'a assuré qu'Adrien avoit eu une fille unique, qu'elle étoit morte à Rouen, et qu'elle en avoit vu la preuve. Ainsi, ma petite amie, cherchez votre père, et ne venez pas faire la gentille avec nous.

BABET.

Angélique! ah! l'impertinente! Votre servante, Madame.

MADAME GRIFFON.

Où courez-vous?

BABET.

Chez Angélique, et je vais la traiter d'importance.

MADAME GRIFFON.

Si vous voulez lui parler, elle est ici qui achève de me garnir une robe, je vais l'appeler.

BABET.

Appelez-la, Madame, je vous en prie.

MADAME GRIFFON.

Qu'on fasse descendre Angélique. Mais si vous êtes reconnoissante des bontés que j'ai pour vous, ne lui dites pas que c'est moi qui vous ai confié cela.

BABET.

Oh! non, ne craignez rien.

SCÈNE V.

Madame GRIFFON, BABET, ANGÉLIQUE.

BABET.

Vous voilà, mamselle? je suis bien malheureuse, moi qui vous ai toujours fait mille honnêtetés, d'apprendre que vous dites de moi des choses effroyables.

ANGÉLIQUE.

Moi, je n'ai jamais mal parlé de vous ni de personne.

BABET.

Pourquoi donc allez-vous dire à Madame que la fille d'Adrien est morte, et que ce n'est pas moi?

ANGÉLIQUE.

Pardi, Madame, vous êtes bien discrète et vous me faites-là de belles affaires avec vos rapports!

MADAME GRIFFON.

Rapports? Ces créatures-là sont d'une insolence! Est-ce un rapport, que de dire à cette pauvre fille à

qui elle doit s'adresser pour savoir qui elle est. Je suis bonne, elle est chagrine, j'en ai compassion; et une sotte comme vous appelle cela faire des rapports?

BABET.

Mais par quelle raison inventer des choses comme celles-là?

ANGÉLIQUE.

Je ne suis pas capable d'inventer, Mamselle; et j'ai vu et tenu ce papier qui est si griffonné que je n'en ai pas pu lire un mot. Et je ne suis pas la seule; Catherine l'a vu tout comme moi.

MADAME GRIFFON.

Cela paroît très-positif.

BABET.

Mais qui est-ce qui vous l'a montré ce papier, et que veut-il dire?

ANGÉLIQUE.

C'est votre cousine Marotte qui le fait voir à tout le monde, et qui dit que c'est votre enterrement; je n'en impose pas, et je ne suis pas un mauvais esprit: Madame peut me rendre justice et M. du Bois aussi.

MADAME GRIFFON.

A quoi pensez-vous, Babet?

BABET.

A cette détestable Marotte: c'est sûrement elle qui, pour se venger de tantôt, a forgé cette fausseté. Oh! si je la tenois.

ANGÉLIQUE.

La voici qui vient avec Catherine. Ma chère Babet, ne me mettez pas en jeu; d'abord Marotte l'a dit à bien d'autres.

SCÈNE VI.

Madame GRIFFON, BABET, ANGÉLIQUE, MAROTTE, CATHERINE.

BABET.

C'est donc vous, ma cousine, qui avez l'effronterie.....

MAROTTE.

A qui en a c'te mijaurée-là?

BABET.

Qu'avez-vous dit à Angélique?

CATHERINE.

Oh! la langue! on l'i avoit tant recommandé.

ANGÉLIQUE.

Moi, je n'ai rien dit; c'est Madame.

MADAME GRIFFON.

N'est-ce pas vous qui m'avez conté.....

ANGÉLIQUE.

Catherine, là de bonne foi; n'est-ce pas Marotte?....

CATHERINE.

Chut!....

BABET.

Mais, expliquez-moi donc cette noirceur, cette méchanceté. Pourquoi dire que je suis morte, et que mon père n'est pas mon père?

MAROTTE.

V'là bien du train pour pas grand'chose : c'est

mamselle Angélique qui est amoureuse de du Bois, et qui a été dire tout ça pour le ravoir.

MADAME GRIFFON.

Ah! cela est horrible! et me mettre dans ces caquets-là, moi, une femme comme moi!

ANGÉLIQUE.

Madame, je ne l'ai point inventé. Mais parlez donc, Catherine, vous y étiez.

BABET.

Comment! elle aime du Bois?

MAROTTE.

Pardi, il lui donnoit des bouquets, du plaisir des dames : demandez à Catherine.

CATHERINE.

Tiens, Marotte, t'es trop mauvaise. Il est bien vrai que la pauvre fille en est férue, et que M. du Bois, par-ci, par-là, à ce qu'elle nous a dit..... Mais ne te fâche pas, Babet; il ne s'agissoit pas de mariage. Quant à l'égard du papier, ça est vrai ça, ma pauvre fille, on t'a enterrée à Rouen : mais faut examiner ça; tu ne serois pas la première qu'on auroit enterrée à faux. Du temps que ma grand'mère se maria; faut que je te conte-ça.

BABET.

Eh! laisse-nous en repos avec tes contes.

MADAME GRIFFON, *s'en allant.*

Je vous plains bien, ma chère Babet.

ANGÉLIQUE, *rentrant.*

Cela est bien vilain toujours, de mettre une honnête fille

fille dans vos caquets, et de la faire passer pour ce qu'elle n'est pas. Vous me le paierez, Marotte; et vous aussi, Catherine.

CATHERINE, *s'en allant.*

Je te l'ai toujours dit, Marotte, tu as la langue trop longue, ça te donnera du tintouin. Que ne fais-tu comme moi? j'entends tout, je ne dis mot, et tout le monde m'aime. Votre servante, Babet.

MAROTTE.

Tenez, Babet, vous me croirez si vous voulez; mais je veux que ça me serve de poison, si j'ai eu dessein de vous faire de la peine. Je ne sais pas comment ces masques-là s'y sont prises pour me faire parler; car, pour l'ordinaire, je suis le secret même. Mais dame aussi! vous êtes haute, gausseuse, le monde s'en fâche, et puis quand on est en colère, on ne prend pas garde à ce qu'on dit.

SCÈNE VII.

BABET, MAROTTE, DU BOIS, M. BELHOMME.

BABET.

Ah! mon cher du Bois, je suis perdue, désolée. Que deviendrai-je?

DU BOIS.

Nous cherchons Adrien partout sans pouvoir le trouver.

M. BELHOMME.

Ces propos-là sont bien singuliers, et je ne sais qu'en penser; mais Adrien sait le fond de tout cela.

BABET.

Ce que l'on a dit n'est que trop vrai; je le vois bien, je ne suis pas sa fille.

M. BELHOMME.

Adrien, hier au soir, me tenoit de certains discours à me faire entendre qu'il n'étoit pas votre père : j'ai pris cela d'abord pour quelque chose de tout simple; mais diantre, cela devient sérieux.

MAROTTE.

Ce qu'il y a de pis à tout ça, c'est que les parens voudront revenir sur l'héritage; ça me mortifie pour elle.

BABET.

Mais si je ne suis pas fille d'Adrien, qui suis-je donc?

M. BELHOMME.

Voilà ce qui m'embarrasse. Puisque Adrien n'en a jamais parlé, il faut que cela ne soit pas bon à dire.

BABET.

Du Bois, vous ne voudrez plus de moi.

DU BOIS.

Ah! ma chère Babet, je n'en aurai jamais d'autre; mais mon père est le maître.

M. BELHOMME.

Vous me faites pitié, mes enfans : j'ai toujours aimé cette petite Babet, je ne saurois me résoudre à la voir malheureuse. Ecoutez, il y a bien des façons de s'arranger. Je suis garçon, je ne suis pas jeune. Par votre contrat de mariage je la ferai mon héritière; j'ai cinq

bonnes mille livres de rente, et puis encore quelque chose. Si votre père ne s'accommode pas de cela, il sera de bien mauvaise humeur.

BABET.

Ah Monsieur! quelle bonté!

MAROTTE.

Oh mes enfans! v'la qui arrange tout. Peste, cinq mille livres de rente! On fait bien d'autres mariages pour moins d'argent.

DU BOIS.

Mon père se rendra peut-être à cette proposition; Monsieur, je vous devrai tout le bonheur de ma vie : comment pourrai-je reconnoître ce que vous faites pour moi?

M. BELHOMME.

Non! ce n'est qu'après ma mort; cela ne me coûte pas un sou.

SCÈNE VIII.

ADRIEN, LES MÊMES.

BABET.

Ah! mon cher père, mon cher père! Est-il bien vrai que je ne suis pas votre fille?

ADRIEN.

Puisque cette babillarde de Marotte a tout divulgué, à ce qu'on vient de me dire, il faut l'avouer; non Babet, je ne suis pas votre père.

BABET.

Eh! de qui suis-je donc fille?

ADRIEN.

Patience : depuis plus de dix ans, j'ai cru votre père mort, faute d'en avoir reçu aucune nouvelle. Mais je viens d'apprendre qu'il est à Paris, et qu'il s'informe partout de ma demeure.

MAROTTE.

C'est un homme comme il faut, sans doute?

ADRIEN.

C'est un homme qui vaut bien mieux que moi. Tu seras contente, ma chère Babet, et du Bois sera trop heureux de prendre en mariage la fille d'un des riches négocians de l'Inde.

MAROTTE.

Un riche négociant! Je m'en vais le dire à tout le monde, ça fera du bruit dans le quartier.

(*Elle sort*).

M. BELHOMME.

On retrouve partout ses parens, quelquefois.

BABET.

Ah Monsieur! vous me rendez la vie.

ADRIEN.

Juge de ma satisfaction, par la tendresse que je t'ai toujours montrée en t'élevant comme ma fille.

BABET.

Oui, vous serez toujours mon père.

M. BELHOMME.

Rentrons, vous nous conterez tout cela auprès du feu.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

(Le théâtre représente un des ports de la ville, sur le bord de la Seine.)

SCÈNE I.

M. RENAUD, MENECHEM.

M. RENAUD.

Il est bien difficile de trouver les gens dans Paris. Quoi! depuis ce matin que je m'informe de tous côtés, je ne puis parvenir à savoir la demeure d'Adrien.

MENECHEM.

Monsieur, dans une ville bien grand, les personnes qui demeurent ne connoissent point leur proximité.

M. RENAUD.

Quand nous partîmes ensemble de Rouen, vous me dites que vous connoissiez tout Paris, et que vous y aviez déjà été.

MENECHEM.

Moi connois toutes les rues, mais non pas tout le bourgeois. Il est ici le port d'où part les bateaux qui vont dans le Normand.

M. RENAUD.

Vois Nicolas, demande dans le voisinage, Adrien ne sauroit être logé loin d'ici.

MENECHEM.

Vous avez bien de la curiosité pour voir cet homme-là.

M. RENAUD.

Hélas! il y a douze ans que je lui ai confié ce que j'avois de plus cher au monde.

MENECHEM.

De l'argent?

M. RENAUD.

Je ne serois pas si pressé, s'il ne s'agissoit que de cela. C'est une fille unique dont je le fis dépositaire, quand je partis pour l'Inde avec ma femme.

MENECHEM.

Vous avez emporté votre femme, et laissé votre fille? Je n'aurois point fait cette chose-là.

M. RENAUD.

J'avois mes raisons. Ma femme avoit pour moi toute la tendresse que je pouvois désirer : mais par un malheur singulier elle avoit pris sa propre fille en aversion. Tout mon bien étoit dans l'Inde, et je ne pouvois en avoir aucune raison sans m'y transporter moimême. Ma femme ne voulut jamais me laisser partir sans elle.

MENECHEM.

Elle étoit bien courageux.

M. RENAUD.

Ma fille étoit fort petite, et je n'osois l'exposer au mouvement de la mer. Cet Adrien que je cherche demeuroit pour lors à Rouen. Il voulut bien prendre soin de ma fille, que je lui laissai avec une somme assez honnête pour qu'elle ne lui fût point à charge.

MENECHEM.

Et depuis tout le temps vous n'avez pas reçu son nouvelle.

M. RENAUD.

Si vous saviez tout ce qui m'est arrivé, les différens voyages que j'ai été obligé de faire, les tempêtes, les naufrages, les malheurs, la perte de ma femme, les chagrins de toute espèce! Je ne puis me les rappeler sans être étonné de n'y avoir pas succombé moi-même. Enfin, j'ai, grâce au ciel, rassemblé ma petite fortune, et il ne manque plus rien à mon contentement, que de retrouver ma fille.

MENECHEM.

J'ai fait aussi des voyages beaucoup. L'an passé j'ai été dans le Russe. Ah! Monsieur, cette mer Baltique est un diabolique chose. J'ai retourné en Angleterre, et puis pour venir ici, j'ai passé par le Normandie.

M. RENAUD.

Et du moins vos voyages ont-ils été avantageux?

MENECHEM.

Oui, Monsieur, je rapporte un petit pacotil fort joli, et je commence demain pour vendre dans Paris.

M. RENAUD.

Voici une femme qui sort à ce qu'il paroît de chez elle; parlons-lui : elle m'apprendra peut-être où loge celui que je cherche.

SCÈNE II.

MAROTTE, LES MÊMES.

MAROTTE.

Un riche négociant! diantre! ç'te petite Babet va se donner bien des airs; et du Bois, le v'là gros seigneur; par sa femme comme tant d'autres. Il y a des gens bien heureux dans le monde!

M. RENAUD.

Madame, permettez que je vous dise un mot. N'auriez-vous pas.....

MAROTTE.

Oh! j'ai tout ce qu'on peut souhaiter, Monsieur. Vous venez de loin; vos habits ne sont pas à la mode de Paris. J'en sais un qui est tout juste de votre taille. C'est un escroc qui s'en est allé sans le retirer; on voudroit s'en défaire, et vous l'aurez à bon compte.

M. RENAUD.

Volontiers, Madame, nous verrons cela. Mais connoîtriez-vous par hasard un certain Adrien?

MAROTTE.

Celui qui mène les bateaux à Rouen?

M. RENAUD.

Lui-même.

MAROTTE.

Si je le connois? Eh! je suis sa cousine germaine.

M. RENAUD.

Est-il actuellement à Paris?

MAROTTE.

Oui, Monsieur; à telles enseignes qu'il revint le mois passé avec trois barques aux huîtres : si vous en voulez, elles sont toutes fraîches.

M. RENAUD.

Ce n'est pas là ce que je cherche à présent. Et sa maison est-elle loin?

MAROTTE.

Ici tout contre; mais il est en frérie aujourd'hui. Le v'là qui marie sa fille.

M. RENAUD.

Sa fille?

MAROTTE.

Il le disoit comme ça. Mais c'est la fille à quelque autre.

M. RENAUD.

Et comment le savez-vous?

MAROTTE.

Bon! il a bien fallu qu'il en convînt. Nous étions informés de ça, nous autres parens, et ça ne nous faisoit pas plaisir. Ç'te petite fille, qui s'appelle Babet, faisoit la merveilleuse; elle se donnoit de certains petits airs. Dame! on n'aime point ces gentillesses-là dans une famille.

M. RENAUD.

Quoi donc? La famille en étoit mécontente?

MAROTTE.

Tenez, ç'tenfant, moi je lui passe. Elle est jeune, elle est jolie, fort bien élevée : oh! dame ça danse comme un opéra. Ça jabotte avec de petites façons : les hommes trouvent ça charmant; c'est ce qui leur faut. Une petite fille prend de la vanité, ça se gonfle, faut voir! et puis le quartier fait des raisonnemens.

M. RENAUD.

Elle fait donc mal parler d'elle? Qu'entends-je?

MAROTTE.

Il y a tout plein de gens qui ne demandent pas mieux que de médire. Pour moi, je ne crois pas ça, dà, car je n'aime pas à mal penser; mais c'est que ce M. Belhomme le bossu, qui est le compère d'Adrien; ça lui est resté de sa défunte; car elle avoit comme ça quelque compère dans sa manche. Il est toujours là; il n'en bouge. Encore, si ce n'étoit que de temps en temps, on n'y prendroit pas garde.

M. RENAUD, *à part.*

Ah ciel! les discours de cette femme me percent le cœur; je n'ose dire que je suis son père. Adrien auroit-il pu souffrir.....

MAROTTE.

Enfin v'là qui est fini. Elle se marie à M. du Bois. C'est encor ce M. Belhomme qui a patricoté ce mariage-là. Dame! il lui donne tout son héritage; ce n'est pas peu de chose. Hé bien! ça fera encore jaser, tenez.

M. RENAUD, *bas à Menechem.*

Je suis accablé de douleur. Pouvois-je penser qu'en retrouvant ma fille, je serois plus à plaindre que si je l'avois perdue !

MENECHEM.

Monsieur, il faut consoler. Il arrive cela beaucoup de fois.

MAROTTE.

Qu'est-ce que vous marmotez-là entre vos dents? Il semble que vous preniez intérêt à la petite Babet. Connoîtriez-vous son père ?

M. RENAUD.

Oui, je le connois.

MAROTTE.

Adrien dit que c'est un marchand d'Inde : ne seroit-ce pas vous, Monsieur?

M. RENAUD.

Non, non; ce n'est pas moi; une semblable fille ne mérite pas que je l'avoue.

MAROTTE.

Et dites-moi donc qui est son père?

M. RENAUD.

C'est..... c'est cet homme-là.

MAROTTE.

Qui?

M. RENAUD.

Celui que vous voyez.

MAROTTE.

Ce barbichet? Ah, ah, ah; c'est donc là ce riche

marchand? Pardi en v'là d'une bonne! Eh! c'est l'homme aux lunettes.

MENECHEM.

Vous connoissez moi?

MAROTTE.

Vraiment! En apportez-vous de bien bonnes, de bien claires?

MENECHEM.

Excellent. Vous avez de beaux yeux. Mais quand vous sera vieille, je demande la pratique.

MAROTTE.

Quand je serai vieille, tu seras en terre, mon ami; mais voyez donc ce vieux pleutre!

M. RENAUD, *en s'en allant.*

Adrien me rendra compte de la mauvaise éducation de ma fille. Venez, venez avec moi.

MENECHEM, *à Marotte.*

Si vous voulez, moi porte chez vous tout mon marchandise.

MAROTTE.

Va-t'en, va-t'en, vilain; je ne vends point de contrebande.

SCÈNE III.

MAROTTE, CATHERINE, ANGÉLIQUE.

MAROTTE, *un moment seule.*

Oh! pour celui-là, je ne m'y attendois pas. C'est là ce négociant si riche? Mais je ne conçois pas Adrien,

la tête lui a tourné, et c'te pimpesouée de Babet, quand elle saura ça, quelle chûte! comme elle va être camuse! mais dans le fond, c'est trop drôle. Je ne saurois m'empêcher d'en rire. Ah, ah, ah.

CATHERINE.

Parle donc, Marotte, te v'là bien gaie.

MAROTTE.

Ah! la plaisante aventure! venez, je m'en vais vous dire ça. Ah, ah.

ANGÉLIQUE.

Dites donc, dites Marotte, quelque chose de nouveau.

MAROTTE.

Ah! c'est tout neuf, je vous le jure. Le père de Babet..... ah, ah.....

CATHERINE.

Hé bien, son père?.....

MAROTTE.

Il est arrivé. Ah, ah, ah.

ANGÉLIQUE.

Dans un bel équipage?

MAROTTE.

Un bel équipage! Sur queuque charrette de Poissy, peut-être bien à pied, s'il a bonnes jambes.

CATHERINE.

Bon! à pied! cet homme si riche!

MAROTTE.

C'est un joli seigneur. Je viens de le voir.

ANGÉLIQUE.

Vous le connoissez?

MAROTTE.

Et vous aussi; pardi tout Paris le connoît.

CATHERINE.

Qui est-ce donc?

MAROTTE.

C'est..... Oh! devinez; je vous le donne en mille.

ANGÉLIQUE.

Ne nous faites donc pas languir.

MAROTTE.

C'est c't'homme qui vendoit, il y a un an, des lunettes dans les cafés, avec sa petite boîte et sa barbiche.

CATHERINE.

Comment! ce Juif?

MAROTTE.

Oui, lui-même. Mais ça n'est-il pas comique, après tout l'étalage d'Adrien et de Babet. Ah! j'en étoufferai. Ça n'est pourtant pas bien de rire comme ça du mal d'autrui. Mais aussi pourquoi est-ce qu'il arrive des malheurs qui sont risibles? Et surtout quand je songe à l'aventure de ce matin, c'est que le sourire me prend.

ANGÉLIQUE.

Et ce pauvre du Bois, le sait-il?

MAROTTE.

Il faudra bien qu'il le sache tôt ou tard.

ANGÉLIQUE.

Mais il faudroit l'avertir avant qu'il fît la folie d'épouser Babet.

CATHERINE.

Tiens, Marotte, je ne saurois croire ça. Tu fais toujours des contes pour rire; mais celui-là est trop fort.

MAROTTE.

Je ne fais pas de contes. Ce que je vous disois tantôt, vous avez vu que c'étoit vrai. Hé bien! ce que je vous dis-là, c'est tout de même. Je l'ai vu, je lui ai parlé: c'est le père à Babet, il en est convenu; c'est son camarade qui me l'a dit.

SCÈNE IV.

DU BOIS, M. BELHOMME, LES MÊMES.

M. BELHOMME.

Ah! Mesdames, vous voilà toutes trois en grande conversation. Y a-t-il encore quelque histoire? Là, voyons.

MAROTTE.

Oh! ça ne sera pas difficile à voir. Vous qui êtes témoin, faudra bien que vous voyiez tout.

DU BOIS.

Et quoi? Que verra-t-il? Ce sont des langues de vipère.

MAROTTE.

Il verra ce que j'ai vu. Ce beau seigneur, ce petit

poulet qui vient des Indes, ce père si riche, je lui ai déjà parlé, moi.

M. BELHOMME.

Où donc? Quand?

MAROTTE.

Ici, tout-à-l'heure. Il apporte de la marchandise. Il me l'a offerte.

M. BELHOMME.

Un négociant qui revient de ses voyages, peut avoir de la marchandise.

MAROTTE.

Sans doute. Il en porte les échantillons sous son bras. Ce qu'il y a de bon, c'est que le loyer de sa boutique ne lui coûtera pas cher.

M. BELHOMME.

Ces folles-là m'impatientent avec leurs sots propos.

DU BOIS.

Entrons chez Adrien, et laissons-les bavarder.

ANGÉLIQUE.

Ecoutez-moi, mon cher du Bois. Je n'ai pas le cœur d'en rire comme elles, et je prends trop de part à votre accident pour vous laisser dans le doute. Le père de Babet est venu, on l'a vu, on lui a parlé; cela est vrai.

MAROTTE.

Il cherche partout Adrien; il demande des nouvelles de Babet.

M. BELHOMME.

Eh! sans doute; cela est tout simple.

ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

Mais vous n'imagineriez pas qui est ce père. Hélas! je n'ose presque vous le dire; c'est ce Juif qui vend des lunettes.

DU BOIS.

Quels contes me faites-vous là?

CATHERINE.

Oui, avec des petits ciseaux, des tire-bouchons, des boucles d'Angleterre.

DU BOIS.

Mais, je ne conçois rien à cela.

ANGÉLIQUE.

Rien n'est plus vrai. Je ne comprends pas Adrien d'avoir voulu vous jouer un pareil tour. Je vous en avertis, prenez-y garde. Tout le monde le saura, jugez les caquets que cela va faire. Tenez, j'en pleure déjà. Adieu, je ne pourrois pas voir votre chagrin sans me désespérer. Ah! mon cher du Bois, la bonne foi est bien rare; et quand on l'a trouvée, on ne veut pas s'y tenir. (*Elle sort.*)

CATHERINE.

Votre beau-père vous intéressera dans son commerce. Ça vaut plus d'argent qu'on ne croit. (*Elle sort.*)

MAROTTE.

Et quand la vue vous baissera pour les écritures, vous aurez des lunettes de la première main.

SCÈNE V.

DU BOIS, M. BELHOMME.

DU BOIS.

Monsieur, qu'est-ce donc que tout ceci?

M. BELHOMME.

Mais, c'est quelque chose de fort clair, à ce qui paroît.

DU BOIS.

Quoi! Babet seroit la fille de cet homme-là?

M. BELHOMME.

La façon dont Angélique vous a parlé est très-affirmative; et elle pleuroit tout de bon. Elle ne faisoit pas semblant.

DU BOIS.

Une aussi aimable fille?

M. BELHOMME.

J'en ai vu à Metz d'aussi jolies.

DU BOIS.

Non, je ne saurois me le persuader. Eh, comment! Adrien auroit-il voulu me trahir de la sorte?

M. BELHOMME.

J'ai toujours cru Adrien un fort honnête homme; mais je suis obligé d'en rabattre; car enfin il disoit d'abord que c'étoit sa fille.

DU BOIS.

Il vouloit la marier comme telle.

M. BELHOMME.

Cela n'étoit pas trop bien. Et puis, quand la mèche

a été découverte, il a dit que son père étoit un riche négociant, qu'il étoit arrivé à Paris, qu'il le feroit bien voir, et tout cela sans aucune explication bien claire. Hom! cela n'a pas bon air.

DU BOIS.

Comment donc faire?

M. BELHOMME.

Ne plus songer à Babet, en prendre une autre qui vaille mieux; cela console. Moi qui ai fait les premières propositions à madame Griffon pour cette affaire-là, j'étois dans la bonne foi; mais à présent vous voyez bien vous-même qu'il n'en peut plus être question, et je ne prétends pas être la cause que vous fassiez un sot mariage.

SCÈNE VI.

BABET, LES MÊMES.

BABET.

Ah! Messieurs, vous voilà donc. Quelles nouvelles avez-vous à m'apprendre? Est-il bien vrai que mon père est arrivé? Pourquoi n'est-il pas encore ici? Je meurs d'impatience de le voir.

M. BELHOMME.

Oui, oui, ma pauvre Babet, vous le verrez.

BABET.

M. Adrien dit qu'il est fort riche.

M. BELHOMME.

Cela ne se voit pas tout d'un coup. Mais cela pourroit bien être. Il y a des gens qui ne paroissent pas.

BABET.

Et quand le verrai-je donc?

DU BOIS.

Ah! vous ne le verrez que trop tôt.

BABET.

Comme vous me dites cela d'un air triste! y auroit-il encore quelque empêchement à notre mariage? Est-ce qu'il ne voudroit pas?.....

M. BELHOMME.

Mais cela se pourroit bien. Ces gens-là ne s'allient pas avec tout le monde.

BABET.

Ah! quelque riche qu'il soit, aura-t-il le cœur assez dur pour me rendre malheureuse. Monsieur, faites-lui entendre raison. Si je perdois mon cher du Bois, je ne m'en consolerois pas, quelque chose que l'on pût faire. Le chagrin me mineroit peu à peu; et mon père auroit la douleur de voir bientôt mourir sa fille.

DU BOIS.

Ah ciel! que va-t-elle devenir, quand elle saura..... Babet, je ne vous ai point trompée, je vous aime plus que jamais. Mais je suis forcé de vous le dire; nous n'avons plus d'espérance.

BABET.

Plus d'espérance! Est-il possible?

DU BOIS.

Votre père..... est arrivé..... c'est un marchand, cela est vrai..... mais ce marchand.....

BABET.

A-t-il fait banqueroute?

DU BOIS.

Non, mais il est.....

BABET.

Quoi?

DU BOIS.

On assure qu'il est..... un peu.....

M. BELHOMME.

Un peu! Oh! très-Juif, on ne peut pas plus Juif.

BABET.

Je ne vous comprends pas.

M. BELHOMME.

Ma pauvre enfant, on ne sauroit vous le cacher. Votre père le négociant est de cette nation-là. Voilà pourquoi Adrien ne faisoit que barguiner là-dessus sans rien éclaircir.

BABET.

Ah! que dites-vous, Monsieur?..... Du Bois..... je suis perdue..... j'étouffe.

(Elle se jette dans les bras de du Bois).

DU BOIS.

Babet, ma chère amie, reprenez vos sens. Je suis à plaindre autant que vous. Mon cœur ne perdra jamais les sentimens que vous lui avez inspirés. Une autre n'aura jamais mon amour; et, dans mon malheur, ne penser qu'à vous, sentir sans cesse que je vous adore, sera la seule consolation à laquelle mon cœur pourra se livrer.

BABET.

Du Bois, vous ne doutez pas de ma tendresse. Je vous la conserverai toute ma vie. Je vois bien que je ne puis plus espérer d'être votre femme; mais vous serez toujours l'époux de mon cœur. Jamais aucun homme n'aura de droits sur mes sentimens; et j'irai m'enfermer quelque part, où je ne pourrai plus voir personne.

M. BELHOMME.

On ne vous y recevra peut-être pas.

DU BOIS.

J'aperçois Adrien.

M. BELHOMME.

Tout juste. Votre père est avec lui : tenez, le voilà.

BABET, *en s'enfuyant.*

Ah ! je ne puis le regarder sans frémir.

SCÈNE VII.

M. RENAUD, ADRIEN, MENECHEM, DU BOIS, M. BELHOMME.

ADRIEN.

Babet, Babet! où allez-vous donc? Elle ne m'écoute pas, elle sort en courant; il semble qu'on lui ait fait peur.

M. BELHOMME.

Mais il y a des visages auxquels on ne se fait pas tout d'un coup.

M. RENAUD.

Craindroit-elle de me voir? Seroit-elle informée des faux rapports qu'on m'avoit faits d'elle?

DU BOIS.

Hélas, Monsieur! elle est informée de la vérité. De la manière dont elle a été élevée, après avoir vécu dans une parfaite confiance, ces événemens-là sont trop frappans pour qu'on les supporte avec tranquillité. (*S'adressant au Juif.*) Ne prenez point cela en mauvaise part, Monsieur; mon dessein n'est point de vous offenser.

MENECHEM.

Offenser pour moi, Monsieur; je n'ai rien parlé.

ADRIEN.

Non vraiment. C'est, à ce que je crois, Marotte qui a tenu tous ces discours-là; mais je lui apprendrai bien à se taire.

M. BELHOMME.

Mais, dès que cela est vrai, Marotte n'a pas eu tort de nous le dire : et nous ne sommes pas blâmables d'en avoir prévenu la petite fille. Il falloit bien, tôt ou tard, qu'elle apprît qui étoit son père; et cela n'est pas fort régalant.

M. RENAUD.

Je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, Monsieur; mais je ne vois pas quel malheur ce seroit pour elle d'être déclarée ma fille.

M. BELHOMME.

Est-ce que vous êtes de ces gens-là aussi, vous?

M. RENAUD.

Que voulez-vous dire?

M. BELHOMME.

Marotte nous a assuré qu'elle avoit vu ce père qu'on cherche partout, qu'elle lui avoit parlé, et que c'étoit là lui.

M. RENAUD.

Je ne puis la condamner. Si elle l'a dit, j'y ai donné lieu. Mais désabusez-vous, Monsieur; celle qu'Adrien a élevée jusqu'ici comme sa fille, est en effet la mienne; et elle n'aura point à rougir de retrouver en moi son père.

ADRIEN.

M. Renaud, que voilà, est le négociant dont je vous parlois.

DU BOIS.

Vous, Monsieur? Ah! que je suis content! (*Il sort*).

ADRIEN.

Où va-t-il donc?

M. BELHOMME.

Il va consoler Babet. Cela est bien naturel.

SCÈNE VIII.

MAROTTE, CATHERINE, ANGÉLIQUE, M. RENAUD, M. BELHOMME, ADRIEN, MÉNÉCHEM.

MAROTTE.

V'LA tout le monde rassemblé, ça me fait plaisir. Hé bien! avez-vous vu votre fille? N'êtes-vous pas bien aise d'avoir un joli enfant comme ça?

ADRIEN.

Taisez-vous, mauvaise langue. Mais voyez comme elle prend plaisir à la méchanceté !

CATHERINE.

Mais où est donc la méchanceté ? Parce qu'elle félicite ce Monsieur : c'est sa fille, au bout du compte.

ANGÉLIQUE.

Finissez donc, Mesdames : cela n'est pas bien. Pour moi, je suis touchée du malheur de la pauvre Babet, et je la plains comme si c'étoit ma sœur.

SCÈNE IX.

DU BOIS, BABET, LES MÊMES.

DU BOIS.

VENEZ, venez, ma chère amie ; ne craignez rien. Embrassez votre père.

BABET, *tremblante.*

Lequel est-ce ?

DU BOIS.

Le voici.

M. RENAUD.

Oui, ma chère fille. J'ai enfin le plaisir de te serrer dans mes bras. Qu'elle est aimable, et que j'ai de grâces à vous rendre de me l'avoir conservée !

ADRIEN.

Oui, voilà ton véritable père. C'est à lui que tu dois ta tendresse. Mais songe à celle que j'ai toujours eu pour toi, et conserve-moi ton amitié.

BABET.

La joie m'ôte la force de parler. Que je me croyois malheureuse! C'est donc vous, Mesdames, qui disiez que j'étois la fille d'un je ne sais qui!

M. RENAUD.

Les discours qu'elles m'avoient tenus sur votre conduite me faisoient rougir d'avouer que j'étois votre père; et c'est moi qui, dans mon trouble, lui ai dit que vous apparteniez à mon compagnon de voyage.

MAROTTE.

Mais, voyez donc! Monsieur, en arrivant, commence par nous faire des caquets; eh bien, est-ce notre faute?

M. BELHOMME.

Et vous ne les laissez pas tomber; vous les saisissez à la volée.

BABET.

Allez, je ne vous pardonnerai jamais les chagrins que vous m'avez donnés.

CATHERINE.

Ne vous fâchez pas comme ça, Babet. Allons, ma petite cousine, embrassons-nous, et qu'il ne soit plus question de rien.

BABET.

Je ne suis point votre cousine, Mesdames; et je ne veux voir de ma vie des femmes de votre caractère.

M. BELHOMME.

Vous n'en verrez donc guère.

MAROTTE.

Entends-tu quel ton ça prend déjà? Quand mam-

selle ne sera plus notre cousine, ne serons-nous pas bien délaissées ! Comme si nous n'en avions pas d'autres.

CATHERINE.

Pardi plus de quatre, et qui la valent bien.

MAROTTE.

Quand il n'y auroit que Fanchonnette ; ça vaut mieux dans son petit doigt, qu'elle dans tout son corps. Viens-t'en, viens-t'en, Catherine ; ces demoisillons-là, ça ne nous va pas.

DU BOIS.

Grâce au ciel, nous en voilà débarrassés.

MAROTTE, *revenant.*

Sans rancune, mon beau Monsieur ; je vous ai parlé de c'thabit ; ça viendra à merveille pour la noce.

MENECHEM.

Elle est fort bonne marchand.

ANGÉLIQUE.

Ne me confondez pas avec elles, mamselle Babet. Quoique ça tourne contre moi, je vous assure que je suis charmée de votre bonheur.

M. BELHOMME.

Cette petite Angélique me fait pitié.

M. RENAUD.

Vous avez le cœur bon, Monsieur : je sais les offres généreuses que vous aviez faites à ma fille ; et quoiqu'elles soient à présent superflues, puisque ma fille est assez riche pour faire un établissement convenable, comptez que j'en conserverai une reçonnoissance éternelle.

M. BELHOMME.

Voilà mon bien qui me rentre; je suis d'avis de l'employer. Tenez, mamselle Angélique, si vous voulez m'épouser, tout sera pour vous.

ANGÉLIQUE.

Monsieur, vous êtes riche, bon, d'une humeur agréable : mais vous n'êtes pas M. du Bois.

M. BELHOMME.

Je le deviendrai peut-être : marions-nous toujours.

ADRIEN.

Ne songeons plus qu'à la joie; nous voilà tous contens.

DU BOIS, *à M. Renaud.*

Je ne le suis pas encore, Monsieur; et mon bonheur dépend de vous.

M. RENAUD.

J'y consens de tout mon cœur. Babet vous aime; et je détruirois ma propre félicité, si le moment où je trouve ma fille pouvoit être pour elle un sujet de chagrin.

FIN DES CAQUETS,

ET DU TOME SIXIÈME ET DERNIER.





